This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

LA FEMME

AUX

ÉTATS-UNIS

NOTE TO THE READER

The paper in this volume is brittle or the inner margins are extremely narrow.

We have bound or rebound the volume utilizing the best means possible.

PLEASE HANDLE WITH CARE

GENERAL BOOKBINDING CO., CHESTERLAND, OHIO

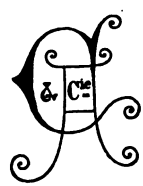
COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.

C. DE VARIGNY

LA FEMME

AUX

ÉTATS-UNIS



PARIS
ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS
5, RUE DE MÉZIÈRES, 5
1893
Tous droits réservés.

1Q141
13

LA FEMME AUX ÉTATS-UNIS

CHAPITRE PREMIER

Naissance d'une civilisation. — Un monde en formation. — Rôle de la femme au début de la colonisation de l'Amérique. — Egale et compagne de l'homme. — Éléments divers de la colonisation. — Nord et Sud. — Puritains de Cromwell et partisans des Stuarts. — Conceptions et traditions antagonistes. — Organisation des écoles mixtes. — Appréhensions qu'elles causent et résultats qu'elles donnent. — Débuts de la vie sociale. — La femme américaine au commencement du XIXe siècle.

I

L'Europe s'américanise. En un siècle, de 1789 à 1889, elle a déversé sur les plages de l'Amérique du Nord plus de quinze millions d'émigrants. Jusqu'en 1860, elle a inondé les États-Unis des produits de ses manufactures, leur imposant sa

littérature et ses idées, ses arts et ses artistes, ses modes et ses goûts, ses déclassés et ses aventuriers. Semblable à un sol altéré et sablonneux, cette terre nouvelle a tout absorbé, s'est tout assimilé : le bon et le mauvais, les eaux pures et les eaux souillées. Puis, de ces éléments divers, le génie de la race, l'influence du climat, l'expansion libre, la culture intellectuelle, religieuse et morale, ont fait surgir une civilisation autre, ayant avec la nôtre certaines affinités naturelles, offrant aussi avec elle des contrastes imprévus.

A son tour, cette civilisation reflue sur l'Europe, que ses touristes envahissent, où ses millionnaires nomades échangent leur tente contre de somptueux hôtels, rivalisant de luxe, d'élégance et de confort avec une aristocratie de naissance qui s'éteint et qu'ils envient, et une aristocratie financière qu'ils écrasent de leur opulence. A leur tour, ils nous initient à leurs idées, à leurs mœurs, à leurs usages, non plus timidement, en parvenus qui doutent et que le ridicule effraie, mais en gens arrivés, qui sourient de nos préjugés et auxquels l'expérience acquise a donné l'assurance qui s'impose.

Les civilisations ont de ces chocs en retour. Elles réagissent les unes sur les autres, se modifiant plus ou moins rapidement, plus ou moins profondément, suivant les circonstances et surtout suivant les moyens d'action mis en œuvre. L'antiquité n'en avait connu que deux : la conquête brutale et la conquête intellectuelle, la force des armes et la séduction de l'éloquence et des arts. On a perfectionné l'une et l'autre; la guerre, plus meurtrière, est devenue méthodique et savante ; le livre et le journal ont remplacé la tribune trop restreinte pour un auditoire trop vaste; on écrit plus, on parle moins. Puis, à ces moyens de propagande s'en est joint un autre, autrefois inconnu ou dédaigné, plus discret, plus insaisissable et plus puissant qu'aucun : l'influence féminine.

Longtemps la femme fut peu de chose : un accident dans l'histoire des peuples comme dans la vie des hommes; elle est beaucoup aujourd'hui, et déjà, répudiant des méthodes surannées, historiens et voyageurs, philosophes et moralistes ne s'enquièrent plus uniquement, dans l'étude d'une nation, des tendances politiques, du mécanisme administratif, du mouvement économique, mais,

aussi et surtout, des usages et des coutumes, de la vie sociale, de ce milieu dont la femme est le centre, où son action prédomine, déterminant parfois ces grands courants qui entraînent les peuples.

Qu'on l'approuve on qu'on la regrette, on ne saurait nier l'extension de cette influence féminine. Napoléon Ier, qui s'en offusquait fort, tançait rudement Mme de Staël de s'occuper des affaires publiques; à quoi elle lui répondait qu'on ne saurait blâmer les femmes de s'intéresser à la politique dans un pays où, de par la politique, on leur coupait la tête. L'argument était sans réplique; il en est d'autres, et ce qui est pour étonner ce n'est pas qu'une moitié — et la plus nombreuse — du genre humain ait enfin conquis sa part d'influence, mais qu'elle ait mis tant de siècles à la conquérir. Pour avoir tardé à se produire, son action ne se fait que mieux sentir.

Cette action se manifeste rarement au grand jour, elle est encore moins officielle, partant elle est irresponsable. Les décrets sociaux et mondains de la femme ne relèvent que de son bon plaisir. Elle les édicte, s'y conforme et y soumet les autres. Elle laisse l'action apparente à

l'homme, mais elle est le mobile qui le fait agir, et, par le degré d'influence qu'elle exerce, on peut mesurer le degré de civilisation du milieu. Ce niveau monte là où cette influence est plus accentuée; il baisse là où elle est faible ou nulle. Il semble qu'elle soit, en nos temps modernes, l'étiage du progrès, et si, comme tous les pouvoirs nouveaux, elle a ses partisans fanatiques, les détracteurs ne lui ont pas manqué, ennemis imprudents qui ont fait plus pour elle que ses amis les plus dévoués.

Avaient-ils donc prévu sa grandeur future, ces législateurs et ces philosophes anciens qui, réduisant la femme au servage, lui reprochaient des vices d'esclave; ces Pères de l'Église qui la traitaient en adversaire, ces penseurs profonds dont elle déroutait la logique et qui ont tant médit d'elle? Un Platon, affirmant que celui qui a failli sera changé en femme à la seconde naissance; Hippocrate se demandant : — Qu'est-ce que la femme? — et répondant : La maladie. Saint Jérôme ne la représentait pas sous de moins sombres couleurs : *Pejores omnes et a diabolo afflatæ.* Suivant saint Thomas, « la femme est un être accidentel et manqué ». Plus rude encore dans

son langage, saint Jean de Damas nous dit : « La femme est une méchante bourrique, un affreux ténia qui a son siège dans le cœur de l'homme. » Saint Jean Chrysologue écrit : « Elle est la source du mal, l'auteur du péché, la pierre du tombeau, la porte de l'enfer, la fatalité de nos misères. » D'après saint Grégoire le Grand, « elle n'a pas le sens du bien ». Érasme la déclare « un animal inepte et fou, mais au demeurant plaisant et gracieux;... la femme, ajoute-t-il, est toujours femme, c'est-à-dire folle. »

On remplirait des in-folio du mal qu'ils ont dit d'elle. La bibliothèque la plus vaste ne contiendrait pas tout ce qui a été écrit sur cet inépuisable sujet, et dans notre Paris seul on peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'on voit éclore chaque année plus de mille volumes nouveaux, romans ou autres, dans lesquels on porte la femme aux nues ou on la traîne aux gémonies. Idole ou victime, elle n'en demeure pas moins triomphante. Avec quel dédain méprisant elle a essuyé, sans broncher, la terrible boutade du plus misogyne des philosophes!

« O vous, sages à la science haute et profonde, qui avez médité, qui savez où, quand et comment

tout s'unit dans la nature, pourquoi ces amours, pourquoi ces baisers? Mettez à la torture votre esprit subtil et dites-moi où, quand et comment il m'arriva d'aimer, pourquoi il m'arriva d'aimer? » Ainsi s'exclamait Burger, et Schopenhauer de se poser la même question. Il se demande, lui aussi, en quoi consiste cet empire mystérieux, le plus puissant et le plus actif de tous. Il s'étonne de le voir mettre les plus grands esprits à l'envers, intervenir, pour les troubler avec ses vétilles, dans les négociations diplomatiques, glisser ses billets doux et ses mèches de cheveux dans les portefeuilles des hommes d'État, bouleverser tout, embrouiller tout. Et il s'en prend à « ce sexe aux larges hanches, aux cheveux longs et aux idées courtes. Au lieu de le nommer *beau*, ajoute-t-il, il eût été plus juste de l'appeler l'*inesthétique*. » Voilà pour le côté physique; quant au côté intellectuel et moral, cela se vaut, selon lui. « La nature, qui a refusé la force à la femme, lui a donné, pour protéger sa faiblesse, la ruse en partage. » Conclusion : fourberie instinctive et invincible, penchant au mensonge. « Le lion a ses dents et ses griffes, l'éléphant et le sanglier leurs défenses, le taureau a ses cornes, la seiche a son encre

qui lui sert à troubler l'eau autour d'elle; la femme a la dissimulation, innée chez la plus fine comme chez la plus sotte. Il lui est aussi naturel d'en user en toute occasion, qu'à un animal attaqué de se défendre aussitôt avec ses armes naturelles. »

Il ne pardonne pas au christianisme d'avoir modifié « l'heureux état d'infériorité dans lequel l'antiquité maintenait la femme ». Les peuples de l'Orient, suivant lui, se rendaient mieux compte du rôle qui convient aux femmes que nous ne le faisons « avec notre galanterie et notre stupide vénération, qui est bien, ajoute-t-il, l'épanouissement le plus complet de la sottise germano-chrétienne ». N'est-ce pas elle, en effet, qui a créé la *dame*, qu'il tient en amère et profonde antipathie? « la *dame* européenne, objet, dit-il, des railleries de l'Asie entière et dont Rome et la Grèce se seraient également moquées,... un monstre, le produit de la bêtise humaine, machine à dépenser l'argent ». Et telle est sa rancune contre l'Allemagne, pour la part qu'elle a prise à cette œuvre inepte, qu'il termine par ces mots : « En prévision de ma mort, je fais cette confession que je méprise la nation allemande à cause de sa bêtise infinie, et que je rougis de lui appartenir. »

En dépit de ce dernier trait, Schopenhauer n'a pas eu aux États-Unis, qu'il admirait fort sans les connaître, et qui, le connaissant, l'ont médiocrement goûté, le succès qu'il obtint en Europe. La *dame*, objectif de ses railleries amères et de ses invectives, non contente d'avoir conquis, elle aussi, le Nouveau-Monde, est en bonne voie d'américaniser l'ancien.

II

Chaque race s'est fait de la femme une conception particulière. Les idées, comme les langues, varient, et, pour exprimer la même pensée, empruntent des modes divers. Si, pour nous, Français, la femme personnifie notre idéal, incarnant en elle tous les détails exquis de la civilisation, pour l'Espagnol, elle est encore une madone dans une église; pour l'Italien, une fleur dans un jardin; pour le Turc, « un meuble de bonheur ». On sait la plainte naïve de la jeune femme arabe : « Avant d'être mon époux, il baisait la trace de mes pas; maintenant, il m'attelle avec l'âne à la charrue et me fait labourer. »

L'Anglais, précurseur de l'Américain, voit sur-

tout dans la femme la mère de ses enfants et la maîtresse de sa maison. Peu sociable par goût, très indépendant par nature, il supporte impatiemment la vie des villes, ne l'accepte que pour un temps, celui de conquérir, avec l'aisance, le droit de vivre à sa guise, chez lui, dans une demeure qui soit sienne ou qu'il fasse sienne. Profondément imbu des traditions bibliques, entretenues et avivées par le culte domestique et la lecture des livres saints, il leur a emprunté certains traits caractéristiques : le respect de l'autorité paternelle, le désir d'une progéniture nombreuse. Il en a gardé aussi le goût de la vie nomade. L'instinct qui pousse les cadets de famille à chercher aux Indes, au Canada, en Australie, au Cap, un plus vaste champ d'activité, à créer et à peupler les colonies anglaises, ce même instinct qui entraîne l'homme d'affaires à consacrer chaque année quelques semaines à visiter l'Europe, à chasser en Écosse, à pêcher le saumon en Suède et en Norvège, à voyager en Égypte, qui pousse les hardis explorateurs au cœur de l'Afrique ou jusque dans les glaces du pôle Nord, lui vient de là. Sédentaire par occupation, par nécessité, il a les instincts du nomade, le désir

de camper, de changer de place, d'horizon et de climat. Aussi l'émigration lui paraît-elle naturelle; elle ne comporte pour lui aucune des idées défavorables qui prévalent ailleurs, où volontiers on l'associe à l'idée d'inconstance, d'impuissance à réussir là où la destinée vous a placé.

Ces instincts, ces traditions, il les emporte avec lui, les implante sur les terres nouvelles qu'il colonise, les transmet à ses descendants. Ainsi fit-il, quand la persécution religieuse d'abord, le désir de conquérir la fortune ensuite, l'amenèrent sur les plages du Nouveau-Monde. Greffe détachée du robuste tronc anglais, il prit racine et fit souche à son tour, car il ne partit pas seul. Sa femme, ses fils et ses filles l'accompagnaient. Ils partageaient ses croyances, et aussi ses espérances. Il commandait, on obéissait; il décidait, et sa volonté faisait loi.

Lorsqu'en 1620 ils s'embarquèrent sur le *May-Flower*, lorsqu'en 1630, au nombre d'un millier, ils émigrèrent pour chercher, dans la baie de Massachussetts, la tolérance religieuse et la liberté politique que leur refusait Charles Ier, ce ne fut ni en révoltés vaincus, ni en fanatiques exaspérés, mais en sujets encore loyaux, en Anglais libres,

que le présent inquiète et qui, doutant de l'avenir, mais non d'eux-mêmes, vont planter leurs tentes sur un sol anglais où l'éloignement assurera leur indépendance. Presque tous appartenaient aux classes, sinon riches, à tout le moins moyennes et aisées. Originaires, pour le plus grand nombre, de Boston et de Dorchester, ils donnèrent à leurs premiers *settlements* les noms de leurs localités d'origine : Boston et Dorchester, débutant dans leur vie nouvelle par un acte de foi : une prière en commun sur la plage, en débarquant, puis par un acte de patriotisme : le souvenir de la mère patrie s'incarnant dans les noms de leurs primitifs villages et dans celui de *Nouvelle-Angleterre*, dont ils baptisèrent leur patrie adoptive.

A quelques pas de la plage commençait la forêt. Interminable et profonde, elle s'étendait au nord jusqu'aux rives majestueuses du Saint-Laurent et aux frontières du Canada, à l'ouest jusqu'aux grands lacs inconnus de l'Ontario, de l'Érié et du Michigan, jusqu'aux riches prairies de l'Ohio, de l'Indiana et de l'Illinois, que deux Anglais, George Flower et Maurice Birbeck, devaient découvrir un siècle plus tard. Avec la hache et le feu, les colons pratiquèrent de vastes trouées

dans la forêt, élargissant les clairières, utilisant le bois pour construire leurs demeures, défrichant le sol. Ils apportaient avec eux les outils nécessaires, les semences pour l'avenir, les approvisionnements pour le présent. C'était la vie rude du pionnier, non la misère du colon indigent.

Les hommes construisaient, labouraient et plantaient; les femmes vaquaient aux travaux domestiques, préparant le pain et réparant les vêtements, jusqu'à ce que le soir venu réunît la famille autour du repas commun suivi d'une prière commune, de la lecture de la Bible, d'une exhortation religieuse du père et d'un acte d'actions de grâces. Vie simple et saine, remplie par le travail et la religion, ne laissant place ni aux vains regrets ni aux vaines rêveries; vie calme et sérieuse, mais non monotone et vide, tenant l'esprit toujours en éveil, le corps toujours en action. L'aisance croissante, chaque confort nouveau conquis par la prévoyance et le labeur, la nécessité d'apprendre et d'exercer tous les métiers, d'être à la fois architecte et constructeur, éleveur et fermier, bûcheron et menuisier, trappeur et chasseur, de pourvoir à tout, mais aussi la perspective de constater chaque année un pro-

grès nouveau, une extension du domaine, un accroissement de la récolte, un plus grand nombre d'animaux, une prospérité grandissante, encourageaient et récompensaient leurs efforts.

La Nouvelle-Angleterre se peuplait; les émigrants n'avaient rien à redouter des Indiens, peu nombreux sur la côte, bien disposés et louant volontiers leurs services. De 1630 à 1640, vingt mille colons traversèrent l'Atlantique, tous Anglais et protestants sincères; les femmes n'étaient ni les moins convaincues ni les moins intrépides. Dans l'évolution religieuse qui fit passer l'Angleterre du catholicisme au protestantisme, la femme eut un rôle important; autant que l'homme, elle subit l'influence de la réforme. Le christianisme l'avait affranchie, le protestantisme l'émancipait de toute tutelle. Il lui donnait des droits égaux à ceux de l'homme, lui reconnaissait même recours à ses lumières naturelles, mêmes facultés d'appréciation et de raisonnement, mêmes devoirs et mêmes responsabilités dans la vie présente. Elle devenait libre dans la grande affaire de son existence : le choix de son compagnon; elle se mouvait à l'aise dans le cercle élargi de ses idées religieuses, n'y relevant que d'elle-même et

y conformant volontairement ses actes. Dans ce domaine de sa conscience où nul ne pouvait pénétrer, où son Dieu seul pouvait se faire entendre, elle se recueillait et se reprenait; le sentiment de la responsabilité sans limites se substituait à celui de l'obéissance sans discussion. Dans ces corps féminins surgissait une âme indépendante et virile. Ces femmes valaient des hommes.

Faites un pas de plus : affranchissez, en pensée, cette femme, des restrictions et des influences du milieu dans lequel s'est écoulée son enfance. Transportez-la, elle et les siens, à 1200 lieues du sol natal, par delà cet océan peu connu, à travers les tempêtes et les dangers d'une navigation aussi lente alors que périlleuse; débarquez-la sur ces plages lointaines; soumettez-la à l'influence de la solitude, des forêts sans fin, mystérieuses et profondes; mettez-la aux prises avec cette vie nouvelle, se sentant non seulement utile, mais nécessaire, ayant conscience du lourd fardeau qui lui incombe dans l'œuvre commune : l'époux, les enfants attendant beaucoup d'elle; puis mesurez ses forces et sa tâche. Les unes suffisent à l'autre et sa foi la soutient. Dans le sentiment de son utilité, elle puise un courage ignoré d'elle-même;

sa pensée, ramenée sur ses occupations multiples, devient plus intense; elle agit et elle prévoit, et, dans l'action incessante et la prévoyance continue, elle satisfait l'un des plus impérieux besoins de sa nature et de son cœur : se sentir le centre autour duquel tout gravite, indispensable à ceux qu'elle aime.

Plus elle a d'enfants, plus elle s'estime riche. Les fils aident le père, les filles la secondent, son peuple s'accroît. Sur cette terre nouvelle, il faut coloniser et peupler. Dans ce désert, elle n'a ni rivales à redouter ni tentations à vaincre. L'isolement lui est un piédestal; elle grandit dans cette solitude qui la fait reine, près de ce modeste foyer où elle trône.

Cette période fut féconde. Si le blé levait dru dans les sillons tracés entre les souches d'arbres noircis par l'incendie et sur ce sol fertile à peine égratigné par la charrue, les enfants pullulaient dans les *log cabins*. La fièvre, inévitable compagne des défrichements, emportait les plus faibles, comme au début elle avait terrassé les moins robustes des premiers colons; mais les vides étaient promptement comblés, et ceux qui restaient, vigoureux et résistants, c'était l'avenir, le

germe d'un grand peuple. Puis, au contact de l'homme, le climat s'assainissait. La forêt reculait; les nouveaux colons l'envahissaient, défrichant à leur tour, repoussant toujours plus loin la sombre muraille de verdure qui, lentement, s'effondrait devant eux, livrant à leur labeur un sol vierge, riche d'humus, ignorant du soleil et se parant, sous ses rayons, de moissons dorées.

La solitude se peuplait; d'un toit on discernait un autre toit sous lequel des compatriotes, des coreligionnaires vivaient et travaillaient. On restait libre, indépendant, chacun dans son domaine; mais on n'était plus isolé dans une sécurité précaire. En cas de danger, de maladie, d'accident, on pouvait s'entr'aider, se prêter main-forte dans la lutte commune contre la nature.

Groupement rudimentaire, dans lequel chaque monade reste centre, se suffit à elle-même, et dont nous avons pu suivre, dans les portions récemment colonisées de la grande république, la naissance et le rapide développement : embryons de villages de pêcheurs, comme Yerba-Buena, avec ses 479 habitants, devenu vingt ans plus tard une ville, San-Francisco, qui en compte 300 000 ; de campements de trappeurs, comme

Chicago, qui en possède plus d'un million. Ici, il n'en était pas de même. Le colon prenait pied, inconscient de ses forces, ignorant de l'avenir, absorbé dans son rude labeur de pionnier, élargissant son champ et ne voyant pas encore au delà. Mais si le champ s'étendait, si la famille s'accroissait, le foyer s'embellissait, devenait plus commode et mieux clos; une civilisation relative s'y introduit du jour où, allégée d'une partie de son fardeau dont ses filles prennent leur part, la femme, la maîtresse de la maison, a souci et loisir d'embellir son *home*, de cultiver des fleurs près de ses légumes, d'utiliser, le soir, à des travaux d'agrément, ces doigts agiles de jeunes filles occupés le jour aux travaux du ménage. Les fils chassent, et les dépouilles des fauves fournissent d'épais tapis; le surplus des produits de la ferme s'échange contre ceux des fabriques d'Europe. La cabane devient une maison; on ne campe plus, on demeure.

Dans ce monde en formation, les individualités et les aptitudes se développent, vigoureuses, sans contrainte. Toutes sont utiles, partant les bienvenues, toutes ont et trouvent leur emploi; à quoi bon les contrarier et les astreindre à entrer

dans une voie où elles donneraient des résultats médiocres? L'indépendance n'est subordonnée qu'au devoir d'être utile, de contribuer au bien-être de tous, de faire œuvre d'abeille, non de frelon. Puis l'autorité subsiste : autorité du chef de famille devant laquelle tout plie, de la mère de famille, ménagère éducatrice. Elle l'est et le demeure jusqu'au jour où le *settlement*, plus nombreux et plus prospère, peut enfin construire une modeste demeure que l'on appelle la chapelle, et subvenir, en nature, à la subsistance et à l'entretien d'un pasteur. Parfois plusieurs *settlements* n'y suffisent qu'en s'unissant. A tour de rôle le pasteur choisi, élu par les chefs de famille, visitera chacune des localités, y célébrera le service. N'importe, ce jour-là le *settlement* a un centre. Autour de la modeste chapelle surgira un village, puis un bourg, enfin, peut-être, une ville. Dieu paraît : l'homme accourt.

Dans la plupart des cas, c'est la femme qui a appelé Dieu; non que l'homme soit indifférent, mais il sait mieux compter et moins prévoir. Il doute de ses ressources et de celles de ses voisins; il hésite devant les difficultés à surmonter et les responsabilités à prendre. C'est elle qui le per-

suade, qui lui montre les enfants grandissant, l'utilité du culte public, la nécessité d'aviver et d'entretenir la foi par un enseignement partant de plus haut et portant plus loin que le leur. Autant que lui elle a la foi, mieux que lui elle a la prescience.

Après le temple, l'école, et il lui semble qu'elle n'aura plus rien à désirer. Lui et elle ont pourvu au pain quotidien; ils ont donné ce qu'ils ont pu : le fruit de leur travail, qui soutient la vie; ils ont entretenu, conservé en leurs enfants et en eux-mêmes le sentiment religieux qui leur a fait tout quitter, tout sacrifier, s'expatrier; il leur reste à donner à ceux appelés à leur survivre l'instruction telle qu'ils l'ont reçue, cette instruction primitive, il est vrai, mais qui a fait d'eux des êtres libres, croyants et pensants. Et ce nouveau problème est résolu, comme le premier. Au point de jonction de plusieurs *settlements* s'élèvera l'école, modeste cabine que l'on construit en commun, où l'on appelle un instituteur peu savant, mais capable d'enseigner à lire, écrire et compter à cette jeune génération qui ne peut guère encore consacrer qu'un petit nombre d'heures à acquérir ces connaissances indispensables.

Singulière éducation et singulières écoles que celles-là! Garçons et filles les fréquentent aux mêmes heures et prennent part aux mêmes leçons. C'est là, dans ce milieu quelque peu rude et grossier, que va s'ébaucher la femme de la génération suivante. Rude et grossier, il l'est; mais, en dépit des procédés d'une pédagogie rudimentaire, d'une promiscuité qui choque nos idées, l'influence civilisatrice va se révéler et s'affirmer, développant, dans ces corps et ces cœurs d'enfants astreints aux rudes labeurs des champs, l'instinct chevaleresque qui sommeille, le respect de la femme qui s'éveille et qui, plus tard, justifiera l'axiome américain : « Aux États-Unis, la femme est reine. »

Cette royauté que l'avenir lui réserve, la femme du Nord ne la possède et ne l'exerce encore que dans le cercle restreint de son *home*, et ce *home* lui-même, édifié au prix de tant de labeurs, va devenir incertain et précaire. Ces colons nouveaux débarqués d'Angleterre, ces compatriotes et coreligionnaires dont la présence semble doubler les forces et accroître la sécurité de ceux qui les ont précédés sur ces plages, font surgir des complications nouvelles, inattendues. Eux aussi réclament leur place au soleil, leur part du sol,

et, franchissant la zone occupée, cultivée, ils s'enfoncent à leur tour dans la forêt, qu'ils refoulent devant eux, refoulant aussi l'Indien qui l'occupe, qui y chasse et s'estime chez lui. Il en vit, et, pour y trouver sa subsistance, le gibier dont il se nourrit, les fourrures et les pelleteries dont il trafique, il lui faut de grands espaces, non quelques hectares comme au blanc qui sème et récolte, mais des lieues entières. Devant la colonisation envahissante, le gibier fuit, et force est à l'Indien de le suivre plus avant dans cette forêt, son antique et silencieux domaine, retentissante aujourd'hui des coups de hache des colons, du crépitement des incendies qu'ils allument pour brûler les herbes et consumer les souches, semée de vastes clairières où chaque jour s'élèvent une hutte nouvelle, remplacée par une maison solide, des hangars, des greniers qu'entourent des champs défrichés, clos de haies ou de barrières.

Devant cette dépossession graduelle, l'Indien s'étonne, puis s'irrite. Ses plaintes restent sans écho. Bien traité, ménagé au début par des colons qui le redoutaient, il devient suspect, gênant, ainsi qu'un propriétaire que l'on exproprie sans droit et sans indemnité, menaçant comme un

ennemi dont on a à redouter de justes représailles. Le mépris naturel de l'Anglais pour toute race inférieure se double bientôt de haine contre ces païens réfractaires à toute civilisation comme à tout enseignement religieux, superstitieux et cruels, scalpant l'ennemi vaincu et offrant à leurs sanguinaires divinités des sacrifices humains. Si les Indiens sont les premiers occupants du sol, ils n'en sauraient rester les maîtres. En droit, ce sol appartient à la race supérieure qui le défriche, le met en valeur, l'arrose de ses sueurs, le détient au nom de Dieu et du roi et ne le lâchera plus.

C'est la guerre avec l'Indien. On s'y résigne et l'on s'y prépare; la ferme devient forteresse; on se concentre et on s'unit. Il fallait pareil danger pour renoncer à l'isolement volontaire, instinctif, pour rapprocher ces hommes qui, bien que compatriotes, amenés là par des aspirations identiques, en communauté de langue, d'idées, de croyances religieuses, mettaient encore l'indépendance personnelle au-dessus de tout et se renfermaient jalousement dans le cercle restreint de leur famille. Force est bien d'abaisser ces barrières, de faire cause commune contre l'ennemi commun, contre l'attaque imminente. Tous pour

un, un pour tous, devient le mot d'ordre. On se concerte pour les signaux à faire en cas de danger, on désigne les chefs, on fourbit les armes. Dans chaque *settlement*, on procède au dénombrement des hommes valides. D'un *settlement* à l'autre, on s'engage à se prêter main-forte. On demande des renforts à l'Angleterre, qui n'en a pas à donner; à défaut de soldats, elle octroie une charte. Les colons en tireront bon parti, car elle leur confère la légitime propriété du sol au nom de l'Angleterre, qui le possède, dit-elle, « par droit de découverte et de première occupation ».

Charles Ier succombait alors dans sa lutte avec le parlement, et le *Commonwealth of England*, sous le lord protecteur Olivier Cromwell, avait assez à faire d'enlever la Jamaïque à l'Espagne, d'abaisser la marine hollandaise, de comprimer l'Écosse et l'Irlande frémissantes. On n'en pouvait attendre des secours; on s'en passa. La lutte éclatait, et les Indiens Péquots incendiaient et pillaient les *settlements* du Connecticut-River. Dans ces guerres obscures et prolongées, si le courage des colons n'est pas pour surprendre, celui des femmes étonne. Les récits du temps nous les montrent aussi vaillantes que les hommes, repoussant, aidées de leurs

filles, l'assaut des Indiens que leurs maris et leurs fils, trompés par un stratagème, poursuivent au loin, maniant la carabine comme elles maniaient la quenouille, intrépides quel que soit le nombre des assaillants, n'hésitant pas à s'ensevelir sous les décombres de leurs demeures incendiées plutôt que de tomber vivantes aux mains de leurs ennemis.

Guerre sans merci ni quartier de part et d'autre; large coup de faux qui fit le vide autour des *settlements*, moissonnant l'Indien comme le blé mûr, le rejetant si loin dans les forêts qu'on ne songea de longtemps à l'y suivre. On respirait enfin; l'effort avait été puissant, mais l'émigrant restait maître, et, dans cette redoutable épreuve où la colonie du Nord avait failli sombrer, la femme s'était montrée une fois de plus la compagne et l'égale de l'homme. Si le danger commun l'avait encore grandie, s'il avait resserré des liens déjà si forts, ce danger, qui rapprochait les âmes, unissait aussi les *settlements*, reliait les colonies éparses. La première ligue se constituait en 1643; le Massachussetts, Plymouth, New-Haven et le Connecticut formaient, sous le nom de Nouvelle-Angleterre, une confédération, berceau de la grande Union américaine.

III

Nous avons essayé de montrer le rôle et l'influence de la femme dans les *settlements* du Nord, ses qualités et ses traits distinctifs; plus tard, nous rechercherons, dans la femme américaine moderne, ce que l'action du temps, de l'éducation et du milieu en a laissé subsister. Mais cette femme du Nord, ce facteur primordial, n'est pas l'unique. Simultanément avec les événements que nous venons de retracer, un autre type apparaît, bien différent, non d'origine, mais de condition, offrant avec celui-ci un contraste frappant. De nos jours, ces deux types s'uniront, sans se confondre encore entièrement; de leur union naîtra la femme américaine, celle que nous connaissons,

produit caractéristique d'une civilisation autre que la nôtre, appelée un jour peut-être à la remplacer et dont déjà, inconsciemment et insensiblement, nous subissons l'influence.

Peu après que les puritains, fuyant la persécution religieuse des Stuarts, colonisaient le Nord, les partisans vaincus de Charles Ier venaient à leur tour demander à ce Nouveau-Monde, que devaient peupler l'anarchie et les guerres civiles du nôtre, un asile et un foyer. Étrange destinée qui rejetait indistinctement sur ces rives lointaines ceux qui, mettant les croyances religieuses, l'indépendance politique ou la foi monarchique au-dessus de tout, n'hésitaient pas à quitter leur patrie! Étrange destinée qui devait faire d'un exode de proscrits volontaires, de protestants zélés et de catholiques fervents, de libéraux passionnés et de royalistes fanatiques, les citoyens d'une grande république!

D'instinct, ces nouveaux colons émigrèrent dans le Sud. Ils n'avaient rien en commun que la race et la langue avec les puritains du Nord. Leurs convictions politiques et leur foi religieuse étaient autres, autres aussi leur condition sociale, leurs traditions, leurs idées et leurs goûts. Les émigrants du Nord appartenaient à la classe

moyenne, à la secte qui un moment triomphait, l'une et l'autre incarnées en Cromwell, meurtrier de leur roi, usurpateur de son pouvoir. La Virginie était terre royale et loyale. Elle tenait des rois légitimes sa charte d'incorporation. Les royalistes émigrés s'y établirent, et, pour ne laisser aucun doute sur leurs sentiments, hardiment lui donnèrent le nom de : *the Old Dominion*, par opposition à celui de *Commonwealth of England* qui leur était odieux, *Old Dominion*, c'est-à-dire l'antique domaine royal, la terre du souverain qui, vaincu et martyr, leur y donnait encore asile. Onze ans plus tard, ils devaient y saluer de leurs longues acclamations la restauration des Stuarts et l'avènement de Charles II.

Le royalisme est, lui aussi, une religion ; il a ses sectaires et ses dévots. A ce titre les femmes y ont leur place et au premier rang, plus promptes à se passionner pour un principe qui s'incarne en une individualité permanente que pour un principe abstrait représenté par des personnalités évanescentes. Il faut une idole à leur besoin d'idéal, un temple à leur culte, et, pour celles que leur naissance, leur éducation, les traditions de leurs familles avaient faites royalistes et catholiques.

l'idole était renversée, le temple profané. Aussi désireuses que leurs pères, leurs maris, leurs fils et leurs frères de quitter une patrie où le passé s'écroulait, elles les suivirent, apportant sur la terre lointaine où ils cherchaient un asile, un élément autre, un facteur nouveau.

Par un seul côté, les procédés de colonisation sont identiques au nord et au sud. Le trait distinctif de la race persiste. Pas plus au sud qu'au nord, le groupement n'est volontaire; le planteur de la Virginie s'isole dans sa plantation comme le colon de la Nouvelle-Angleterre dans sa ferme. A lui aussi il faut de vastes espaces à défricher et à planter. Ce n'est que plus tard, quand cette première période d'établissement est révolue, que l'instinct de sociabilité, créé et développé en lui par la vie des cours et des camps, se réveille et reparaît. Mais au début il lui faut, comme en Angleterre, son domaine, villa ou château, des terres, un peuple de domestiques et de tenanciers qui n'existe pas, mais qu'il remplace par des esclaves. Du nord au sud, l'esclavage est toléré, pratiqué; mais il s'étend au sud bien autrement qu'au nord. Le colon puritain l'accepte, lui aussi, toutefois avec répugnance,

comme un instrument de travail, mais limité et restreint. Il en redoute le contact pour les siens, la tentation despotique pour lui-même. Sa conscience le condamne; il lui préfère le travail libre, et, dans son climat rude, le genre de culture le comporte. Il n'en est pas de même dans le sud : aux plantations de tabac il faut de nombreux esclaves, à la maîtresse de maison une nombreuse domesticité.

Le tabac n'est pas seulement un produit, mais aussi une monnaie ayant cours. Les salaires, les achats, les taxes même se paient en tabac, et, une fois l'an, des navires anglais viennent le charger pour le transporter en Angleterre, apportant en échange les articles que réclament les colons. Différence de traditions, de climat, de culture, de mode de vie, identité d'origine et d'instincts, voilà ce qui frappe tout d'abord dans ces deux émigrations distinctes, ayant même point de départ et même point d'arrivée. Le colon royaliste et virginien a emporté avec lui les débris de sa fortune; il a importé ses traditions, ses idées, ses espérances. Tout grand seigneur ou cadet de famille qu'il soit, il est Anglais, comme tel doublé d'un homme d'affaires qui sait compter, habitué à faire

valoir son domaine, à administrer et à gérer de grands intérêts, et sur ce nouveau continent, où le sol encore sans valeur est d'une inépuisable fécondité, il édifie promptement une fortune nouvelle. Ne jouit-il pas d'un monopole de fait : le tabac, recherché en Europe, qu'il produit à bas prix et vend cher, que l'esclave cultive, l'esclave qui lui coûte peu et qui se multiplie à mesure que la culture s'étend?

Dans ce domaine nouveau, l'influence de la femme domine. En quittant l'Angleterre, elle n'y a laissé ni ses habitudes ni ses traditions. Tout émigrant, riche ou pauvre, porte un monde avec lui : monde invisible d'idées, résultat de l'éducation première, héritage des générations précédentes, dont on ne s'affranchit, quand on s'en affranchit, qu'à la longue, mais que la plupart conservent pieusement. N'est-ce pas là le fond même de l'individualité, ce qui fait du colon un être distinct des autochtones, s'estimant supérieur à ceux dont il occupe le sol et qu'il soumet ou supprime? Par ce côté-là seulement il se sent au-dessus de l'Indien, civilisé vis-à-vis du sauvage, chef naturel et prédestiné.

Aristocrate d'origine, imbue des préjugés de sa

race et de son milieu, la nouvelle venue va les implanter sur ce sol nouveau, y faire revivre la distinction des rangs et des classes, enseigner à ses descendantes, transmettre à l'Américaine moderne, ce culte des supériorités sociales, ce respect du nom, de l'hérédité, qui contrastent singulièrement avec des institutions républicaines aujourd'hui séculaires. Déjà, en 1773, à Harvard, les écoliers étaient classés, non par rang d'âge ou de mérite, mais conformément à la condition de leurs parents. Suzeraine et châtelaine, la femme du Sud maintenait les privilèges, s'acquittait des charges de son rang. La résidence de son mari était renommée pour son hospitalité.

Ces gentilshommes, descendants de gentilshommes, n'avaient pas seulement gardé les goûts de vie large contractés à la cour des Stuarts. Ils en conservaient le cadre. Sur leurs plantations prospères s'élevaient de vastes résidences semblables à celles qu'ils habitaient en Angleterre, aux cheminées massives, aux toits aigus, aux escaliers d'acajou, aux étroites fenêtres et aux larges *piazzas*. Ils en conservaient aussi les traditions sociales. Les mémoires de Mrs Quincy, qui font revivre ce monde évanoui, nous le montrent

fidèle aux modes et aux manières anglaises, cérémonieux, d'une courtoisie hautaine avec les inférieurs, maintenant son rang et gardant sa place, mettant entre l'esclave et lui l'intermédiaire obligé d'un majordome blanc, d'un valet qui transmet les ordres. Une lady du temps fait publier dans le *Maryland Gazette* qu'elle a besoin d'un laquais « pour servir à table, nettoyer les couteaux, mettre le couvert, porter ses ordres, sachant raser et friser les perruques, parler français, aussi honnête que les temps le comportent et aussi sobre que faire se peut ».

Mrs Peace Hazard, de Newport (Rhode Island), raconte que sa grand'mère, après avoir distribué la plus grande partie de ses biens entre ses enfants, se félicitait d'être revenue à une vie *simple*, d'avoir réduit sa domesticité et « de ne nourrir plus que *soixante et dix personnes* tant à la salle à manger qu'à l'office ». Il lui restait 6000 hectares de terre, 4000 moutons dont les toisons servaient à habiller son monde ; la laiterie occupait vingt-quatre femmes esclaves, dont chacune avait la charge de douze vaches et devait faire de douze à vingt-quatre fromages par jour. La résidence de la famille Lee, à Marblehead, avait

coûté 10 000 livres sterling; celle des Godfrey Malbone, à Newport, 20 000 livres sterling, sommes énormes pour l'époque. Le château de Wentworth, à Portsmouth, contenait cinquante-deux chambres.

Existence large et facile, d'une somptuosité primitive, mais qui laisse à la femme son cadre accoutumé, au mari et aux fils des loisirs consacrés à la chasse, à la pêche, aux courses de chevaux, aux sports athlétiques. Une race nouvelle grandit, qui s'estime d'essence supérieure, par le sang, la descendance, et aussi par l'habitude et la responsabilité du commandement, par le raffinement des manières, la prééminence intellectuelle et le culte, tout anglais, des exercices du corps. C'est elle qui bientôt, à ces titres divers et qu'on ne lui contestera pas, va fournir à l'Union américaine, le jour où elle se constituera, ses législateurs, ses hommes d'État et ses hommes de guerre, qui va gouverner, administrer, peupler le congrès et les camps, affirmer la suprématie du Sud sur le Nord, jusqu'au jour où cette organisation sociale, fondée sur l'esclavage, s'écroulera avec lui dans la plus sanglante des guerres civiles que le monde ait connues.

En attendant, ces colons du Sud préludent à leurs hautes destinées futures. Tout loyalistes et royalistes qu'ils soient par tradition, ils sont avant tout indépendants par instinct. Chez eux le fond primitif l'emporte sur l'accident. Ils aiment l'Angleterre, ils respectent le roi, mais ils sont *Virginiens*, et si, dans la guerre de l'indépendance, quelques-uns restent fidèles à la mère patrie, le plus grand nombre s'en détache et s'arme pour résister à l'arbitraire, conduisant au combat et à la victoire ces colons du Nord qui les suivent et, reconnaissants, leur confieront la tâche de diriger les destinées troublées de la république qu'ils fondent sans le savoir ni le vouloir.

La lutte est héroïque et sanglante. Les femmes y poussent leurs maris et leurs fils, mais à cette guerre même elles donnent un caractère particulier. On y retrouve parfois les allures chevaleresques et courtoises de Fontenoy ; un parfum vague de l'antique aristocratie flotte sur ce berceau de la démocratie utilitaire. Deux colons virginiens, Washington et Lee, dirigent les armées de la république naissante; à leurs côtés, les volontaires, presque tous Français. Quand, en 1781,

Washington débarque à Newport, il y est reçu par quatre régiments français : Bourbonnais, Soissonnais, Saintonge et Deux-Ponts; par Rochambeau, le prince de Broglie, le vicomte de Noailles, le duc des Deux-Ponts, depuis roi de Bavière, par Lauzun et l'amiral de Ternay, par l'Adonis du siècle, le duc de Fersen. Entre quatre mille hommes aux brillants uniformes, aux parements rouges, aux guêtres blanches, aux étendards fleurdelisés, Washington, à la tête des troupes continentales dont l'équipement usé et rapiécé, les drapeaux déchirés attestent les rudes combats, s'avance, aux applaudissements des femmes parées, souriant aux œillades des brillants officiers français, pendant que les canons de la flotte rendent au général américain le salut dû à un maréchal de France. Dans la soirée, Rochambeau donne un bal et Washington l'ouvre gravement en dansant le menuet avec la belle de Newport, miss Champlain; ce que voyant, les officiers français s'emparent des instruments des musiciens et jouent l'air du *Conquering Hero*, aux acclamations de l'auditoire enthousiasmé. Au bal succédait la bataille, et ces brillants danseurs, montant gaîment à l'assaut, emportaient Yorktown, for-

çaient l'armée anglaise à capituler et à se rembarquer.

Une seule note discordante à noter. Mrs Quincy relate dans son journal l'accueil plus que froid que les colons allemands font à Washington et à l'armée française.

Si, dans cette guerre de huit années, les colonies avaient fourni 231 791 combattants, la Virginie seule en avait donné 26 678 et presque tous les officiers. Si les femmes du Nord avaient attisé la résistance, celles du Sud ne s'étaient montrées ni moins intrépides ni moins résolues. Patriotique pendant la lutte, l'influence féminine s'affirme quand la paix, conquise avec l'indépendance, ramène la vie sociale dans le Sud, la voit naître dans le Nord. New-York était déjà une ville, la porte, large ouverte sur la haute mer, de ce continent peu peuplé ; elle contenait, en 1789, 33 000 habitants, la plupart, il est vrai, émigrants, commerçants, détaillants, armateurs, un embryon de société cosmopolite dont les lettres du temps font une curieuse peinture, nous montrant l'élément hollandais de 1621 distinct de l'immigration anglaise. Mais déjà s'y révélait l'exclusivisme féminin que nous retrouverons

plus tard si fortement constitué à New-York, à Boston, à Baltimore, à Cincinnati, dans le sud et dans l'ouest, exclusivisme presque aussi rigoureux qu'en Angleterre. Mrs Knox, la femme du général Knox, ministre de la guerre, y est l'arbitre du bon ton, le modèle que l'on copie; singulier modèle à en juger par la description que nous en fait le docteur Manasseh Cutler dans ses lettres : « Sa table est bonne, servie à la française. Quant à elle, elle affecte, à cause du rang de son mari, des allures soldatesques qui sont déplaisantes chez une femme. » Puis sa coiffure : « Les cheveux crépés par devant, relevés en arrière à la hauteur d'un pied sur une sorte de casque en fil de fer qu'ils recouvrent sans le cacher, d'où partent des flots de gaze noire descendant jusqu'à la taille, et retenus dans les tresses par un peigne colossal.... Elle est énorme, comme son mari; tous deux passent ici pour le couple le plus monstrueux du Nouveau-Monde.... En revanche, hospitalière, accueillante pour les étrangers, donnant fréquemment à dîner, et dîner chez elle est un passeport indispensable à tout nouveau débarqué. »

A l'aristocratie de naissance s'incarnant dans

les planteurs du Sud se juxtapose en effet une aristocratie nouvelle, celle du monde officiel qui gravite autour du président et du cabinet, rend ses arrêts et ses décrets sociaux comme eux leurs décrets administratifs, mais dont l'influence ne dépasse guère les limites de la capitale politique du moment. Monde à part, curieux à plus d'un titre, et que nous aurons l'occasion d'étudier alors qu'il se fixera. Pour l'instant, il ne fait que naître. Le congrès, encore sans résidence fixe, promène de ville en ville son existence nomade, et c'est à grand'peine que dans les plus graves circonstances on peut réunir un quorum. Ces sièges de sénateurs et de représentants, que les partis se disputent aujourd'hui avec une telle âpreté, sont dédaignés. Les distances à franchir sont trop grandes, les frais de séjour trop dispendieux. Pour accepter la démission de George Washington, on ne réussit qu'au prix des plus grands efforts à réunir vingt *congressmen*, et encore ne représentaient-ils que sept colonies, nombre minimum requis pour la validité d'un vote.

Une simplicité toute républicaine prévaut, dès le début, dans ce monde officiel, qui se compose

ıs membres du cabinet présidentiel et des repré-
ıntants étrangers. George Washington est éco-
ɔme, et Mrs Washington, à laquelle les colons
ı Nord reprochent d'introduire dans la républi-
ıe naissante « le luxe et l'étiquette des cours »,
'offre cependant à ses invités que « du thé, du
ıfé, de la langue fumée, des rôties et du beurre ».
. neuf heures du soir, elle rappelle que le général
se couche de bonne heure », et chacun de rega-
ner son logis, à pied, précédé de son porteur de
ınterne. Quand le président reçoit officiellement,
n laquais annonce les visiteurs; « Washington
ılue, mais sans offrir la main; le cercle se forme,
chacun il adresse quelques mots, puis se retire.
n ne saurait rien imaginer de plus glacial [1]. »
rs Adam, femme du vice-président, Mrs Hamilton,
ɔnt Brissot de Warville nous dit « qu'elle joi-
ıait à toutes les grâces féminines, la candeur et
. simplicité d'une Américaine », Mrs Jay, « im-
ɔsante, mais agréable », Mme de Bréhan, sœur
ı comte de Moustier, ministre de France, « petite
mme bizarre, fantasque et maniérée » à laquelle
efferson, débitant de galantes sornettes, affirmait

1. William Sullivan, *Familiar letters on public characters.*

que « ses compatriotes ne sauraient mieux faire que prendre modèle sur elle », formaient avec Mrs Washington, l'élite féminine de ces réunions officielles dont l'économe Oliver Wolcott, écrivant à sa femme, disait : « Vous pouvez venir ici sans appréhension; l'exemple du président et de son entourage rend tout étalage, non seulement inutile, mais de mauvais goût. »

Quand le congrès, après avoir, en juillet 1790, décidé d'établir sur les rives du Potomac le siège futur de ses séances, choisit Philadelphie pour s'y réunir en attendant que la ville de Washington fût prête à le recevoir, Philadelphie devient le rendez-vous des émigrés français, des visiteurs du Sud et du Nord, la capitale des États-Unis. Renommée déjà pour la beauté de ses femmes, Philadelphie se pique de surpasser New-York. « Les belles d'ici, écrit Rebecca Franks, depuis lady Johnston, ont plus de charme dans leur œil que les belles de New-York dans toute leur personne. » Brissot de Warville les loue fort, mais les dit affectées; le comte de Rochambeau leur reproche d'outrer les modes; tous deux s'étonnent de la liberté d'allures et de langage des jeunes filles, tout en les déclarant très séduisantes. Elles

le sont, de l'avis de leurs compatriotes. Quand le ministre anglais dit courtoisement au sénateur Tracy, du Connecticut : « Vos femmes américaines seraient admirées même à Saint-James », Tracy de lui répondre : « — Je n'en doute pas, on les admire bien à Litchfield-Hill. »

Si, dans cette société naissante, les modes, les usages et les manières sont encore un décalque d'Angleterre et de France, si les femmes les copient et parfois les exagèrent, certains traits particuliers et caractéristiques se dégagent et s'affirment. Le plus significatif est cette indépendance des jeunes filles qui déconcertait Brissot, et leurs libres allures que l'instinct féminin va modifier, éliminant ce qu'en a de peu seyant l'imitation virile. Miss Rebecca Franks nous les montre se réunissant pour boire du punch dès le matin, copiant le ton des hommes, passionnées pour le jeu, coquettes audacieuses. Coquettes elles resteront, mais de même que Minerve, — qui, pour être déesse de la sagesse, n'en était pas moins femme, — cessa de jouer de la flûte le jour où, se contemplant dans le miroir de l'eau, elle s'aperçut qne ses joues gonflées l'enlaidissaient, elles renonceront au punch et aux cartes,

tout en conservant la *flirtation*, qu'elles élèveront à la hauteur d'une institution.

Mrs Abigaïl Adams, femme du second président de la république, a laissé un amusant croquis de la ville de Washington et de la vie que l'on menait alors à la Maison-Blanche. Washington, à peine construit, voit s'établir dans ses murs le président, ses ministres, le congrès et le personnel administratif. La Maison-Blanche n'est encore « qu'une vaste baraque inachevée, aux chambres à peine meublées, sans sonnettes, sans murs de clôture ». On y gèle l'hiver, et, dans la forêt qui l'avoisine, le président ne trouve personne qui consente à lui couper du bois de chauffage. Elle écrit à une de ses amies : « Je suis arrivée à Washington dimanche dernier. En quittant Baltimore, nous nous sommes *perdus* dans les bois et avons fait 8 ou 9 milles dans la direction de Fredericksburg, je crois. Quoi qu'il en soit, force nous a été de revenir sur nos pas environ 8 milles. Mais, cette fois encore, nous n'avons pu trouver le *sentier*, et nous avons erré deux heures avant de rencontrer un *guide*. Enfin, me voici, non sans peine, dans cette ville qui n'a de ville que le nom. » Un peu plus tard, elle écrit à la même correspon-

dante et l'avise qu'une goélette vient d'arriver de Philadelphie ayant à son bord *tout le mobilier de l'État*, plus cinq petites caisses contenant les archives de la république. Il est vrai que dans un *post-scriptum* elle lui annonce que lesdites archives, déposées dans une boutique, viennent de brûler pendant la nuit. Plus tard, elle note comme un fait exceptionnel, qu'un certain jour il lui est venu jusqu'à quinze visiteuses. « Il ne nous manque rien ici, écrivait Gouverneur Morris, si ce n'est des maisons, des caves, des cuisines, des gens agréables, des femmes aimables et quelques autres détails insignifiants. »

Sous Madison, ces lacunes se comblent; la ville s'étend, la population s'accroît, et l'on fait grand bruit des réceptions de Mrs Madison. Elle les préside « vêtue, comme elle l'est le dimanche pour se rendre au temple, d'une pelisse de velours rouge, coiffée d'un vaste chapeau garni de dentelles, « costume très élégant, écrit Mrs Quincy, mais qui ne semble pas tout à fait de mise pour recevoir chez soi ». Une autre fois, elle nous la montre « en robe de velours noir, un bonnet coquelicot et or, et au cou un collier de mêmes couleurs ». Elle est grande, forte, de mine ave-

nante, aimée de son entourage. Mrs Monroë, qui la remplace à la Maison-Blanche, est nièce du général Knox. Lors de sa visite à Paris, où elle accompagnait son mari, alors ministre des États-Unis, on l'appelait « la belle Américaine ». Ses manières sont celles d'une princesse; elle en a la hauteur et la condescendance. Une lettre du temps nous la décrit à l'une de ses réceptions, « entourée de ses deux filles, Mrs Hay et Mrs Gouverneur, aussi belles que leur mère ». Elle porte une robe à traîne en velours noir, les épaules et les bras nus, d'un modelé parfait, les cheveux relevés et bouffants avec des plumes d'autruche, un riche collier de perles au cou. Dans ses salons se presse une étrange cohue; l'aristocratie du Sud y coudoie la démocratie du Nord. On y rencontre « John Randolph, en costume de cheval, botté et éperonné; les membres du congrès en lourdes chaussures graissées, les ambassadeurs en culotte courte et bas de soie ». A ces réunions disparates, les élégantes préfèrent les réceptions de l'ambassadeur de France, Hyde de Neuville, de M. Bagot, ministre d'Angleterre, dont la femme, nièce du duc de Wellington, donne le ton, de Mrs Jonathan Russell où fréquentent assidûment les deux belles

lu jour, Mrs Hull et miss Randolph, petite-fille de Jefferson, dont on admire la grâce et dont on redoute l'esprit caustique.

Société encore à l'état chaotique, mais dont on commence à discerner les éléments constitutifs. Un type nouveau s'en dégage, qui tend à s'affranchir socialement après s'être affranchi politiquement. L'Amérique aux Américains, avait proclamé Monroë, et sa *doctrine* ralliait les suffrages. Le *colon* devient *Américain*. Plus de trente années se sont écoulées depuis la conquête de l'indépendance; ces colons, fils de colons, tout imprégnés des traditions et des idées de la mère patrie, qui ont lutté, vaincu et fondé la république : hommes du Nord, puritains et libéraux, hommes du Sud, loyalistes et royalistes, mais indépendants, ont fait place à une génération nouvelle.

Elle a grandi, elle a été élevée autrement et dans d'autres idées que les leurs. Par principe autant que par nécessité, on a inauguré pour elle un système particulier d'éducation en commun : filles et garçons suivant les mêmes cours, participant aux mêmes jeux, assujettis à la même discipline. C'est dans ces écoles communes que cette génération s'est formée, écoles primitives et

rudimentaires dont quelques récits du temps nous ont conservé la physionomie originale, mode d'éducation qui n'a pas justifié les appréhensions assez naturelles que pouvait causer ce rapprochement constant des deux sexes et dont les résultats valent d'être notés. C'est à ce point initial qu'il faut remonter pour expliquer la femme américaine d'alors et celle d'aujourd'hui, ses libres allures, son indépendance et son instinctive expérience. C'est à ces récits, complétés par des observations personnelles, que nous aurons recours pour montrer les résultats d'une éducation aussi diamétralement opposée à nos idées qu'à nos traditions.

IV

La première fois qu'il me fut donné d'étudier en détail une école publique américaine, ce fut à l'occasion des examens annuels, grande fête pédagogique qui passionne autant les parents que les élèves et les professeurs du collège de Punahou, fondé près de Honolulu par les résidents américains aux îles Havaï. Bien que Français, je devais présider cette solennité, interroger les élèves sur un programme déterminé et leur assigner leurs rangs. Théoriquement, j'étais au courant du fonctionnement de ces écoles, qui correspondent à nos lycées et comprennent depuis nos classes de cinquième, jusqu'à celle de rhétorique inclusivement. Le collège de Punahou était, sauf

les conditions d'aménagement intérieur qu'impose un climat tropical, la reproduction exacte des collèges d'enseignement secondaire dont j'avais déjà visité quelques-uns aux États-Unis. Richement doté, pourvu d'un excellent personnel, d'un matériel pédagogique et scientifique très complet, cet établissement comptait environ 150 élèves, tant externes qu'internes.

Au centre, une vaste construction à deux étages, bien aérée, ayant vue sur un grand jardin, sur des pentes gazonnées et sur la mer, contenait l'appartement du directeur et de sa femme, les salles d'étude, de cours, salles à manger, infirmerie, lingerie, bibliothèque, etc. Deux ailes se détachant du corps du bâtiment principal, à l'angle droit, encadraient une grande cour de récréation et contenaient les chambres des élèves internes. L'aile droite renfermait celles des garçons, l'aile gauche celles des filles. Les uns et les autres suivaient les mêmes cours dans les mêmes salles, prenaient leurs repas et leurs récréations en commun, travaillaient, jouaient ou causaient ensemble. Les plus jeunes avaient douze ans, les plus âgés vingt.

Quoique n'ignorant rien de ces détails, je ne

pouvais m'empêcher, tout en les approuvant en théorie, de faire des réserves quant à la pratique. Involontairement, je me rappelais mes années de collège à Paris. J'évoquais les silhouettes railleuses de mes condisciples, nos allures hardies sous lesquelles se cachait un grand fonds de timidité et d'embarras, nos moqueries qui dissimulaient mal des aspirations romanesques, ce mélange de crédulité naïve et d'ignorante précocité, d'illusions enfantines et de scepticisme affecté qui, pour beaucoup d'entre nous, constituait le plus clair d'un enseignement qu'aucun professeur ne donne. Je me demandais, sans pouvoir répondre à ma question, ce qu'il fût advenu si ces jeunes filles que nous suivions d'un regard curieux, critique et gêné, alors que, sous l'aile maternelle, elles nous croisaient dans la rue, eussent été admises à prendre part à nos amusements et à nos travaux, à devenir nos camarades, si chaque jour, à chaque heure, en classe comme au réfectoire, dans la cour comme à la promenade, elles fussent devenues nos compagnes et nos rivales?

J'avais beau me dire que les choses se passaient ainsi là où j'étais, je ne me les figurais pas ainsi là d'où je venais. Ce qui me paraissait tout simple

dans le Nouveau-Monde me semblait singulièrement compliqué dans l'ancien. J'en concluais — conclusion commode en ce qu'elle tranche les difficultés et épargne de plus amples recherches — que les Américains n'ont pas le crâne fait comme le nôtre, et que, comme l'affirme un vieux proverbe anglais, « le remède qui guérit le charron tue le tisserand ».

Allant plus au fond des choses, je finis par me rendre compte, par comprendre et par admirer. Pour cela il me fallut du temps, un examen attentif. Je dus étudier le mécanisme, le jeu des rouages, tenir compte d'éléments, identiques d'un côté comme de l'autre de l'Océan, mais déviés et faussés par notre civilisation très avancée et quelque peu maladive. Je pus noter les inconvénients — car il y en a — et aussi les avantages de ce système.

Les écoles dont je parle furent, à l'origine, le résultat d'une situation que nous avons indiquée : l'éparpillement de la population, des *settlements* isolés d'abord, puis peu à peu convergeant vers un centre. Elles furent aussi, par suite des traditions et du tempérament de la race, de l'influence religieuse et des conditions sociales, le résultat

d'une conception intelligente et saine, à tout prendre, de la vie. Nous y tendons, en ouvrant nos salles de cours supérieurs, voire même de certaines facultés, aux deux sexes. Nous commençons par un bout, les Américains durent commencer par l'autre.

Leurs débuts furent rudes et grossiers; on y démêle, sous les traditions anglaises d'alors, passablement brutales en matière d'éducation, comme elles l'étaient d'ailleurs en tout, d'heureuses tendances, encore à l'état rudimentaire, qui se développèrent avec le temps. Les rares documents de cette époque primitive nous montrent comment étaient dirigées ces écoles primaires et communes où filles et garçons, assis sur les mêmes bancs, recevaient les premières et ineffaçables impressions de l'enfance; ils nous montrent les châtiments corporels infligés, la férule en honneur et ce singulier appel aux sentiments chevaleresques qui permettait aux jeunes garçons de prendre à leur compte les punitions encourues par leurs compagnes et de s'offrir comme substituts.

M. Richard M. Johnston, professeur à l'université de Géorgie, a laissé, entre autres écrits, un

petit croquis pris sur le vif de ces coutumes singulières [1]. Il nous introduit dans l'école de M. Lorriby :

« M. Lorriby, nous dit-il, n'appartenait pas à la catégorie des maîtres d'école sévères. Il était à la fois bon homme et diplomate. Nouveau venu dans le *settlement*, et pauvre, il entendait bien mener sa barque et s'inspirer des idées du milieu dans lequel il se trouvait. Il inclinait vers la douceur, mais était prêt à nous mener plus rudement pour peu qu'on lui en exprimât le désir, et ce fut malheureusement le cas. Quelques parents se plaignirent de ce que l'on ne nous châtiait jamais. L'un d'eux, par malchance, avait ouï raconter la fable des grenouilles qui demandent un roi; il baptisa M. Lorriby du surnom de roi Soliveau. Un autre menaça de retirer ses enfants, de mettre son fils à la charrue, sa fille à raccommoder le linge.

« On aimait alors ses enfants tout autant qu'aujourd'hui, mais on avait d'étranges façons de leur prouver son affection. Les parents n'étaient jamais plus satisfaits qu'en apprenant que leur enfant

1. *Oddities of Southern Life*, 1 vol. in-32, Boston; Houghton, Mifflin et Cie.

ait été bien battu à l'école. Ils appréciaient fort nstruction, mais lui croyaient des affinités mysrieuses avec la férule. Nos écoles étaient, à cerins égards, des antres de Trophonius : garçons filles y passaient par une série d'incompréhenbles initiations. Dans les idées du temps, la rule était indispensable pour inculquer le savoir le faire pénétrer profondément dans l'esprit à avers l'épiderme. Les générations qui nous vaient précédés avaient passé par là; c'était notre our. Je ne puis m'expliquer cette aberration qu'en dmettant que nos parents avaient eu l'esprit telement détraqué par cette méthode d'enseignement qu'ils étaient demeurés incapables d'en comprendre une autre et de raisonner sensément sur le sujet. Ils prétendaient que les hommes et les bêtes se ressemblent; que le chien le plus attaché à son maître est celui que l'on bat; qu'il n'y a rien de tel pour un mulet que d'être surmené de fatigue et roué de coups avant de se trouver en tête-à-tête avec un râtelier bien garni. Ils avaient été si rudement malmenés à l'école qu'il leur en restait un fonds d'inexplicable gratitude. Aussi écoutaient-ils avec une satisfaction béate les plaintes de leurs enfants, les récits des volées quotidiennes dont on

les gratifiait. Moins elles paraissaient méritées, plus elles leur semblaient salutaires; quand le maître d'école, sans motif connu, administrait une correction à toute la classe et contraignait ses élèves à se casser la tête pour savoir ce qui leur valait cette aubaine, le mystère doublait l'impression physique, et les parents de se gaudir intérieurement. Cela leur rappelait leurs jeunes années, disaient-ils, et ils en concluaient que, puisqu'ils y avaient survécu, ce régime avait dû leur être bon. On attrape dans la vie tant de horions dont l'origine et le but passent notre compréhension!

« Quand M. Lorriby eut enfin saisi ce que nos parents attendaient de lui, il se révéla sous un jour tout nouveau. Un certain lundi matin, il nous avisa qu'il fallait nous préparer à un changement de régime, et, à dire le vrai, nous n'attendîmes pas longtemps. Avant la fin de la classe, plus d'un d'entre nous frottait son dos endolori. Les filles n'avaient encore rien attrapé, sauf une pourtant, et, comme c'était la première fois que je me trouvais à pareille fête, je ne laissai pas que d'être impressionné. La délinquante, — j'avoue que ni elle, ni moi, ni aucun de nous ne comprenions de quel délit elle s'était rendue coupable, — la

délinquante était Susanne Potter; elle avait douze ans, grande et belle fille pour son âge. En l'invitant, poliment d'ailleurs, à s'avancer pour tâter de sa férule, M. Lorriby demanda, comme une chose toute naturelle et qui ne surprit aucun de mes condisciples, si, parmi les garçons, il s'en trouvait quelqu'un disposé à prendre à son compte le châtiment de Susanne. Après un moment de silence, et à mon grand étonnement, Seaborn Byne, mon voisin, se leva et s'offrit comme substitut. Il le fit avec la désinvolture d'un garçon qui s'acquitte d'un devoir de courtoisie et s'inquiète peu des conséquences. Là-dessus, Susanne Potter, sans un signe ou un mot de remerciement, de regagner sa place et de s'installer confortablement, de manière à ne rien perdre de ce qui allait se passer.

« Ce n'était évidemment pas là ce qu'attendait Seaborn. Cette curiosité indifférente à son sort lui fit regretter son offre chevaleresque, mais qu'y faire? Pour comble de malchance, Seaborn était gras, très gras. Il remplissait, à les faire craquer, sa culotte et sa jaquette, et je ne laissai pas d'être convaincu que mon camarade, plus maigre, en eût été quitte à meilleur compte; mais il était

si dodu, il offrait une surface si alléchante, que j'excusais presque M. Lorriby de jouer de sa férule avec un pareil entrain. Seaborn hurlait, se démenait, se frottait le dos, les côtes et le reste. Quand ce fut fini, il se rendit piteusement à son banc, regardant Susanne à la dérobée. Elle souriait. Le frère de Seaborn, Joël, seul avait pitié de lui et sanglotait tout bas.

« — Veux-tu bien ne pas pleurnicher, toi! lui dit Seaborn d'un ton menaçant.

« Puis il murmura entre ses dents :

« — Si jamais plus je me fais fouailler pour elle, je consens à être dingué, puis déterré et dingué de nouveau.

« Qu'entendait-il par être *dingué*, je ne l'ai jamais su et il ne me l'a jamais expliqué, mais je restai sous l'impression que ce devait être quelque chose de désagréable et qu'il convenait d'éviter à tout prix. Quoi qu'il en soit, Seaborn tint parole; je l'ai revu bien des années après, et on ne m'ôtera pas de l'esprit que cet épisode de sa jeunesse l'ait à tout jamais guéri d'idées chevaleresques. »

Poursuivant son récit, l'auteur nous montre Betsy Ann, jolie fille de seize ans, dont les charmes naissants font battre le cœur de Bill William,

le coq de l'école, grand garçon de vingt années. Il nous narre avec complaisance cet amour timide et gauche qui s'ignore lui-même. Betsy Ann a conscience de sa beauté, qui en impose à M. Lorriby lui-même; aussi n'en fait-elle qu'à sa tête, si bien qu'à la suite d'une incartade plus forte que de coutume, Betsy Ann est condamnée à l'humiliation de recevoir sur ses doigts roses la férule du maître d'école. Bill William intervient; il déclare que jamais, lui présent, on ne frappera Betsy. Il est de taille à la protéger; le résultat d'une lutte entre M. Lorriby et lui n'est douteux pour personne, il en sortira vainqueur. Toutefois, Bill William a le respect de l'autorité; pour concilier son amour et ses scrupules, il s'offre à subir le châtiment à la place de Betsy Ann. Mais M. Lorriby a compris; il devine que Bill ne se laissera pas ainsi humilier en présence de Betsy Ann, et, satisfait de se tirer d'affaire à bon compte, il déclare pardonner.

Le reste se devine. Betsy a honte de son prudent protecteur. Elle l'eût peut-être aimé si, moins sage, il l'eût plus héroïquement défendue. Bill n'y comprit jamais rien. Grâce à lui, elle sortait indemne de son escapade, et lui-même n'avait

pas subi l'humiliation d'un châtiment corporel. M. Lorriby avait pressenti derrière son sang-froid la résolution bien arrêtée de rendre coup pour coup. Mais Betsy n'avait ni vu ni cherché aussi loin, et, sans mot dire, tourna le dos à son défenseur. Il ne suffit pas d'être chevaleresque, il faut l'être d'une certaine façon.

V

Ainsi le fut *Old Hickory*, le *vieux bois de fer*, sobriquet que ses contemporains donnèrent à Andrew Jackson, le président le plus populaire et le plus audacieux que l'on ait vu aux États-Unis, l'homme le plus dangereux, semble-t-il, que l'on eût pu choisir pour diriger, au travers de menaçantes complications, la jeune république. Homme nouveau, qui n'a, avec ses prédécesseurs, Washington, Adams, Jefferson, Madison, Monroë, John Quincy Adams, aucun point de contact; il ne possède ni leur urbanité courtoise et surannée, ni leur diplomatique savoir-faire. Il représente autre chose : un type national qui se dégage des langes du passé, dédaigneux des conventions,

s'affirmant gauchement, mais né viable et robuste. Bien que par son âge Andrew Jackson appartienne à la génération qui passe, en lui s'incarnent les travers et les qualités de celle qui s'avance. Il n'est ni homme d'État, ni politique habile et assagi, mais patriote ardent. Il sort des rangs populaires, favori de la foule qui le hisse au pouvoir parce qu'en lui s'incarnent ses instincts démocratiques, ses passions et ses haines. La jeune génération qui se groupe autour de lui et qui l'acclame est lasse du joug des traditions, impatiente de voir à sa tête un représentant des aspirations nationales, d'imprimer à la politique américaine une autre allure.

C'est un monde nouveau qui naît et s'affirme, et les femmes ne sont ni les moins ardentes à y jouer un rôle, ni les moins promptes à y revendiquer leur part d'influence. N'est-ce pas une Betsy Ann qui, sous le nom de Mrs Eaton, règne à la Maison-Blanche et inspire au fougueux président, comme elle avait inspiré au prudent Bill Williams, cette affection profonde qui le fait se déclarer ouvertement l'admirateur passionné et le cavalier servant de sa belle?

Honni soit qui mal y pense. Amoureux plato-

nique, il ne demande rien et n'attend rien. A peine effleure-t-il de ses lèvres le bout de ces doigts roses. Chevaleresque? Il l'est et comme pas un. Ce rude soldat qui, dans vingt combats obscurs, a joué sa vie contre les Indiens, qui, tout enfant, frappé par un officier anglais, dont il refusait de nettoyer les bottes, a juré de se venger des Anglais, les a battus à la Nouvelle-Orléans, leur a tué leurs meilleurs généraux, Packenham et Gibbs, qui, sans ordres, a pris la Floride, qui, élu président, entre en lutte avec la banque des États-Unis, avec les capitalistes, avec le Sud, avec le congrès et avec ses ministres, avec les représentants étrangers, ardent, violent, brutal, se fait l'esclave d'une femme, la défend contre tous et contre toutes, risque pour elle sa popularité et sa réélection!

Et qui est-elle elle-même? Fille d'un aubergiste, veuve d'un commissaire de la marine qui s'est suicidé dans un accès de *delirium tremens*, elle avait épousé M. Eaton en secondes noces, et, à première vue, subjugué *Old Hickory*. Lui-même était marié, mais Mrs Jackson n'était pas pour le gêner. Cette estimable matrone des frontières, qui avait fait le coup de feu avec les Iroquois,

fumait paisiblement sa pipe de cornouiller au coin de son feu et n'avait garde d'en remontrer à son irascible époux. Mrs Eaton présidait aux réceptions de la Maison-Blanche; elle en tenait les clés et n'y admettait que ses amis. De scandale, pas l'ombre. Une héroïne des romans de Fielding, irréprochable, mais despotique.

Mrs Donelson, la nièce du président, presque sa fille, se refuse à voir Mrs Eaton; Andrew Jackson la renvoie dans le Tennessee. Mrs Calhoun, la femme de son collègue, le vice-président des États-Unis, hésite à courber la tête devant l'idole; Andrew Jackson rompt avec son collègue, qui peut désormais renoncer à l'espoir de lui succéder. La femme du ministre de Hollande décline l'honneur de s'asseoir aux côtés de Mrs Eaton; le président demande à la Hollande de rappeler son représentant. Plus souples, le baron de Krudener, ministre de Russie, et M. Vaughan, ministre d'Angleterre, donnent des bals en l'honneur de *Bellona*, ainsi que la désignent les journaux du temps, et *Bellona* de s'y rendre, et les difficultés diplomatiques avec la Russie et l'Angleterre de s'aplanir. L'habile Van Buren, célibataire et expert dans l'art de flatter les femmes, fait sa cour

à *Bellona*, qui le fait à son tour secrétaire d'État, puis vice-président lors de la réélection de Jackson, auquel il succède enfin à la Maison-Blanche, battant Calhoun moins diplomate, et porté, par la main d'une femme reconnaissante, au premier rang.

Et pourtant son origine est humble, sa beauté contestée; ce n'est ni à l'auberge paternelle, ni près d'un mari ivrogne qu'elle s'est préparée au rôle qu'elle joue. De bonne heure, à l'école d'abord, puis belle de village courtisée et recherchée, elle a vécu près des hommes, surpris le secret de leur faiblesse, compris celui de sa force. Elle en use; la conserve en ne la prodiguant pas, plus soucieuse de dominer sur tous que d'appartenir à un seul. Ce qu'elle a retenu de son éducation première, c'est moins encore ce qu'on lui a enseigné sur les bancs de l'école que ce qu'elle a appris elle-même par la fréquentation des garçons de son âge, par ce contact de tous les jours qui, rendant son cœur moins susceptible, la fait capable de se gouverner, partant de gouverner les autres.

Ainsi élevées, la jeune fille, la jeune femme américaine d'alors, valent-elles mieux que la

jeune fille, la jeune femme européenne, leurs contemporaines? Elles sont autres. En elles, grand'mères de celles d'aujourd'hui, nous pouvons déjà noter les traits caractéristiques de leurs descendantes : les libres allures, la prudence instinctive, puis raisonnée, l'art de se conduire, la conscience de ses avantages; de même que chez les hommes d'alors nous constatons le respect de la femme appris de bonne heure dans l'éducation commune, les sentiments chevaleresques qu'inspirent sa faiblesse physique et ses charmes. La civilisation en se développant, la prospérité en croissant, introduiront dans ce milieu primitif que nous avons essayé de décrire des facteurs nouveaux. Ils ne changeront pas le fond, et les modifications qu'ils lui feront subir laisseront subsister intact ce point de départ de la condition de la femme aux États-Unis : dès le début, par la force des choses, par l'émigration lointaine, par les souffrances et les luttes partagées, par l'éducation en commun, compagne et égale de l'homme; à aucune époque inférieure à lui, ainsi qu'elle le fut en Europe.

CHAPITRE II

La prépondérance de la femme. — Ses privilèges et ses droits. — La flirtation, l'amour et le mariage. — Législation protectrice de la femme. — Les abus. — Circés américaines. — Procès pour refus de mariage. — Trois années de la vie d'une jeune fille. — La femme mariée. — Mœurs américaines. — Aristocratie et ploutocratie. — Prédominance du luxe.

I

Sur un continent nouveau, sans limites alors connues, une émigration de proscrits volontaires, fuyant, non la vindicte des lois, mais l'oppression des partis, mécontents plutôt que révoltés, exilés sans arrière-pensée de retour, emportant tout avec eux : famille, or et traditions, tel fut le point de départ de la colonisation américaine. Par la force des choses, par l'isolement, par les dangers affrontés en commun, par le rôle même que les événements lui imposent et que nous

avons retracé, la femme s'affirme l'égale de l'homme, non plus inférieure à lui comme elle l'était alors en Europe, passant de l'autorité paternelle absolue sous le joug non moins despotique de l'autorité conjugale. Ses chaînes tombent le jour où elle aborde sur ces côtes lointaines; son rôle grandit. Aussi utile, aussi nécessaire que l'homme à l'œuvre commune, les services qu'elle rend lui conquièrent l'égalité qu'elle ambitionne.

Si l'on n'introduit pas explicitement cette égalité dans les lois, c'est que la femme n'en a que faire, c'est que tout droit nettement défini est non moins nettement limité, et qu'elle a tout à gagner à ne pas préciser les siens. Enfant, l'école lui est ouverte, et, dès l'âge le plus tendre, sa faiblesse et ses charmes lui font des protecteurs et des admirateurs de ses compagnons. Jeune fille, elle s'appartient. Femme, le divorce lui permet de rompre un lien oppresseur. L'opinion publique la suit et la protège dans chacune des étapes successives de sa vie.

Mais elle aspire plus haut, et cette égalité ne la satisfait pas. Les circonstances auxquelles elle en est redevable s'affirment et secondent son ambition. Les années passent, la prospérité s'accroît,

la civilisation s'étend. Dans un champ d'activité plus rémunérateur et plus vaste, si la tâche de l'homme est plus absorbante, celle de la femme devient plus légère. Affranchie des pénibles travaux qui incombaient aux premières émigrantes, elle n'a plus comme elles, comme sa grand'mère et sa mère, à pétrir et cuire le pain, à confectionner les vêtements de la famille, à faire œuvre de servante; elle a des loisirs pour cultiver son esprit, pour élargir le cercle de ses connaissances, et, dans ce domaine intellectuel que l'homme est contraint, par un labeur incessant qui le prend au sortir de l'école, d'abandonner trop tôt, elle va régner sans conteste et sans rivaux. Aux charmes de son sexe elle unira ceux de l'esprit, d'une supériorité de culture et de savoir que, de longtemps, l'homme ne pourra lui disputer.

Ses facultés agissantes et pensantes n'ont plus, comme au début, le même emploi que celles de son compagnon. L'activité silencieuse et froide de l'homme s'exerce en tous sens sur un continent illimité, sur un sol fertile qui rémunère ses peines au centuple, mais qui, prenant tout son temps, ne lui en laisse que peu pour la vie de famille, aucun pour le développement de son esprit. Il sait gagner

l'argent, mais il ignore l'art de le dépenser, de lui faire rendre la somme de confort, de jouissances délicates que sa possession comporte. Elle s'y exerce, elle l'acquiert et y déploie ses ingénieuses facultés. Elle embellit son *home* et le lui rend plus attrayant; elle s'embellit elle-même, et il l'admire d'autant plus. Elle devient l'agent de la dépense comme il est celui de la recette; elle éperonne son ardeur au travail en flattant son cœur et sa vanité; elle met à profit les loisirs que son labeur lui crée, et, au respect inné que la femme inspire, en tant que femme, à l'homme de sa race, se joint le respect que lui impose une culture intellectuelle supérieure à la sienne.

Deux fois reine, la toute-puissance la grise, et le culte qu'on lui rend, les hommages dont on l'entoure, légitiment à ses yeux ses caprices et ses exigences. Assurée du respect de tous, certaine de trouver en tout homme, quel qu'il soit, un protecteur et un défenseur, de conférer une faveur en demandant un service, elle se meut à l'aise dans cette atmosphère de galanterie, banale à force d'être étendue, qui s'adresse à son sexe plus qu'à sa personne, et dont elle n'hésite pas à réclamer hautement les privilèges. Quiconque a

visité New-York a eu maintes fois l'occasion d'assister à la scène que raconte le baron de Hübner. « Je suis assis dans un des tramways-cars qui parcourent les rues principales de la grande ville. Un léger coup d'éventail m'arrache à mes pensées et voilà, fièrement dressée devant moi, une jeune femme qui me toise de pied en cap, d'un regard hautain, impérieux, voire même courroucé. Je m'empresse de me lever, et elle prend ma place sans daigner me remercier, ne fût-ce que par un sourire ou un regard. Je suis cependant obligé de faire le reste du voyage debout, dans une position assez incommode, et en m'accrochant péniblement à une des courroies posées à cet effet le long du plafond de la voiture. Un jour, une jeune fille avait ainsi expulsé, d'une façon particulièrement cavalière, un vieillard infirme. Au moment où elle quittait la voiture, un des voyageurs la rappela. « Mademoiselle, lui dit-il, vous avez oublié quelque chose. » Elle revint précipitamment sur ses pas. « Vous avez oublié de remercier monsieur [1]. »

De tels faits ne sont pas rares, mais ce serait

1. *Promenades autour du monde*, 2 vol. in-8°; Hachette et Cie.

être injuste envers les femmes américaines que d'attribuer à toutes le manque d'égards de quelques-unes. Cette assurance, cette conscience moins de leurs droits que de leurs privilèges, expliquent leur indépendance et comment elles peuvent entreprendre, seules, de longs voyages, certaines de trouver partout une universelle déférence et des attentions dont elles s'acquittent, semble-t-il, par le fait seul de les accepter, en échange desquelles nul n'attend même un remercîment.

De bonne heure et partout elles sont accoutumées à rencontrer les signes visibles de leur incontestable souveraineté, de l'universel respect. Partout elles sont chez elles et en ont conscience. A New-York, la ville cosmopolite, la ville du monde qui contient le plus d'Irlandais après Dublin, le plus d'Allemands après Berlin et Vienne, à Chicago et à Saint-Louis, ces villages de l'Ouest qui, ayant fait fortune, sont devenus de grandes villes, les marques apparentes de la royauté féminine frappent les yeux. Dans tous les endroits, publics ou privés, au théâtre et dans les hôtels, dans les chemins de fer et à bord des bateaux à vapeur, dans les restaurants et dans les

magasins, dans la rue et dans les parcs, dans les salons et dans la maison paternelle, la femme est reine.

Toute royauté a son point de départ; nous avons indiqué quel fut le sien. Toute royauté a sa raison d'être; elle justifie la sienne par sa double supériorité. C'est aux sources vives de toute beauté physique qu'elle a puisé ses charmes. Unis jeunes et par amour, son père et sa mère lui ont transmis les dons que la nature prodigue aux enfants de la jeunesse et de l'amour. En elle s'affinent les traits caractéristiques d'une race vigoureuse et saine, parfois, comme dans l'Ouest, pure de tout mélange. Là où l'immigration a fait intervenir, comme dans les États de l'Est, un facteur nouveau, ce facteur a modifié, non déformé, le type primitif. Le sang hibernien, français, italien, allemand, qui se mêle dans ses veines au sang anglo-saxon, tempère de vivacité ou de morbidesse, de grâce ou de langueur les contours trop arrêtés qu'elle tient de ses ascendants. Aussi retrouve-t-on sur ce sol presque tous les genres de beauté plastique : la voluptueuse nonchalance de la créole, l'aristocratique pureté de lignes de l'Anglaise, l'expressive et mobile physionomie de

la Française, le teint éblouissant et les formes sveltes des filles d'Irlande. A ces races diverses elle a emprunté ce qui constituait la supériorité de chacune; la jeunesse et l'amour ont fait œuvre d'élimination, le mariage étant aux États-Unis, plus que partout ailleurs, le résultat d'une instinctive affinité.

Longtemps renfermée dans le cadre lointain d'un continent peu visité et ne possédant rien qui fût alors de nature à attirer le voyageur curieux ou le touriste observateur, la beauté des femmes américaines, légendaire parmi les officiers de marine ou les diplomates que leurs fonctions amenaient sur les côtes ou à Washington, se révéla le jour où la facilité des communications et l'instinct nomade de la race provoquèrent un exode régulier d'Américains enrichis. La vieille Europe les attira; ses monuments, ses palais, ses villes et ses musées devinrent le but de pèlerinages réguliers, le complément d'une éducation sérieuse, surtout pour les femmes. Londres et Paris, Florence et Munich, Rome et Dresde virent se fonder dans leurs murs des colonies américaines, kaléidoscopes mobiles et changeants, dont le personnel, incessamment renouvelé, incessamment s'accrois-

sait, et qui gravitait autour de quelques familles riches et connues, établies à demeure. De là la prise de possession, dans chacune de ces villes, de certains quartiers spécialement affectionnés par la colonie américaine. Elle s'y concentre et y vit; c'est une cité étrangère dans la grande ville française, anglaise, italienne ou allemande.

Un proverbe anglais dit qu'il faut sept ou huit générations pour produire un *gentleman*, trois ou quatre pour former une *lady*. Il n'en fallut pas tant à la femme américaine. De la race anglo-saxonne, modifiée par le concours de circonstances que nous avons indiqué, elle tenait la beauté physique; des loisirs que l'homme lui faisait, la culture intellectuelle; de la fortune rapidement conquise, les goûts d'élégance et de raffinement naturels à son sexe; l'Europe fit le reste.

Très fiers de la beauté de leurs femmes, de leurs sœurs et de leurs filles, les Américains en font moins honneur à la race même dont ils sont issus qu'aux usages et aux mœurs de leur patrie, et, sur ce point, leur opinion vaut d'être notée. L'un d'eux me la résumait un jour dans une de ces boutades humoristiques où excellait Swift et

dans lesquelles éclate l'esprit froidement railleur de l'Anglo-Saxon. Grand voyageur devant l'Éternel et observateur consciencieux, le hasard m'avait fait le rencontrer à Madrid, puis à Naples, et, ce soir-là, à dîner chez M. X***. Nous nous étions retrouvés avec plaisir; nous avions, de l'autre côté de l'Atlantique, des amis communs : il n'en fallait pas davantage pour ébaucher un commencement d'intimité. Je m'y prêtais d'autant plus volontiers qu'il avait l'esprit fin, un peu paradoxal parfois, mais plein d'imprévu.

A table, nous avions parlé de la race latine et de la race anglo-saxonne. Inutile d'ajouter que toutes ses préférences étaient acquises à cette dernière.

— L'avenir est à elle, me dit-il en reprenant après dîner notre conversation un moment interrompue; elle finira par peupler le monde. Les États-Unis ne comptaient que 6 millions d'habitants au commencement de ce siècle; nous sommes 70 millions maintenant. Déjà nous débordons sur l'Amérique du Sud; l'Océanie se peuple de nos fils de colons. Comparez à vos familles françaises d'un ou deux enfants, ces familles de l'Ouest où l'on en compte 10 ou 12. Au point de vue de la population, vous

restez stationnaires; nous doublons en trente ans. La dot vous tue.

— Comment cela?

— Eh! sans doute. Est-il rien de plus absurde que ce système qui consiste à faire assurer l'avenir des enfants par leurs parents! C'est l'antithèse de la vérité, le monde renversé, les vieux se privant pour les jeunes, ceux qui ne peuvent plus produire se sacrifiant à ceux qui ne savent pas s'aider. Si encore ce sacrifice assurait leur bonheur! mais neuf fois sur dix vous les rendez malheureux.

Il était lancé, je n'avais plus qu'à l'écouter.

— Vous croyez que je fais du paradoxe à plaisir : il n'en est rien. Regardez là, devant vous, ces trois jeunes filles. Une est jolie, les deux autres franchement laides. Celle de droite a la taille déviée; le visage est pâle, amaigri, les traits tirés et fatigués. Sa voisine, sa sœur, n'est guère mieux. Toutes deux, vous le savez, sont richement dotées et ont, ce que vous appelez, de belles espérances; aussi les prétendants affluent. Il n'en est pas moins vrai que la nature, marâtre si vous voulez, — ce n'est pas mon affaire ni la vôtre, — les avait condamnées au célibat. Leur père s'est marié trop vieux à une femme riche et mal bâtie :

voilà les résultats. Eh bien! ces deux jeunes filles, laides et mal bâties aussi, sont recherchées par des hommes jeunes, qui ne les aimeront pas, et, pour cause, mais qui demanderont à un riche mariage la fortune que le hasard a oublié de déposer dans leurs berceaux et qu'ils ne se sentent pas la force de conquérir. Quant à l'autre, elle a tout ce qu'il faut pour plaire; mais, sans dot, que trouvera-t-elle? Un vieillard, ou le célibat forcé : voilà son lot. Vos deux laiderons auront-elles des enfants? Il est permis d'en douter, en tout cas, de souhaiter qu'il n'en soit rien.

— Soit; mais toute fille laide n'est pas pourvue d'une grosse dot. Il en est de jolies et de bien rentées.

— Je veux l'admettre; mais n'est-ce pas déjà trop que d'égaliser les chances? Ne voyez-vous pas qu'un père affligé de deux filles pareilles est tenu à redoubler d'efforts et de sacrifices pour assurer leur mariage, et que ce mariage, quoi qu'il en puisse penser, lui individuellement, n'est pas un gain pour l'humanité? Laissée à elle-même, la nature se tirerait d'affaire, au grand avantage de tout le monde. C'est une loi naturelle qu'un homme jeune, sain et robuste aime une jeune

fille belle, saine et robuste. C'est une loi de la nature qu'ils s'unissent, et, comme dans les contes de fées, aient beaucoup d'enfants qui leur ressemblent. A quoi bon acheter à grand prix un mari pour une fille qui n'en a que faire, qui mettra peut-être au monde un être chétif et malingre que l'on sauvera, si on le sauve, à force de soins, que l'on s'épuisera à doter pour qu'il aille à son tour faire souche d'êtres semblables à lui. En tout et partout la nature procède par voie d'élimination. Certaines espèces végétales et animales sont condamnées à disparaître, moules imparfaits, incapables de servir à une reproduction plus parfaite.

— En un mot, vous demandez la suppression des femmes laides.

— Suppression violente, non; mais ne vous mettez pas à la traverse et surtout ne vous appliquez pas à en perpétuer l'espèce, pas plus que celle des hommes malingres et rachitiques. Un être pareil coûte autant, et plus, à nourrir, à élever, qu'un être sain et complet. Vous créez des sociétés d'encouragement pour les chevaux, les animaux de basse-cour, les races ovine et bovine, et quand il s'agit de l'être par excellence, de l'homme et de la femme, vous édifiez à grands

frais un système absurde, à l'encontre de la nature et dont le résultat est de perpétuer la laideur et l'abâtardissement de la race. Vous trouvez tout simple et tout naturel qu'un homme dans la force de l'âge épouse une fille laide, mal venue, bien dotée, et vous appelez cela un beau mariage. Vous trouvez simple et naturel qu'une fille belle et pauvre épouse un homme âgé, ayant vécu, comme vous dites, mais riche, et vous félicitez la mère ou l'amie qui a fait ce beau coup. J'enrage de voir ces vilenies. La nature aussi enrage, mais elle se venge, et c'est là le danger. Vous fermez les yeux pour ne pas le voir. Cependant, les statistiques sont là pour vous éclairer. La science, la médecine, la physiologie, les tribunaux eux-mêmes vous cornent la vérité aux oreilles. Vous les bouchez; il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre; vos pères de famille s'exterminent de travail pour amasser des dots; vos mères de famille font la chasse aux héritières. L'une d'elles me disait il y a peu de jours : « Je désire marier Ernest; il fait des sottises. Je lui cherche une femme riche : Ernest ne pourrait pas vivre sans fortune, mais nous ne tenons pas à la beauté. Auriez-vous quelqu'un à nous proposer? »

Son Ernest est un grand bêta, mal élevé, fréquentant toutes sortes de mauvaises compagnies, maigre, étriqué, déjà à demi gâteux. Sa brave femme de mère cherche et trouvera quelque laideron, mal venue, bien dotée. On les mariera, on les invitera à faire souche; Dieu vous garde des résultats!

Il reprit haleine, et, de fait, il était temps.

— Aux États-Unis, nous sommes plus logiques; si nous copions vos modes, nous n'importons pas vos théories matrimoniales. Nous nous marions par amour et tout le monde s'en trouve bien. Un de mes amis, millionnaire de Chicago, vient de donner sa fille à un jeune négociant qui débute. Le jour du mariage, il leur a remis 2000 dollars (10 000 francs), pour défrayer un voyage en Europe; on l'a trouvé très généreux. Son gendre travaille, il adore sa femme qui le lui rend bien. Je parie qu'avant dix ans ils auront six enfants et 100 000 dollars. Sur ce, bonsoir!

Il me serra la main et partit. Ma voisine, une dame d'un certain âge et qui comprenait l'anglais, avait dû l'écouter, car je l'entendis murmurer au moment où il s'éloignait :

— Tous ces Américains sont matérialistes.

II

Nous avons indiqué ce que fut, au début, la colonisation des États de l'Est : puritaine et protestante, se recrutant dans les classes moyennes de l'Angleterre de 1630, hostile aux Stuarts, sympathique au *commonwealth* et à une forme républicaine de gouvernement. Dans le Sud, au contraire, colonisé par les partisans des Stuarts dépossédés, nous avons signalé le maintien des traditions aristocratiques anglaises, l'esclavage devenu une institution, la vie large et facile du planteur remplaçant l'existence opulente du grand propriétaire terrien. Dans l'Ouest, envahi et peuplé plus tard, ces deux types se mêlent et se confondent, représentés par les aventuriers du Sud

et de l'Est, par leurs plus hardis pionniers impatients de vie libre et de grands espaces, reculant devant la civilisation qui avance et dont la réglementation leur pèse. Tous jeunes, énergiques, peuplent les solitudes de l'Ouest d'une progéniture vigoureuse comme eux, nombreuse comme elle l'est toujours là où l'enfant est un aide et non une charge.

D'où trois types distincts : population citadine dans l'Est, de planteurs dans le Sud, fermière dans l'Ouest. Depuis, il est vrai, et successivement, ces conditions se sont modifiées, chacune des sections débordant sur l'autre : l'Ouest se couvrant de grandes villes, l'Est envahissant le Sud après la guerre de sécession, le Sud ruiné, émigrant; mais le temps n'a pas encore achevé son œuvre de fusion, non plus qu'il n'a effacé les traits caractéristiques. L'Est, la première colonisée de ces trois sections, est devenu la plus peuplée, la plus importante, le centre du grand commerce incarné dans la vraie capitale de l'Union, dans New-York, la cité impériale, comme elle s'intitule elle-même.

Aucune autre ville de la république ne saurait rivaliser avec elle. Sa population, son luxe, l'éclat

de ses réceptions et de ses fêtes, l'opulence de ses millionnaires, l'élégance des toilettes féminines, en font l'arbitre des coutumes et des modes, la ville sur laquelle se règlent les autres. Boston renferme une société plus lettrée et plus austère, Baltimore, Charleston et Richmond ont conservé des traditions plus aristocratiques, Philadelphie est un milieu plus délicat et plus réservé; on trouve plus de gaîté à la Nouvelle-Orléans, plus de laisser-aller à Chicago, plus d'esprit et de goût à Washington quand la session hivernale du Congrès y ramène le monde cosmopolite des légations, du sénat et de la chambre des représentants; mais dans aucune de ces cités la vie sociale n'atteint le même degré d'intensité qu'à New-York, le paradis de la jeune fille américaine.

Là, plus et mieux qu'ailleurs, elle peut donner librement carrière à ses goûts de dépense et de toilette, de réceptions et de fêtes, de flirtation et de plaisir. La vie sociale, dont elle est l'âme, est organisée pour elle et les mœurs américaines lui assurent une liberté aussi complète qu'elle saurait l'être. On en a parfois exagéré l'étendue, fait de quelques exceptions tapageuses et bruyantes une règle générale, et l'on a attribué aux jeunes *misses*

de New-York des allures par trop vives; la réalité, telle qu'elle est, suffit, et offre avec nos coutumes un contraste assez déconcertant sans qu'il soit besoin de l'accentuer encore. Amazones intrépides, elles cavalcadent en bandes, ou accompagnées du cavalier qu'elles admettent momentanément à l'honneur de les courtiser, dans les allées du Central-Park, ou bien elles y conduisent un léger buggy attelé d'un rapide trotteur. L'hiver, elles organisent des parties de traîneaux ou patinent sur les lacs. On les rencontre dans les grands magasins, dans les confiseries à la mode sans autre escorte que leurs amies ou amis; le soir, au théâtre et au bal; l'été, à Newport, à Saratoga, à Long-Branch, à Bar-Harbor, étalant dans les casinos des toilettes luxueuses à mettre en fuite un mari futur; l'automne, Paris et Londres, Florence et Rome, Naples et Lucerne les attirent. Elles remplissent nos hôtels européens de leur exubérante gaîté, de leurs fantaisies excentriques; on les croise sur toutes les routes, infatigables excursionnistes, visitant tout, explorant tout, partout aussi libres que chez elles, insoucieuses de l'étonnement qu'elles causent, des commentaires qu'elles provoquent.

« C'est très joli, disait Walpole, mais... que fait-on de cela à la maison? » Ce qu'en font neuf fois sur dix les Américains : de paisibles femmes d'intérieur; ce qu'en font les Anglais : des comtesses, des marquises et des duchesses portant dignement les plus grands noms du Royaume-Uni. De ce que leurs vives allures vont à l'encontre de nos idées reçues et les exposeraient, chez nous, à des interprétations qui, à tout prendre, seraient moins à notre honneur qu'au leur, de ce qu'elles s'écartent du type conventionnel que nous nous faisons de la jeune fille, type auquel notre implacable logique entend ramener bon gré mal gré toute une catégorie d'êtres humains, quels que soient leurs aspirations, leur nature et leurs goûts, il ne s'ensuit pas cependant que les Américains soient dans le faux absolu et nous dans le vrai absolu. Les résultats qu'il donne sont le véritable critérium d'un système social, et, à en juger par les résultats, on ne saurait affirmer que la grande liberté laissée aux jeunes filles américaines ait, jusqu'à ce jour, abouti à des résultats plus regrettables que le système contraire qui prévaut en Europe. « Nos parents nous ont mariées comme il leur a plu, murmurent les Italiennes; à

nous, maintenant, de faire comme il nous plaira. » L'Américaine se marie comme il lui plaît; libre dans son choix, elle y est, le plus souvent, fidèle, et beaucoup savent être, à la fois, le plaisir et l'honneur de leur maison.

Mais tout d'abord, et c'est par là qu'elle choque le plus nos idées reçues, elle est sa « propre maman », en ce sens que c'est à elle à se garder, à veiller sur elle-même, à agir avec discernement. De bonne heure en contact avec des compagnons de son âge, son imagination s'est assagie; pas d'envolées dans un monde mystérieux : des types vivants et non plus d'invraisemblables héros; les mirages trompeurs remplacés par une prosaïque réalité; le bon sens supplantant les poétiques illusions; la clairvoyance se substituant aux vagues rêveries et aux mystiques élans. La *flirtation*, qui est à l'amour ce que la préface est au livre, à la passion ce que l'escrime est au duel, achève ce que l'éducation commune a commencé. Elle en use avec la dextérité de son sexe, avec la confiance que lui donne le respect qu'elle inspire, avec la sagacité d'une précoce expérience et la conviction que de l'usage qu'elle en fera et du choix auquel elle s'arrêtera dépendra le bonheur

de sa vie. Ce choix, nul ne le lui dicte; elle en a la pleine responsabilité, et dès sa jeunesse on l'y a préparée. Habituée aux hommages des hommes, leurs compliments ne sont pas pour lui tourner la tête; elle a le sens pratique de la vie, elle sait ce qu'elle en peut attendre et ce qu'elle veut. Dans ces têtes mutines et que l'on croit évaporées, il y a plus de diplomatie qu'on ne soupçonne, un cœur plus calme, une nature plus rassise que les apparences ne le laisseraient supposer.

Puis, et par opposition, les qualités qui distinguent l'Américain sont rarement de celles qui entraînent et séduisent à première vue. Froids par tempérament, réservés par instinct, travailleurs infatigables, ambitieux de fortune et de pouvoir, de bonne heure toutes leurs facultés sont concentrées sur un but unique : réussir. Leur ambition est sans limites, comme le champ dans lequel elle s'exerce. Pas un d'eux, si humble que soit son point de départ, qui ne puisse aspirer au rang le plus élevé, prétendre à la plus haute opulence. Cultivateur ou bûcheron, ouvrier ou fermier, il peut devenir représentant, sénateur, ambassadeur, ministre d'État, président de la république; dans les professions libérales, rien ne lui

barre la route, ne l'oblige à un stage long et coûteux; pas de conditions d'avancement, pas de catégories sociales dans lesquelles il se sente enfermé, confiné, qui paralysent son effort et ralentissent son élan. Le niveau égalitaire de l'éducation ne laisse à ses concurrents d'autre avantage sur lui que la valeur intellectuelle particulière à chacun d'eux; la supériorité appartient moins au savoir qu'à l'énergie et à la volonté.

Il le sait, et il en tend les ressorts à l'excès; évitant, d'instinct, ce qui le détournerait de son but, peu soucieux des formes et des apparences, âpre aux réalités. On lui reproche son manque d'urbanité, des habitudes souvent grossières, son dédain des conventions et de la distinction. Il est certes de nombreuses et brillantes exceptions, mais en fait le reproche est fondé. Le plus grand nombre n'a ni le temps d'être poli, ni celui de rechercher la société des femmes. Ils ont autre chose à faire. Puis, l'absence de dot a du moins cela de bon qu'ils ne voient pas, dans un riche mariage, un chemin de traverse plus court pour conquérir la fortune.

Riches ou pauvres, arrivés ou en voie de l'être, ils sont rarement oisifs; or il faut des loisirs

pour cultiver la société des femmes. De toutes les occupations nulle n'est plus absorbante, n'exige plus de temps et de soins. Enfin, aux États-Unis, les salons ne sont pas, comme en Europe, l'une des grandes routes qui mènent au succès, la plus fréquentée par les ambitieux en quête d'un appui, d'une recommandation, d'une influence, un centre où se nouent des intrigues, où se traitent des affaires, où se concluent des marchés. A Washington même, les nuées de solliciteurs qui assiègent la capitale et la Maison-Blanche ont bien rarement accès dans les salons, même politiques, et l'on aurait peine à citer un homme d'État, un financier, un avocat, un millionnaire quelconque ayant fait son chemin dans le monde et par le monde.

La froideur et la réserve naturelles aux hommes, leurs occupations multiples et l'ardeur qu'ils y apportent, le respect que leur inspire la jeune fille, son expérience des réalités de la vie, son imagination disciplinée de bonne heure, autant de causes qui rendent la *flirtation* moins périlleuse pour elle, aux États-Unis, que partout ailleurs. Si ces filles d'Ève n'ont point inventé la flirtation, à tout le moins elles ont inventé le mot et si bien

perfectionné la chose qu'elles l'ont élevée à la hauteur d'une institution. Il leur fallait cela pour remplacer ce qui en tient lieu en Europe et ce qui n'existe pas en Amérique : la sollicitude inquiète des parents et des amis, leurs combinaisons matrimoniales, leurs négociations discrètes, toute cette stratégie savante pour rapprocher et pour unir l'homme et la femme, pour préparer et conclure un mariage. L'indépendance américaine s'en accommodait mal, l'absence de dot en écartait tout ce qui en fait une affaire, ne laissant subsister que la question de goût personnel. Or, en pareille matière, le cœur des intéressés seuls étant en jeu, les intermédiaires deviennent inutiles ; le plus simple est encore de laisser les adversaires en présence. C'est ce que l'on fait.

A la jeune fille donc de former sa cour, d'arrêter son choix, d'éliminer qui bon lui semble, de n'admettre au nombre de ses suivants que ceux qui lui paraissent réunir les conditions qu'elle désire trouver réunies dans un mari. A elle de s'assurer par une enquête préalable de l'harmonie de goûts et d'idées qui existe entre eux, de démêler, sous les formes partout identiques de la galanterie, la profondeur et la sincérité des senti-

ments qu'elle peut inspirer, la valeur intellectuelle et morale de celui dont elle portera le nom. La flirtation pourvoit à tout cela et lui permet tout cela; sous une forme mélancolique ou enjouée s'échangent aveux et confidences, entretiens tendres et sérieux, se dessinent les caractères, les volontés, les aspirations. Tacticienne habile, elle excelle à calmer les impatiences, à encourager sans se lier, à décourager sans rompre.

Est-elle mondaine? Il lui importe de savoir s'il aime le monde, ou s'il l'aimera, s'il l'y conduira, si elle pourra se livrer à son goût pour la toilette, recevoir, passer l'été à Saratoga ou aux bains de mer.

Entre deux phrases sentimentales, émaillées de citations de Tennyson ou de Longfellow, elle glissera une question sur la situation actuelle du jeune homme, ses chances de fortune, ses espérances, en sœur, en amie qui s'intéresse à lui, à son avenir. En quelques séances, elle saura ce qu'il lui importe de savoir, et, comme les termes de comparaison ne lui font pas défaut, elle saura aussi si elle doit l'encourager ou le décourager. Plus simple dans ses goûts, aspire-elle à un bonheur plus calme, met-elle son idéal dans une inti-

mité complète de cœur et d'esprit; aimera-t-il ce qu'elle aime et se contentera-t-il de cette existence paisible? Ambitionne-t-elle de jouer un rôle politique, de briller à Washington? Y a-t-il en lui l'étoffe d'un homme d'État, à tout le moins d'un *politicien*? Saura-t-il habilement diriger sa barque sur cette mer orageuse? Imbue des vieilles traditions, met-elle son orgueil à s'allier à l'une de ces anciennes familles dont on prise plus encore aux États-Unis qu'en Europe l'antique origine? Elle apportera dans son choix le discernement, la prudence et la sage lenteur qu'il comporte.

Ce n'est pas à elle à s'accommoder de la situation que les circonstances lui feront, à y conformer ses goûts, à y plier ses inclinations. Ni le milieu dans lequel elle a vécu, ni les enseignements qu'elle a reçus ne l'ont préparée à ce rôle effacé et subalterne. Elle n'est pas comme ces princesses allemandes qu'une éducation savamment indifférente façonne à devenir catholiques ou protestantes, orthodoxes ou schismatiques, anglaises ou russes, italiennes ou grecques, suivant l'époux que leur imposeront les combinaisons politiques du moment. Ses idées sont arrêtées, ses goûts formés, et le problème à résoudre

est de choisir celui qui, les partageant, saura le mieux les réaliser.

L'hiver, dans les salons, l'été à Newport, Saratoga, Long-Branch, sans trêve et sans relâche, elle poursuivra son but, avec autant de persistance qu'en met l'homme à conquérir le succès. Par d'autres voies, les seules à sa portée, ne vise-t-elle pas le même résultat? Avec cette différence toutefois que, si l'homme fait fausse route, il peut revenir en arrière, que si le commerce ne répond pas à son attente, la banque, la politique, l'agriculture, l'industrie, lui sont ouvertes, qu'il a de longues années devant lui, mais qu'il n'en va pas de même pour elle. Une erreur engage sa vie, et le temps lui est parcimonieusement mesuré. Aussi avec quel art merveilleux, avec quelle habileté consommée, elle manœuvre sur ce terrain difficile, elle dirige, active ou ralentit son attelage d'adorateurs, insouciante et rieuse en apparence, excellant à faire jaillir d'une conversation badine, à saisir dans l'épanchement du tête-à-tête discrètement préparé, un trait de caractère, un détail significatif qui l'éclaire!

Sous ces dehors frivoles qui frappent seuls les yeux, se joue une partie décisive pour elle. Il y

faut un rare sang-froid, une vigilante perspicacité. Le cœur peut se prendre et mettre la clairvoyance en défaut. Pour armes naturelles elle a son instinct féminin, sa supériorité intellectuelle, une précoce expérience de l'homme, inhabile à dissimuler, que la jalousie aiguillonne, que la vanité aveugle, que la passion entraîne, que déconcertent ses savantes retraites ou ses habiles avances. A ce jeu périlleux pour sa dignité féminine, ne risque-t-elle pas de se compromettre ou de se perdre, à tout le moins d'y laisser ce qui, suivant nous, fait le charme de la jeune fille : cette candeur, cette modestie, cette ignorance que nous prisons fort et lui attribuons volontiers? Peut-être, mais étant donné le point de départ : la nécessité pour elle de faire un choix et la responsabilité qu'elle encourt en se trompant, n'est-il pas équitable, à tout prendre, qu'elle use de ses avantages et des armes dont la nature l'a pourvue?

Le privilège de flirter est aussi sacré et aussi imprescriptible aux États-Unis que le sont chez nous les immortels principes de 1789. S'il ne figure pas tout au long dans la constitution américaine, on l'estime implicitement contenu dans la Déclaration des Droits de l'homme, — et partant

de la femme, — qui autorise tout citoyen de la grande république à se livrer de son mieux à la recherche du bonheur, *pursuit of happiness*. La *flirtation* étant un des moyens de l'atteindre, l'intimité temporaire qu'elle crée entre jeunes gens et jeunes filles est acceptée et respectée. Ils peuvent à leur aise jouer la comédie préliminaire de l'amour, procéder à la répétition avant la représentation, préluder, sous une forme sentimentale ou badine, à ces attractions confuses qui se précisent ou se dissipent suivant que l'accord ou le désaccord des caractères se révèle dans une demi-intimité, s'isoler au milieu de la foule dans un coin du salon, ou, l'été, sur la plage.

D'ingénieux industriels, à Newport, Atlantic City, Bar-Harbor et Long-Branch ont fondé sur cette institution nationale une spéculation profitable. Elle consiste à louer aux jeunes couples en quête de tête-à-tête un vaste parasol dont le long manche armé d'une pointe de fer s'enfonce dans le sable. Ce parasol abrite des rayons du soleil et dissimule discrètement les traits de ceux auxquels il prête son ombre protectrice. On n'aperçoit le plus souvent sous ce gigantesque champignon que deux pieds mignons finement chaussés et

deux extrémités masculines, parfois, aussi, mais plus rarement, une taille souple qu'enserre un bras hardi. Encouragé par le succès, l'industriel d'Atlantic City a fait niveler, sur un terre-plein dominant la plage, une longue terrasse de sable d'où les amoureux peuvent voir, sans être vus, se dérouler à leurs pieds le panorama de la mer. Spécialement affectée à la *flirtation*, ceux qui s'y livrent passent sur cette terrasse de longs après-midi. Nul ne s'en étonne ni ne s'en offusque.

La *flirtation* n'est pas l'apanage exclusif des classes riches, tant s'en faut. Du haut en bas de l'échelle sociale, elle est le prélude indispensable du mariage, et celle-là s'estimerait lésée de ses droits qui passerait, sans cette transition obligée, de la condition de jeune fille à celle de femme mariée.

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas d'abus et que la plus dangereuse des expériences, celle qui consiste à mettre en présence, dans une intimité temporaire, jeunes gens et jeunes filles pour faire assaut de coquetteries, de tendres aveux et de déclarations passionnées, n'aboutisse pas parfois à de désastreuses conséquences? Ces abus existent, mais ces conséquences sont rares, d'autant plus que les lois et les usages américains n'enten-

dent pas raillerie sur la séduction. Aux États-Unis, on n'est pas indulgent pour les don Juan. Entre la jeune fille irritée, les pères et les frères armés, les tribunaux toujours prêts à leur infliger d'écrasantes indemnités, leur profession manque de charme; aussi hésitent-ils à s'aventurer sur ce terrain semé de chausse-trapes.

Le plus en danger n'est pas elle, mais lui. Le respect instinctif dont la femme est l'objet, le culte national rendu à sa faiblesse et à ses charmes la protègent et l'abritent contre les écarts mêmes de son imagination ou de sa vanité. Elle le sait et souvent en abuse. Sa coquetterie féroce se joue parfois des sentiments qu'elle inspire, des feux qu'elle attise, des serments qu'elle échange. Elle les rompt quand ils lui pèsent, se lie ou se délie au gré de son caprice ou de son ambition, sans souci du mal qu'elle fait.

Les moralistes en gémissent et ne lui ménagent ni les sages conseils ni les objurgations paternelles. La presse elle-même intervient et l'invite, dans son propre intérêt, à user avec plus de discrétion des privilèges de son sexe. « Quelles sont, se demande l'un des organes les plus accrédités de l'opinion publique, les limites de la flirtation? »

Et l'éditeur, déconcerté, de répondre : « Nous savons bien où elle commence, mais nul ne sait où elle finit. Nos jeunes filles vont trop loin. Leur coquetterie savante n'est, à les en croire, que l'innocente manifestation d'une nature ingénue. Est-ce donc être coquette, disent-elles, que d'être rieuse et gaie, rêveuse et tendre, et si la vivacité exubérante ou la poétique mélancolie est à l'air de notre visage et nous embellit, doit-on nous en faire un crime? L'argument est ingénieux, l'objection plausible; mais la rêverie est affectée et la gaieté manque de naturel. Voici une jeune fille charmante, d'esprit cultivé, de bonne naissance. Elle a tout pour plaire, et les prétendants l'entourent. Dans le nombre, il peut s'en trouver un digne d'elle. Est-ce à le découvrir que tendront ses efforts! Rarement. Elle est le prix que l'on se dispute; son rire bruyant, sa fiévreuse gaieté ou sa hautaine mélancolie enchaînent et fascinent un cortège d'adorateurs que lui envient ses rivales moins favorisées. Pas un de ses gestes, pas une de ses paroles qui ne soient calculés en vue de l'effet à produire. Préoccupée de conquérir les suffrages, de satisfaire son insatiable vanité, d'accroître son prestige, d'entendre murmurer son

nom, de le voir cité dans les journaux, elle dédaigne la plus noble aspiration de la femme, qui est d'aimer et d'être aimée [1]. »

Critique indulgente, la presse n'en est pas moins complice des écarts qu'elle blâme, et le journaliste indiscret s'empresse de vanter les charmes, de décrire les toilettes, de citer les noms des belles du Sud, du Nord et de l'Ouest. Dans un seul article nous relevons la liste des jeunes filles dont la beauté est renommée sur les rives du Potomac, jeunes filles du meilleur et du plus haut monde, et dans cette liste, que l'auteur se promet de compléter plus tard, nous ne relevons pas moins de *cent trois* noms très connus, avec commentaires à l'appui. « Nellie Hazeline, de Saint-Louis, vient, nous dit l'écrivain, de mourir à vingt-quatre ans, et telle était sa réputation de beauté que le télégraphe transmettait chaque matin un bulletin de sa santé à toutes les villes de l'Union, de l'Atlantique au Pacifique. On la proclamait reine à New-York, à Newport et dans le Missouri; elle n'était pas moins célèbre par ses charmes que par le goût exquis de sa toilette. »

1. Voir, dans le *New-York Herald* du 2 janvier 1889, *Folly of the Flirt.*

Est-ce à un poète persan ou à un journaliste américain que nous devons ce portrait de miss Mary Brown, du Tennessee? « La pureté de ses traits, la perfection de ses formes raviraient un sculpteur, enthousiasmeraient un peintre; son teint rappelle les nuances fugitives et la blancheur nacrée de la fleur du pommier; ses yeux reflètent l'azur d'un ciel d'été et le soleil semble avoir doré d'un de ses rayons célestes son incomparable chevelure ». — « Miss Mary Handie est, ajoute un autre, la reine de New-York, de Baltimore et de Philadelphie. Ses traits sont ravissants, ses formes offrent l'assemblage parfait que les poètes inspirés de l'Orient prêtent aux plus séduisantes houris de leur paradis enchanté [1]. »

Certes, il y a, dans de pareils éloges tirés à des centaines de mille exemplaires, de quoi tourner une tête de jeune fille et lui faire pardonner au journaliste ses critiques et ses avis dictés par un bienveillant intérêt et dont d'ailleurs elle n'a cure. L'opinion l'excuse, si ses compagnes moins indulgentes l'accusent. C'est une coquette, une *flirt*, instable et changeante, capricieuse et redou-

1. Voir, dans le *Philadelphia Enquirer* du 30 octobre 1888, *Beauties of the South.*

table; elle abuse de ses droits et de ses privilèges, mais privilèges et droits sont indéniables. Si l'homme l'imite, s'il prétend, comme elle, se jouer de ses engagements, rompre des liens imprudemment contractés et, fiancé, se refuser au mariage, l'opinion le flétrit et la loi le condamne. Elle peut lui réclamer des dommages-intérêts que les tribunaux octroieront et qui seront calculés, non d'après le dommage causé, il est le plus souvent nul, mais d'après la position de fortune de l'inconstant.

A mesure que la civilisation s'étend aux États-Unis, les mœurs changent. Il y a quelque trente années, ces drames intimes se dénouaient brutalement. Le *cure-dent* d'Arkansas, le *bowie knife*, le revolver, avaient tôt fait d'amener le fiancé récalcitrant à résipiscence ou de venger l'injure faite à la famille de l'Ariane désolée. Aujourd'hui il en va autrement, et les *Breach of promise cases*, procès en non-exécution d'engagement, ont remplacé avantageusement ces procédés d'un autre âge. A changer de méthode, la femme n'a rien perdu. La crainte d'exorbitantes amendes en impose à certains hommes plus que l'arsenal le mieux garni, et une grosse somme console mieux la vanité de certaines femmes qu'une improductive hécatombe.

III

Quelques-uns de ces procès sont restés célèbres aux États-Unis, et, loin de diminuer, le nombre s'en accroît chaque année. La spéculation s'en mêle; elle accourt d'ordinaire partout où il est question d'argent. Des avocats se sont cantonnés dans cette spécialité, et leurs cabinets, alimentés par des hommes d'affaires à l'affût d'incidents de cette nature, réalisent d'importants bénéfices. Un nouveau genre d'éloquence a fait son apparition dans le prétoire, et le verdict étant réservé à l'appréciation des jurés, il n'est sorte d'arguments auxquels on n'ait recours en une matière qui se prête si bien à tout le *clap trap* oratoire. Le comique et le pathétique s'y coudoient. Charles Dic-

kens, dans *Pickwick papers*, nous a laissé une immortelle parodie de ce genre de procès en Angleterre. Le cas suivant, emprunté aux États-Unis et rapproché de celui du maître, met en contraste l'*humour* britannique et l'esprit pratique américain. Bornons-nous à la plaidoirie; elle résume toute l'affaire.

« Messieurs les jurés, les témoins que j'ai fait comparaître devant vous, leurs dépositions si claires et si précises ne sauraient laisser subsister aucun doute dans l'esprit d'hommes aussi au courant que vous l'êtes vous-mêmes de toutes les roueries masculines. Ma cliente vous a ouvert son cœur. Vous y avez lu ses doutes, ses pudiques hésitations. Dans un récit touchant que je n'aurai garde de refaire, par crainte d'en affaiblir l'impression, elle vous a confié, à vous qui êtes fils, frères, époux ou pères, avec quel art infernal, par quelles vertigineuses promesses de joies enivrantes, de fraîches toilettes, d'intérieur confortablement meublé, l'accusé, ici présent, lui a arraché le tendre aveu après lequel il soupirait, cet aveu qui coûte tant à la modestie de son sexe, cet aveu qui,... mais là-dessus vous en savez autant que moi, et les convenances me ferment la bouche.

Maître de son secret, comme il l'est de son cœur, il cueille sur ses lèvres virginales ce baiser dont sa mère seule a jusqu'à ce jour savouré la douceur, ce baiser,... vous le connaissez d'ailleurs.... Avec un satanique empressement, il revient, le soir même, le lendemain, les jours suivants. Fiancé, il jouit du délicieux privilège d'entourer de son bras sa taille svelte et souple. La tête sur son épaule, elle épanche son cœur dans le sien, lui raconte sa vie innocente de jeune fille, ses rêves intimes, enfin... tout ce qui se dit en pareil cas. Et lui? Lui, il écoute, la berce de douces paroles, de promesses et de serments jusqu'au jour où je ne sais quelle affaire l'appelle, dit-il, à Saint-Louis. Il part, jurant de revenir, d'écrire souvent, et il n'écrit pas. Elle s'inquiète, lui adresse lettres sur lettres, et à ses tendres missives il oppose un dédaigneux silence. Quand il le rompt, c'est pour lui annoncer que leur projet d'union est irréalisable, et brutalement il lui offre.... Ici, messieurs les jurés, j'ai peine à contenir mon indignation.... Il lui offre.... Je crois voir trembler un chiffre sur vos lèvres,... celui que votre juste verdict va allouer à ma cliente.... Il lui offre mille dollars d'indemnité!

— Comptant, interrompt l'avocat de l'accusé.

— Comptant, oui... je le sais bien; mais cela ne fait jamais que mille dollars, et qu'est-ce qui nous en restera quand nous aurons payé notre avocat! »

Puis, avec une indignation croissante : « Mille dollars! Non, messieurs les jurés, cela ne sera pas. Mille dollars pour notre cœur brisé, notre foi en l'homme à jamais perdue, notre vie, désormais vouée à un éternel célibat, car nous ne sommes pas de celles qui prononcent deux fois d'irrévocables serments, qui livrent à un autre des lèvres que l'amour a effleurées, qui se consolent d'un fiancé perdu en demandant à un fiancé nouveau un bonheur qui nous fuit. Et pour tant de larmes versées, pour une déception si amère, si profonde, on nous offre... mille dollars!... Dites quinze cents!... et n'en parlons plus. »

L'accusé et son défenseur se consultent. Un signe d'assentiment. La plainte est retirée.

On n'en est pas toujours quitte à si bon compte, ainsi que le sénateur John-J. Patterson, de la Caroline du Sud, l'apprend à ses dépens. Une veuve, Mrs Mary-R. Flaming, lui intente un procès en refus de mariage, alléguant que, le 9 no-

vembre 1885, le galant sénateur lui avait offert de l'épouser. Jusqu'en juin 1886, ajoute-t-elle, il lui écrivit fréquemment et du style le plus tendre, réitérant sa demande, la suppliant de l'accepter et de fixer elle-même le jour de leur union. Elle lui en indiqua successivement plusieurs, paraît-il; mais pour une raison ou l'autre il les écarta, prétextant toujours quelque empêchement. En 1886, l'amoureux sénateur aurait, au mépris de ses engagements, recherché la main de miss Jane Baron, de Hollidaysburg. Évincé de ce côté, il aurait demandé et obtenu celle de miss Mildred Frank, et l'aurait épousée le 2 novembre 1887.

Or la plaignante déclare sous serment que, pendant ces deux années, elle a toujours été prête, n'importe à quel moment, à épouser John-J. Patterson, ayant à maintes reprises indiqué le jour et l'heure, ainsi qu'en font foi ses lettres. En vue de son union, qu'elle avait toute raison de croire imminente, elle a plus dépensé qu'elle n'aurait dû, donnant à sa lingère et à sa couturière des ordres ponctuellement exécutés, en sorte qu'elle se trouve approvisionnée de toilettes dont elle n'a que faire. A cette perte d'argent, dont le

sénateur se déclare prêt à l'indemniser, s'ajoutent, déclare-t-elle, la mortification qu'elle éprouve, les railleries auxquelles elle est en butte, et l'amoindrissement de sa position sociale, mortification, railleries et le reste évalué par elle au plus juste prix à la somme de 50 000 dollars (250 000 fr.) qu'elle a toute chance d'obtenir, l'imprudent sénateur ayant beaucoup écrit.

Tous ces procès se ressemblent, et, comme de juste, les lettres y jouent un rôle important; à défaut de lettres, les témoins, et on pourrait se demander, en voyant le nombre proportionnellement inquiétant de pères conscrits traduits devant les tribunaux pour délits amoureux, ce qui attire sur leurs têtes vénérables les vindictes féminines.

Les solliciteuses ne sont pas moins redoutables pour eux, et tous ne s'en tirent pas aussi heureusement, après tout, que M. J. Blackburn, sénateur du Kentucky, dont l'aventure fit grand bruit à Washington en janvier 1888. Depuis plusieurs semaines on remarquait qu'il était en butte aux poursuites d'une veuve dont rien ne déconcertait l'intrépide stratégie. Dans les couloirs du sénat, à la sortie du Capitole, dans la rue et jusqu'à l'hôtel, elle le relançait

sans pitié, déjouant ses ruses pour lui échapper. Vainement, aux plaisanteries de ses collègues, il répondait que l'amour n'avait rien à voir dans l'affaire, et que sa persécutrice sollicitait une place; chacun de prédire que cela se terminerait par un procès en refus de mariage qui allégerait sa bourse bien garnie.

Un matin, dans son appareil hydrothérapique, pudiquement entouré de serge, le sénateur se lavait à grande eau, quand un bruit de pas légers éveilla son attention. Entr'ouvrant discrètement le rideau qui le cachait à tous les yeux, il reconnut sa veuve qui, éludant la surveillance des garçons de l'hôtel, avait réussi à pénétrer jusque dans son cabinet de toilette.

Ici, nous laissons la parole au journaliste indiscret.

— Bon Dieu! madame, qu'est-ce que vous me voulez?

— Je veux ma place. Vous me l'avez promise, et je ne sors pas d'ici sans l'avoir, répond-elle, prenant une chaise et s'installant.

— Mais... je ne puis rien faire dans ce réduit... et dans ce costume.

— Ah! oui, parlons-en; pour ce que vous

faites quand vous êtes ailleurs,... répliqua une voix sèche. Je ne bouge pas d'ici.

Que faire? Sortir à tout hasard? Il n'y fallait pas songer. Elle crierait; ses cris ameuteraient le personnel de l'hôtel, on viendrait, on le surprendrait en triton. Du coup il serait mis en demeure d'épouser. Attendre? Elle avait tiré de son sac aiguilles et laine et tricotait comme si elle était chez elle. Puis il grelottait. La position n'était pas tenable.

— Je me rends, dit-il timidement à travers la fente de son rideau. Pour Dieu, laissez-moi me rhabiller, attendez-moi au salon; je jure de vous y rejoindre et de faire droit à votre requête.

Une heure plus tard, il se rendait avec elle chez M. Lamar, secrétaire d'État aux finances, et obtenait de lui pour la veuve une place dont les appointements, de 3600 francs par an, couraient à partir du lendemain.

« Sam Weller, disait à son fils le sagace Tom Weller, Sam Weller, méfiez-vous des veuves. » Et bon nombre de voyageurs européens d'imiter Tom Weller et d'inviter ceux qui les suivront à se méfier des jeunes filles américaines, de ces petites folles raisonnables, de ces sentimentales, calcu-

latrices et entendues, qui sont l'exception et non la règle. Aux États-Unis, comme ailleurs, l'expérience s'achète; elle y est seulement plus coûteuse qu'ailleurs, et certaines aventures, non sans charme, paraît-il, au début, ne laissent pas que d'y être fort onéreuses. Un millionnaire américain de Chicago, se rendant à Détroit, rencontre dans le train une jeune et charmante jeune fille. Ils sont seuls, il lie conversation et son idylle de quelques heures se termine par une mise en demeure d'épouser ou de payer 100 000 francs [1]. Il paya; la leçon était rude. Rude aussi celle du pauvre diable que les tribunaux ont condamné récemment à prélever, sa vie durant, une certaine somme tous les mois, sur son modique salaire, pour acquitter un intempestif accès de galanterie dans un bal de guinguette. Entre ces deux extrêmes de l'échelle sociale, entre le millionnaire et l'ouvrier, il y a place pour un certain nombre de victimes, dans un pays où le témoignage de la plaignante oblige le juge et cela, dans des circonstances où un témoin est rare et serait importun, et dans certains milieux où aucune réserve

1. Duvergier de Hauranne, *Huit mois en Amérique*, t. I, p. 431.

hypocrite, aucune pudeur fausse ou exagérée ne s'opposent à ce que la femme tire bon parti de sa faiblesse.

Cette faiblesse est l'exception; ces Circés sont plus rares qu'en Europe, et si leur nombre augmente, si depuis vingt ans il prend d'inquiétantes proportions, c'est qu'aux États-Unis une brusque évolution commerciale et industrielle a accru la fortune des riches, l'indigence des pauvres, et créé une catégorie de déclassées, en guerre, elles aussi, avec une organisation sociale où elles estiment leur place inférieure à leurs mérites. Nous aurons à y revenir; mais dans la vie normale et régulière que nous étudions, dans les classes qui composent la société américaine, les procès en refus de mariage sont relativement rares. Les hommes y sont prudents et les jeunes filles ne sont pas des aventurières, mais, sous leurs dehors frivoles ou pédants, de petites personnes sérieuses et sensées, sachant ce qu'elles veulent et où elles vont, parfois un peu grisées par leur jeunesse, leur beauté, leurs succès, un peu folles, mais gardant, comme Hamlet, « *a method in their madness*, une méthode dans leur folie ».

La méthode s'affirme et le grain de folie, ou

d'excentricité, disparaît dans les hautes sphères. Rien de plus régulièrement ordonnancé, de mieux calculé en vue du résultat à obtenir que cette trilogie mondaine. La vie d'une jeune fille du monde, à New-York, ou dans toute autre grande ville de l'Est, comporte, en effet, trois phases distinctes, trois *saisons* différentes, représentant chacune un hiver, avec ses distractions citadines, un été, avec ses amusements soi-disant champêtres.

Première année. — Elle débute dans le monde; elle en a ouï parler et de longue date s'est préparée. Trop pénétrée toutefois de l'importance de ce début, elle y apporte un peu de gaucherie et d'embarras. Sur ce terrain nouveau, elle se sent dépaysée. Sa mère, qui redoute pour elle les libres allures et l'assurance de mauvais goût, a soigneusement éliminé les amis et compagnons d'enfance. Leur gaîté et leur familiarité effaroucheraient les partis sérieux, peu soucieux de se commettre en ce bruyant entourage. C'est l'année préparatoire. Elle observe, écoute et se tait. Par politesse, les hommes se font présenter à elle; par choix, ils l'ignorent. Dépaysée, isolée, inconsciente de sa valeur, elle ne brille encore d'aucun éclat. C'est

la saison ennuyeuse, la période d'initiation. Assise aux côtés de sa mère, elle danse rarement, cause encore moins; aussi est-elle toujours disposée à rentrer au moindre signe de lassitude de son père.

L'été, à Newport ou Saratoga, elle retrouve quelques-uns de ses danseurs, quelques-unes de ses compagnes de salon. Des coteries se forment, des amitiés féminines se nouent. Les promenades, les excursions, les cavalcades l'amusent. On lui parle, et elle répond; on la remarque et elle s'en aperçoit. Elle se sent quelqu'un et non plus quelque chose. Elle prélude dans l'art de la flirtation sérieuse, et sa juvénile expérience ne laisse pas que de faciliter ses débuts.

Deuxième année. — C'est l'année expérimentale. Elle connaît les gens et ils la connaissent; elle tire parti de ce qu'elle sait et devine ce qu'elle ignore. Il commence à faire jour dans sa tête; elle a l'intuition de ce qui sied le mieux à l'air de son visage, à son genre de beauté. Chrysalide, elle devient papillon. D'avance elle a choisi ses amies, et de ce choix sagement fait dépend, dans une grande mesure, l'avenir de sa campagne matrimoniale. Étant données les cou-

tumes américaines, ces jeunes compagnes lui seront plus utiles que père, mère, frère, tante ou cousine. A-t-elle su se bien faire venir d'elles? leur popularité consolidera la sienne. Leurs commentaires bienveillants la mettront en vue; elles l'aideront, comme elle les aidera. Aussitôt qu'elle, avant elle peut-être, elles auront deviné le mari qu'il lui faut, elles s'ingénieront à le rapprocher d'elle, à lui faciliter les occasions de le rencontrer par des invitations habilement suggérées à leurs mères. Dans les dîners d'apparat, elle le retrouvera à ses côtés, le tout à charge de revanche. C'est un échange de bons procédés, une société d'assistance mutuelle. Dans leurs conversations de jeunes filles, on en est aux confidences et aux demi-aveux, aux préférences indiquées. Si son horizon s'étend, son choix se circonscrit. Elle s'imagine aimer, mais elle n'en est pas sûre; dans le nombre de ses adorateurs, elle croit en distinguer un, mais elle hésite encore.

Troisième année. — C'est l'année décisive, l'époque climatérique. Elle est dans tout l'éclat de sa beauté et elle en a conscience. L'expérience est venue, l'assurance avec elle; son regard limpide et d'une ingénuité savante se pose sur

ceux qui l'entourent avec autant de calme que sur l'artiste qui achève son portrait pour l'exposition prochaine. Elle sait très exactement ce qu'elle veut, l'établissement qui lui convient, le genre de vie qu'elle désire. Elle sait écouter — avec un air d'étonnement ému — une déclaration passionnée, refuser, les yeux humides, le soupirant qui la presse, mais ne saurait lui offrir ce qu'elle ambitionne, et, l'importun évincé, goûter sans remords les charmes réparateurs d'un sommeil virginal. Son choix est arrêté; sa flirtation discrète, ses avances habilement calculées, tempérées de modestes hésitations, ont amené à se déclarer celui en qui se trouvent réunies au plus haut degré les conditions qu'elle entend trouver dans un mari. Au printemps, elle se marie à Trinity Church avec un brillant cortège de huit demoiselles d'honneur.

— Et les autres?

— Quelles autres?

— Celles qui, plus femmes, ou autrement femmes, ne possèdent ni l'art, ni le savoir-faire de la jeune fille à la mode; celles enfin que l'on n'a pas demandées, ou qui, croyant à l'amour dans le mariage et n'ayant été recherchées que par

des hommes qu'elles n'aimaient pas, les ont refusés?

Celles-là, ce sont celles qu'un écrivain américain, Mac Gillicuddy, a peintes dans une série d'esquisses publiées il y a quelques années. Ce sont les *Bouncers*, comme les a baptisés M. Oliphant, et le nom leur est resté. La plupart des étrangers qui ont visité les États-Unis n'ont vu et entendu qu'elles; ils en ont fait le type consacré de la jeune fille américaine, indépendante, dédaigneuse de l'opinion publique qui est, elle, indulgente pour ses travers, tolérante pour ses excentricités.

Au Central Park et dans Broadway, aux bains de mer et dans les villes d'eaux, au théâtre et sur les paquebots, elles promènent leur bruyante gaîté, attirant et retenant les regards. Sur le continent qu'elles envahissent, on les rencontre partout : dans nos grands hôtels à Paris et à Nice, aux Cascines de Florence, à Rome sur le Pincio, à Naples, au Caire et à Munich, à Dresde et à Londres, partout chez elles, enfants gâtés dont les caprices étonnent, dont les libres allures déconcertent; au fond, et en dépit de leurs étranges manières, très femmes et très honnêtes.

Trop indépendantes pour se plier à certaines hypocrisies sociales ou trop sincères pour jouer un rôle, elles sont restées ce que les ont faites leur naissance, leur éducation, leur milieu. En attendant que l'amour vienne et que le mariage les prenne, elles s'amusent avec l'insouciance de leur âge et la liberté que les usages octroient à leur sexe, jusqu'au jour où, leur choix arrêté, elles rentrent dans le rang et deviennent, à leur tour, de paisibles mères de famille. Adieu aux cavalcades bruyantes, aux parties de traîneaux, aux flirtations, aux *a parte* sur la plage, aux excursions sentimentales. De leur vie de jeune fille elles ont extrait tout ce qu'elle pouvait rendre, et, dans leur vie nouvelle, elles n'apportent ni regrets du passé, ni rétrospectifs soucis d'en avoir trop peu joui.

Elles sont épousées pour elles-mêmes, par choix et par goût, et non pour ce qu'elles apportent, puisque, le plus souvent, on ne leur donne pas de dot et que leur famille se borne à les pourvoir d'un trousseau. Parfois, mais à titre purement gracieux, leur père y joindra, selon sa position de fortune, un don de quelques centaines ou de quelques milliers de dollars destinés à défrayer un

voyage de noces en Europe. Quant aux espérances d'héritages, elles entrent peu en ligne de compte, étant, de leur nature, précaires et aléatoires. Sauf quelques fortunes colossales et solidement assises, la plupart des fortunes américaines engagées dans la banque, le commerce, l'industrie ou la spéculation sont exposées à des vicissitudes telles qu'elles s'écroulent ou s'élèvent soudainement et qu'à en calculer la valeur à échéance lointaine on s'exposerait à d'étranges mécomptes. Puis enfin, le chef de famille, libre de tester comme il l'entend, peut, s'il lui plaît, avantager l'un de ses enfants, ou les léser tous.

Aussi doit-on reconnaître qu'aux États-Unis, dans la classe moyenne, la plupart des mariages sont des mariages d'inclination et que les considérations intéressées qui pèsent, en Europe, d'un si grand poids, ont rarement voix au chapitre. Enfin, le célibat n'est pas pour effrayer des femmes qui trouvent, dans la liberté dont elles continuent de jouir en ne se mariant pas, une ample compensation aux avantages mélangés de charges que toute union comporte. Si la jeune fille européenne conquiert l'apparence de la liberté en se mariant, la jeune fille américaine aliène la réalité de la

sienne; la première débute dans la vie mondaine, la seconde y renonce d'ordinaire; d'autres préoccupations, d'autres soins vont l'absorber, sa vie de plaisirs est finie, la vie sérieuse avec ses responsabilités et ses devoirs commence.

IV

Autant l'existence de la jeune fille est en dehors, au grand jour et en plein jour, autant, une fois mariée, le silence se fait autour d'elle et sur elle. Sauf quelques rares exceptions que leur colossale fortune, leurs réceptions brillantes, leur luxe, leurs toilettes ou la haute position de leurs maris désignent à l'attention publique, la jeune fille passe sans transition de la notoriété des salons au recueillement de la vie conjugale. Météore brillant, elle a tracé un sillon lumineux; l'obscurité s'est faite et, dans le sanctuaire où s'opère l'évolution décisive qui convertit en matrone assagie, en femme sérieuse et posée, la coquette rieuse et mutine, les parents, les amis seuls sont admis.

L'étude psychologique de la femme américaine est aussi complexe que celle de la jeune fille l'est peu; en dehors de l'observation personnelle, les sources d'information font défaut. N'attendez pas des Américains ces confidences à demi voilées, ces remarques fines, mais indiscrètes qui éclairent la vie intime, en révèlent les déceptions ou les joies. Ils sont muets; affaire de réserve et de tempérament anglo-saxon. Muet aussi le roman, qui s'arrête au seuil de la chambre nuptiale et se termine quand, après nombre de péripéties, le héros épouse l'héroïne. Si parfois il se prolonge au delà, si, à l'imitation du nôtre, il entreprend de vous initier aux complications de l'existence à deux, méfiez-vous : c'est un guide d'autant moins sûr qu'il est presque exclusivement entre des mains féminines, appliquées à peindre leurs personnages non comme ils sont, mais comme ils devraient être, à prêcher une thèse, non à écrire une histoire vécue. D'instinct, elles s'étudient à ne trahir aucune de leurs impressions personnelles, à éviter tout ce qui, par la fidélité des détails, permettrait de reconnaître les individualités en jeu, les traits, le rôle et l'influence de chacune d'elles.

Aussi, le roman américain est-il rarement un

décalque exact de la vie, une empreinte de la réalité, mais bien plutôt une œuvre d'imagination faite pour plaire, distraire ou convaincre, et quand parfois il s'ingénie à être vrai, son effort se concentre sur les comparses et les accessoires, laissant dans une ombre discrète et voulue les sentiments intimes, les impressions et les sensations du personnage principal, qui lui-même tient la plume.

Puis les mémoires sont rares, rares aussi les autobiographies. Depuis quelques années, cependant, les éditeurs américains entrent dans cette voie et certaines publications récentes jettent un jour nouveau sur la vie sociale, intellectuelle et morale d'une génération qui s'éteint. Ce sont de nobles types et de belles figures féminines, celles que nous révèlent les mémoires de James et Lucretia Mott [1], la biographie de Margaret Fuller Ossole [2], les lettres de Maria Child [3]. Ces existences, vouées à des œuvres utiles, dignement remplies, mettent en un relief puissant cette gran-

1. Par Hollowell, chez Houghton, Mifflin et Cie, New-York et Boston.
2. Par C.-D. Warner, *ibid.*
3. *Ibid.*

deur de cœur et d'esprit qui est l'indiscutable apanage et le trait caractéristique de nombre de femmes aux États-Unis.

Enfin, si le journalisme américain ne pousse pas la pruderie aussi loin que le faisait, il y a peu d'années encore, le journalisme anglais, s'il n'ignore pas volontairement certains vices et ne garde pas un silence absolu sur le péril que ces vices font courir à la société, si, par le compte rendu des procès en divorce, des scandales mondains, il soulève quelque peu le voile et permet de jeter un coup d'œil sur la vie privée, il ne parle que de ce que tout le monde sait, et ses indiscrétions ne sont pas plus des révélations que les exceptions ne sont la règle.

Ces réserves expliquent pourquoi les nombreux ouvrages publiés aux États-Unis abondent en détails sur la jeune fille américaine, nous la peignent, suivant le sexe, l'âge et l'humeur de l'écrivain, sous des formes si variées et si contradictoires, multipliant les exemples et les faits, les anecdotes et les commentaires, et sont presque tous muets sur la femme mariée. Il semble, à les lire, qu'elle n'existe pas, et quand il en est fait mention, c'est comme hospitalière maîtresse de

maison, à l'occasion d'un bal ou d'un dîner, comme mère indulgente aux coquetteries de ses filles, ou comme épouse infidèle qu'un scandale retentissant livre au grand jour de la publicité. Il y a cependant autre chose à en dire, et sa vie n'oscille pas uniquement entre ce rôle éteint et banal ou ces bruyants écarts.

Son mariage, cette grande affaire de sa vie, dépend d'elle et d'elle seule. Si l'homme qu'elle choisit — en toute liberté — est, par le fait des circonstances adventices, en mesure de l'épouser tout de suite, le mariage se conclut promptement; de plain-pied, après un court voyage de noces, elle entre en possession de son domaine, hôtel, cottage ou simple appartement. Si, au contraire, et c'est fréquemment le cas, là où l'inclination personnelle détermine seule son choix, la position de son futur époux n'est pas encore assurée, elle se lie par un engagement et attend le dénoûment de son roman dans de longues fiançailles. Il en est d'interminables. Celles d'un de mes amis, officier de marine, se prolongèrent dix-sept années. Pas une heure de défaillance chez lui ni chez elle. Ils furent constants en dépit des longues séparations, de ses lointains voyages en Océanie, en Asie, en

Europe, des correspondances interrompues, des remontrances des parents, des tentations mondaines. C'est un cas exceptionnel, mais des fiançailles de plusieurs années ne sont pas rares et témoignent éloquemment en faveur d'un choix fait à bon escient.

L'absence de dot pour la femme exige, du côté de l'homme, une situation de fortune qu'il ne possède pas toujours à l'âge où il se marie d'ordinaire. Le plus souvent avocat, médecin ou négociant débutant dans sa carrière, il est tenu à calculer ses dépenses, à équilibrer son budget avec soin. A New-York et dans les grandes villes de l'Union, la vie matérielle est coûteuse, et si l'on gagne largement, on dépense de même. Les loyers sont chers, les bons domestiques sont introuvables à des prix modestes, l'installation est onéreuse. On s'arrête donc souvent à la combinaison la plus pratique, à celle qui permet au jeune couple de chiffrer exactement sa dépense, calculée sur ses revenus, et d'écarter tout aléa. On s'installe à l'hôtel. Il en est de tout ordre et de tout prix, aménagés à cet effet, en vue de cette clientèle spéciale. On y trouve, suivant le prix, un appartement plus ou moins complet, salon, chambre à

coucher, salle de bain et cabinet de toilette, la table et le service, moyennant une somme déterminée, par jour ou par mois.

Pour qui connaît les hôtels américains, leurs somptueux décors, leurs riches salons de réception, fumoir, salles de lecture, *Ladies parlors*, leurs halls spacieux, les vastes escaliers et les moelleux tapis, les immenses corridors brillamment éclairés, les salles à manger et leur luxe de table, de linge et de cristaux, il est incontestable que l'on peut, à un prix relativement modéré, s'y donner le cadre d'une vie large, le confort d'un millionnaire sans l'être, l'élégance et la recherche que permettrait seule une grande fortune. Que ce cadre banal répugne à nos goûts, qu'il déconcerte nos idées de vie intime et de bonheur discret, cela n'est pas douteux; mais il faut tenir compte d'idées autres et d'incontestables compensations. Nous nous figurons mal une jeune femme dans ce milieu; mais dans ce milieu elle est et reste souveraine. On l'y entoure d'attentions et de prévenances. Les unes et les autres sont poussées loin, mais l'accoutumance l'a familiarisée. Sur le bateau à vapeur qui sillonne l'un des grands fleuves des États-Unis, je me rencontrai un jour

avec un couple, marié le matin même, et partant en voyage de noces. Le capitaine offrit galamment son bras à l'épousée et la conduisit au *Bridal room*, cabine spéciale réservée aux nouveaux mariés, décorée d'allégories et de fleurs. A table, assise à sa droite, il lui prodigua les compliments dus à son changement de condition, les passagers portèrent la santé de la *bride* et cet appareil déconcertant, qui effarerait une jeune femme en Europe, n'avait pour elle rien que de simple et de naturel. Elle le retrouve à l'hôtel, où sa situation nouvelle la désigne à l'attention respectueuse de tous.

Elle y vit mieux et à meilleur compte. Pour le même prix, modestement installée dans un médiocre appartement, elle aurait, dès le début, à former tant bien que mal une unique servante, Allemande incapable ou Irlandaise récalcitrante, à commander des repas dont elle devrait surveiller l'exécution ou qu'il lui faudrait préparer elle-même, à se défendre contre les fournisseurs, à prévoir, calculer, apprendre ce métier de maîtresse de maison peu compatible avec les nouvelles exigences de sa position non plus qu'avec celles de son mari qui désire la trouver, quand il

rentre, bien mise, élégante et reposée, toute à lui, l'esprit libre de soucis et de tracas vulgaires. L'hôtel lui assure tout cela. Dans ce cadre confortable elle se meut à l'aise, affranchie des préoccupations matérielles et des travaux grossiers. Lui absent, elle n'a d'autre occupation que sa toilette, sa culture intellectuelle, quelques visites à recevoir et à rendre, et, à l'hôtel même, nombre de jeunes femmes dans la même position, avec lesquelles elle peut se lier, sortir et causer.

Pour elle comme pour lui, ce n'est qu'un campement, une installation provisoire en attendant l'établissement définitif. Mais le provisoire peut se prolonger au delà des prévisions et, si ce mode d'existence a ses avantages, il a aussi ses dangers. Plus d'un des scandales dont la presse s'est faite l'écho est né là. L'oisiveté est mauvaise conseillère et, à trop simplifier ses devoirs, on en vient souvent à exagérer ses droits et à en abuser. L'excessive liberté dont jouissent les Américaines ne va pas sans quelques périls, et la mesure à établir entre la flirtation de la jeune fille et le désir de plaire naturel à la jeune femme ne s'apprend pas en un jour. Entre son mari, absorbé par ses affaires, éloigné tout le jour, et l'absence de

devoirs qui prennent ses longues heures vides, il n'y a place que pour les occupations qu'elle se crée ou les distractions qui s'offrent. Elle reçoit qui bon lui semble, va où elle veut. Ses coquetteries plus discrètes sont aussi plus dangereuses et, pour certaines femmes frivoles et légères, la coquetterie est une seconde nature. Elles se créent une cour autour d'elles, ainsi qu'elles le faisaient, jeunes filles; et, à ce jeu périlleux plus d'une succombe, le respect des autres ne la défendant plus contre sa propre faiblesse.

Ces dangers sont plus sensibles encore dans les *boarding houses*, très nombreux à New-York et où s'installent, à meilleur compte qu'à l'hôtel, les jeunes couples disposant de ressources plus limitées. Ils y louent une chambre, prennent leurs repas et se réunissent dans des salons communs. M. Claudio Jannet, qui ne ménage pas aux Américains ses sévères appréciations, signale, dans son remarquable ouvrage sur les États-Unis contemporains [1], les graves inconvénients de ce mode d'existence. « Dix, douze, quinze familles vivent ainsi réunies au hasard sous le même toit. Il n'est

1. 2 vol. in-16; Plon, Nourrit et Cie.

pas besoin d'insister sur les désordres qui naissent d'une pareille promiscuité. Pour que des familles l'acceptent, il faut qu'elles aient déjà perdu, avec le respect du foyer, la notion des délicatesses de la vie conjugale et des devoirs de la paternité. »

La cause primordiale en est d'abord la cherté de la vie dans les grandes villes et l'impossibilité de se procurer, à un prix raisonnable, des domestiques sachant leur métier, puis l'idée de luxe indissolublement associée à celle de *respectability*. Par un singulier contraste, autant ce besoin de luxe est inné chez la femme américaine, préoccupée des apparences, autant il l'est peu chez l'homme, indifférent aux dehors, soucieux de la réalité. Il aime l'argent et consacre à l'acquérir toutes les forces de son énergie, toutes les facultés de son esprit, parce que l'argent est la marque tangible et visible du succès; mais, pour lui-même, il en use peu et lui demande peu. C'est elle qui est son luxe, comme elle est sa machine à dépenser, et, tout millionnaire qu'il puisse être ou devenir, sa vie est une vie d'incessant labeur, d'écrasantes préoccupations. En revanche, on se ferait difficilement l'idée du faste que déploie, dans son palais de la cinquième avenue, la femme de cet

opulent banquier, de ce grand négociant que ses allures simples, sa mise souvent négligée feraient prendre au premier abord pour un commerçant à peine aisé. C'est là, dans l'*upper tendom*, mot qui a bien perdu de sa valeur aux États-Unis, depuis l'époque où un revenu annuel de 10 000 dollars était considéré comme la fortune, qu'il faut voir, dans son véritable cadre, la femme américaine.

C'est, le plus souvent, à sa beauté, à son art discret de charmer et de retenir, à cette faculté de discernement qui lui a fait choisir l'homme capable de lui conquérir la haute situation qu'elle ambitionne, qu'elle doit d'y figurer. Ils ont, elle et lui, leur domaine distinct. A elle l'éclat de la fortune, la royauté mondaine, l'exclusivisme hautain; à lui le pouvoir que donnent les millions, pouvoir plus solide et plus durable que celui dont est investi le chef de l'État, à l'étroit dans son modeste budget de 250 000 francs, dans ses attributions restreintes, dans son mandat limité à quatre années. « Quand le roi d'une de nos voies ferrées de l'Ouest se rend de New-York aux rives du Pacifique dans son *palace car*, écrit M. Bryce, son voyage est une triomphale excursion. Les gouverneurs d'États et de territoires accourent à son passage

lui offrir leurs hommages ; les assemblées législatives décrètent en son honneur de solennelles réceptions ; les villes rivalisent de dépenses pour le bien accueillir, pour se le concilier. Si impopulaires que soient ces puissantes compagnies qui, d'une extrémité à l'autre de la République, imposent leur despotique volonté, ceux en qui elles s'incarnent n'en reçoivent pas moins ce tribut de déférence et d'admiration que tout Américain accorde à quiconque personnifie une grande œuvre [1]. »

A toute organisation sociale il faut des chefs ; toute démocratique que soit celle-ci, elle a son aristocratie, recrutée, dans les États du Sud, parmi les anciennes familles d'origine anglaise ou française ; dans le Nord, parmi les descendants de ceux que l'énergie de la volonté, le travail opiniâtre, le succès, ont amenés en première ligne. Les vieilles traditions aristocratiques subsistent à Boston, à Baltimore, à Philadelphie, et, loin de décroître, s'accentuent. Les armoiries y sont en faveur, les généalogies soigneusement établies. Les Biddle font remonter la leur à une époque antérieure à l'invasion normande, les Wharton

1. *The American commonwealth*, by professor Bryce. Londres, 1889.

à 1545; les Chapman comptent sir Walter Raleigh parmi leurs ancêtres; les Cadwalader datent de Robert II d'Écosse, les Novins de 1573, les Montgomery descendent des comtes d'Eglinton, et M. Ch. Browning, dans son livre intitulé *Américains d'origine royale*, cite une vingtaine de familles parmi les ancêtres desquelles figurent Édouard Ier, Henry IV et Édouard III d'Angleterre, Jacques Ier d'Écosse, Philippe III de France.

A New-York, où domine l'aristocratie d'argent, ce ne sont pas les fondateurs des grandes fortunes qui tiennent le premier rang, mais leurs fils et leurs petits-fils. Eux avaient autre chose à faire; à leur opulence il fallait la consécration du temps; leur puissant labeur excluait toute préoccupation mondaine. Une femme intelligente et fine pouvait seule faire oublier la source de ces millions, voiler de grâce et de beauté l'origine vulgaire et le brutal effort du fondateur de la dynastie. Ce sont elles qui ont achevé l'œuvre de John-Jacob Astor, de Cornelius Vanderbilt, de Peter Lorillard et de tant d'autres, dont elles ont légitimé l'opulence par l'emploi qu'elles en ont fait. Ces millionnaires possèdent des revenus de rois sans aucune de leurs charges, et l'on comprend ce que leurs des-

cendantes peuvent accomplir avec d'aussi puissants moyens d'action. Le bal costumé donné par Mrs William-K. Vanderbilt, le 26 mars 1883, pour inaugurer son palais de la cinquième avenue, auquel avaient travaillé pendant dix-huit mois six cents ouvriers et soixante sculpteurs amenés d'Europe, a dépassé en luxe, en diamants, en riches toilettes, ce que l'on a vu de plus somptueux dans les cours européennes; l'on parle encore, à New-York, de la merveilleuse apparition de la maîtresse de maison en princesse vénitienne et de l'éblouissant costume de cour, copié d'après un portrait de Van Dyck, que portait lady Mandeville.

La tendance naturelle de toute aristocratie, qu'elle ait pour base la naissance, les services rendus ou la possession de la fortune, est de maintenir et de défendre ses privilèges, de former un cercle restreint et distinct. Les riches familles de New-York, les vieilles familles de Boston et de Philadelphie et les aristocratiques descendants des colons du Sud pratiquent le même exclusivisme; leurs portes, hospitalières aux étrangers dûment accrédités, s'ouvrent difficilement aux parvenus qui sollicitent leur admission. Même entre elles, et à titres presque égaux, elles se tiennent à

distance, et ces invisibles barrières d'une démocratique étiquette rappellent, à certains égards, celles de nos anciennes cours. Il ne fallut pas moins que l'éclat du bal des Vanderbilt pour consacrer leur entrée définitive dans la haute société de New-York; il ne fallut pas moins que le tact et le savoir-faire de lady Mandeville pour amener Mrs Astor, la reine de New-York, à faire à Mrs William-K. Vanderbilt une visite qui permît à cette dernière d'inviter à son bal une famille qui, jusqu'à ce jour, affectait d'ignorer son existence. Cet incident mondain prit, à l'époque, les proportions d'un événement; il défraya les conversations des cercles et des salons, et la presse ne se fit pas faute d'entretenir ses lecteurs des péripéties de ce rapprochement [1].

Dans ce monde exclusif et opulent, le rôle de la femme est seul visible. C'est autour d'elle que se concentrent les recherches du luxe, l'apparat de la vie mondaine. Chroniqueurs et reporters gravitent à distance, à l'affût de ses mouvements; ses toilettes et ses villégiatures, ses réceptions et ses voyages sont enregistrés et notés. Le mécanisme

1. *The Vanderbilts*, by Croffut. Londres.

compliqué de cette existence fait un étrange contraste avec ce milieu et ses institutions démocratiques. Secrétaire et lectrice, demoiselles de compagnie faisant fonctions de dames d'honneur, tout un monde de laquais et de caméristes dirigé, comme en Angleterre, par un *butler* et une *housekeeper*; en voyage, un *palace car*, que l'on remise dans la gare où l'on s'arrête, et dont l'aménagement luxueux est confié à des valets de pied spéciaux, courriers aux appointements de chefs de division, équipages envoyés d'avance sur des points désignés, menus de table transmis aux grands hôtels par le télégraphe, tout un appareil inusité, somptueux, encombrant et gênant, ne laissant rien à la fantaisie et au caprice : marque tangible d'une aristocratie d'argent, contrôle et poinçon spécial imprimé à tous les objets usuels comme à tous les actes de la vie.

V

Entre ces millionnaires, impuissants à dépenser leurs revenus, inhabiles souvent à en jouir, et le petit négociant à ses débuts, l'avocat et le médecin en quête d'une clientèle, le courtier et l'employé qui demandent au luxe banal de l'hôtel ou au confort douteux du *boarding house*, à tout le moins, ces dehors de *respectability* que réclame la femme américaine, oscille cette classe moyenne, modérément aisée, correspondant à notre bourgeoisie, dont elle n'a toutefois ni l'économie sévère ni la modération des désirs. On retrouve chez l'Américain de cette classe les visées ambitieuses, l'énergie froide d'une race de hardis pionniers lâchée sur un continent sans limites, de même que, chez

sa compagne, ces visées ambitieuses se traduisent par des aspirations sociales souvent disproportionnées à sa fortune, mais que justifie à ses yeux le sentiment de sa valeur propre. A sa grâce il faut un cadre, comme il faut la toilette à sa beauté. La richesse est une nécessité, et le gain quotidien de son compagnon n'est, pour elle et pour lui, que la pierre d'attente d'un lendemain plus brillant.

Ils dépensent ce qu'il gagne, confiants en eux-mêmes et en l'avenir, emportés par ce courant de prospérité qui, en moins d'un siècle, a fait de la grande république le plus riche pays du monde. Ils ont hérité des goûts nomades de leurs ancêtres; rien ne les attache à une localité de préférence à une autre, la meilleure est celle qui leur offre le plus de chances d'arriver au but, celle où la population s'accroît le plus rapidement : Chicago ou San-Francisco, Saint-Louis ou la Nouvelle-Orléans, l'Ouest ou le Sud, les territoires nouveaux ou les États anciens.

Où qu'ils aillent et se fixent, ils retrouveront, lui : un champ d'activité et les mêmes conditions d'existence; elle : les mêmes égards, les mêmes attentions. Où qu'ils aillent, sa prééminence la suivra. En voyage, dans les hôtels, en chemin de

fer, sur les bateaux à vapeur, elle n'a que faire de son mari en tant que protecteur; c'est elle, au contraire, dont la présence lui assure et lui vaut privilèges et avantages. C'est parce qu'il l'accompagne qu'il a droit aux meilleures places et aux meilleures cabines, qu'il est admis dans le *Ladies parlor*, qu'à la table d'hôte il siège au haut bout et est servi des premiers. Pour se soustraire à la promiscuité pénible et au manque d'égards qui sont, en Amérique, le lot inévitable des célibataires, on a plaisamment suggéré aux touristes de voyager avec leur cuisinière. Ils escorteraient une femme, et à ce titre bénéficieraient des avantages de l'emploi.

Dans tous les détails de la vie sociale, ces privilèges de la femme apparaissent; la souveraineté collective rehausse le prestige individuel. Une fois mariée, ce prestige subsiste, et, pour s'exercer dans un cercle plus restreint, son influence gagne en intensité ce qu'elle perd en étendue. Elle est le mobile secret, la conseillère écoutée; elle stimule l'ambition, impatiente de succès, souvent aussi escomptant l'avenir et méritant le reproche qu'on lui fait de dépenser trop largement, de ne pas prévoir les échecs, la maladie, les mauvais jours. Dans la classe

moyenne surtout, ce reproche est mérité, et c'est avec quelque raison que l'on accuse certaines femmes américaines de précipiter la ruine de la famille. Elles coudoient de trop près un monde trop riche et succombent parfois à la tentation de l'imiter. Il en est ainsi surtout dans les États de l'Est, affinés et policés. L'Ouest, moralement plus sain, physiquement plus vigoureux, est devenu, par la force des choses, la réserve de l'avenir, le milieu où s'accroît et se retrempe le type primitif.

« Il faut bien des originaux pour faire un monde », disait Chamfort. Il entre en effet, dans l'organisation sociale d'un grand peuple, bien des facteurs divers. A les analyser séparément, on court risque d'aboutir à des conclusions erronées, parce que, involontairement, l'attention est plus vivement sollicitée par ce qui s'écarte que par ce qui se rapproche des lois générales. Nous sommes intellectuellement plus affectés par ce qui heurte nos idées que par ce qui s'y conforme, de même que, physiquement, une note fausse impressionne plus péniblement nos oreilles que les notes justes ne la satisfont. Aussi, la plupart des observateurs étrangers ont-ils été surtout frappés de ce qui

leur a paru un contraste choquant entre l'idée que nous nous faisons du rôle de la femme et celle qu'en ont les Américains. Dans les hommages qui lui sont rendus de l'autre côté de l'Atlantique, les uns n'ont voulu voir qu'une courtoisie banale dissimulant un fond d'indifférence morale et de froideur physique inhérent à la race; les autres y ont vu un culte qu'aucune supériorité réelle ne justifie à leurs yeux; tous ont noté les travers de l'idole : sa coquetterie, son amour du luxe, ses manières trop libres, sa gaîté trop bruyante, son goût douteux, son savoir superficiel, et ils se sont étonnés. Il y a du vrai dans tout cela, mais il y a plus et mieux en elle.

La coquetterie est innée chez la femme américaine, mais elle n'exclut pas les sentiments sérieux et profonds; à se dépenser, à son heure, sur son terrain naturel pour aboutir à un résultat normal, cette coquetterie n'est que l'emploi légitime d'un instinct naturel. L'amour du luxe, inhérent chez presque toutes, est la conséquence logique, bien qu'exagérée, d'un courant irrésistible de prospérité qui entraîne le pays tout entier; on ne saurait leur demander de le remonter; leur intrépide optimisme, leur foi dans l'avenir, peu-

vent déconcerter notre pessimisme européen, mais sont justifiés par le passé. Leurs manières trop libres résultent de l'héréditaire indépendance et du respect qui les entoure; elles en usent et abusent peut-être, mais l'usage et l'abus qu'elles en font n'a qu'un temps, et ces écervelées font, à tout prendre, des femmes fort raisonnables. L'exubérance de leur gaîté ne nuit pas au sérieux de leur esprit, et leur culture intellectuelle vaut, si elle ne la dépasse, celle de la plupart des femmes européennes.

Est-ce à dire que tout soit parfait, que la jeune fille et la femme américaine réalisent un idéal inconnu ailleurs? Non, certes. Elles sont autres, et cela pour les causes que nous avons indiquées. Le point de départ, le milieu, les mœurs, les usages et les lois ont contribué, dans leurs mesures respectives, à les façonner, à les faire ce qu'elles sont. Dans quelle mesure ces facteurs divers ont-ils contribué à élever ou à abaisser le niveau moral de la jeune république depuis un siècle? Quels résultats a donnés cette conception du rôle de la femme, si différente de la nôtre? C'est la question que se pose en ce moment la presse américaine, déconcertée par des procès retentis-

sants, par des scandales, par l'incohérence et les contradictions des lois relatives au mariage et au divorce, par le nombre croissant des déclassées. Une question bien posée est à demi résolue. Les Américains abordent celle-ci, toute délicate qu'elle soit, avec une intrépide franchise. Elle vaut d'être étudiée; il peut être utile de noter les conclusions auxquelles ils arrivent et les solutions qu'ils proposent.

CHAPITRE III

Le mariage et le divorce aux États-Unis. — Excessive tolérance des lois. — Procès typiques. — Législation des divers États. — Les déclassées. — La femme dans le Far-West. — Histoire de Belle Starr.

I

Il semble qu'à certains moments de leur histoire les nations civilisées, ces avant-gardes de l'humanité en marche vers un avenir inconnu, hésitantes, s'arrêtent et s'interrogent. Dans le demi-jour où elles cheminent, une lueur disparaît : grande intelligence fauchée par la mort; un flambeau ne donne plus qu'une lumière douteuse : idée religieuse transmise de père en fils, institution sociale consacrée par les siècles et dont on se prend à douter, que l'on ne sait par quoi remplacer. S'est-on donc trompé? Et de

même que, sur une étroite chaussée, il suffit d'u essieu qui se brise pour retarder la marche d'u corps d'armée, de même, quand l'un des rouage de la machine sociale grince et s'arrête, force es de le réparer de son mieux.

Ces accidents sont fréquents; ni les signaux n manquent pour en transmettre avis , ni le ouvriers spéciaux pour y remédier. La press donne l'alarme, les penseurs et les philosophe commentent et suggèrent, les assemblées discu tent et légifèrent, et la lourde machine, tant bie que mal remise sur pied, poursuit sa route jus qu'à nouveau temps d'arrêt.

Parfois ce n'est qu'une fausse alerte, un cr d'alarme poussé par quelques impatiens que décon certent des résultats inattendus, et qui, de c qu'un ressort dévié fonctionne mal là où ils sont en concluent qu'il en va de même là où ils n sont pas, prenant un phénomène accidentel e passager, résultat de circonstances adventices pour un universel détraquement.

Ainsi en est-il advenu chez tous les peuples en tous les temps, en ceux surtout où la difficult des communications et de l'échange des idées décuplant la distance qui les séparait, limitai

étroitement l'horizon de chacun d'eux. L'homme a une invincible tendance à généraliser; il lui répugne de croire à l'abondance ailleurs quand la famine l'étreint, à la paix et à la prospérité au delà de ses frontières quand au dedans la guerre le décime, à admettre que sa ruine personnelle reste sans écho à quelques pas de lui, que le revers qui l'atteint épargne son voisin, ou que les autres souffrent quand tout lui réussit. Le même doute lui vient au sujet des institutions sociales, ici favorisées, là contrariées par le milieu dans lequel elles fonctionnent, par l'évolution politique, morale ou religieuse, par les tendances, les mœurs et les lois, mobiles alors qu'elles-mêmes restent immuables, que tout incessamment se renouvelle autour d'elles qui se renouvellent difficilement.

Mais où l'étonnement redouble, où la confusion s'accroît, c'est quand après avoir dispendieusement édifié une machine compliquée, savamment agencé une organisation sociale, on est obligé de reconnaître, expérience faite, que le résultat obtenu est diamétralement opposé à celui que l'on attendait et qu'un rouage faussé, déterminant un mouvement rétrograde, la fait reculer

au lieu d'avancer. C'est l'impression qui se fait jour en ce moment aux États-Unis en ce qui concerne l'institution du mariage, cette base fondamentale des sociétés modernes. Préoccupés avant tout d'asseoir sur la plus haute autorité religieuse et morale que le monde ait connue l'union de l'homme et de la femme, les législateurs ont cru devoir admettre que l'imperfection de la nature humaine ne comportait pas de lois absolues, de liens indissolubles. Le divorce s'imposait à eux en tant que contrepoids nécessaire en des cas exceptionnels soigneusement prévus, minutieusement déterminés; mais ce tempérament admis est devenu sinon la règle, à tout le moins une exception qui s'étend. Aujourd'hui le mal est indéniable; il grandit et, pour avoir tardé à se manifester, ne se manifeste qu'avec plus d'intensité.

Chaque année le nombre des divorces augmente; dans les vingt dernières, les tribunaux en ont octroyé 328 716 [1]; les demandes affluent et la presse, en signalant ces faits à l'attention publique, signale en même temps les dangers d'une

1. *Report of Colonel Wright to the Senate.*

législation défectueuse, les réformes à y introduire. Elle s'étonne, et non sans raison, de voir l'institution du mariage ainsi mise en péril là où, plus qu'ailleurs, semble-t-il, on la supposerait assise sur des bases inébranlables, entourée de toutes les garanties désirables. Comment expliquer en effet un pareil résultat chez un peuple religieux par conviction, froid par tempérament, moral par instinct, profondément respectueux de la femme, à laquelle il reconnaît, outre l'égalité des droits, des privilèges sociaux qu'elle ne possède que dans le Nouveau-Monde? Comment admettre que ces facteurs divers dont chacun, pris individuellement, constitue à lui seul une force morale au service d'une cause sociale, dont l'agrégation représente l'ensemble des conditions requises pour assurer au lien conjugal la double consécration divine et humaine, aboutissent, en fin de compte, à relâcher ces liens au point que l'on pourrait croire qu'ils ne subsistent plus que par la volonté des contractants et non par l'autorité de la loi?

Certes on ne saurait prétendre que, battue en brèche par une littérature licencieuse, tournée en ridicule sur un théâtre où le succès se pro-

portionnerait au scandale, discutée par les publicistes, l'institution du mariage soit, aux États-Unis, le point de mire d'attaques incessantes et répétées et, qu'indifférente aux droits de la femme, l'opinion publique n'ait, pour ses contempteurs, que fâcheuses complaisances. Loin de là, romanciers, auteurs et journalistes semblent avoir assez à faire de se défendre sans attaquer; ils demandent à grands cris un peu d'air et d'espace, ils étouffent, disent-ils, dans les limites étroites où les exigences de la femme les confinent, et si, dans ces derniers temps, leurs protestations sont devenues plus vives, leurs prétentions n'ont, à coup sûr, rien d'excessif. « Depuis l'auteur de *Tom Jones*, écrivait Thackeray, pas un romancier chez nous n'a pu peindre l'être humain tel qu'il est. Il nous faut le vêtir d'une certaine façon, lui donner une attitude et un langage de convention. Nos lecteurs, et moins encore nos lectrices, n'admettent pas le naturel dans notre art. »

Il y a trente ans de cela et, depuis, les écrivains américains n'ont cessé de rééditer les plaintes de Thackeray. Ils s'en prennent à « la jeune fille », cette idole à laquelle on sacrifie tout, cette terreur des éditeurs et des directeurs de Revues qui se

courbent devant elle, esclaves de ses goûts, de ses préférences, tremblants à l'idée d'offenser sa pudeur, de froisser ses délicatesses. Rider Haggard et Ouida en Angleterre, Boyesen, Julian Hawthorne, Lathrop et même Henry James aux États-Unis réclament leur affranchissement de « cette insupportable tyrannie ». Partisans convaincus d'une littérature nationale, s'ils estiment l'heure venue de secouer le joug, si les plus impétueux affirment comme Edgar Fawcett que « la pudeur est affaire de latitude et de longitude » et que le romancier américain « se débat, paralysé, dans les liens d'une fausse pruderie », la plupart, avec G. Parsons, L. Warner, estiment que « tout ce à quoi l'écrivain peut prétendre, c'est de n'être pas astreint à n'écrire que pour les jeunes filles, et de ne pas les admettre comme juges sans appel de la valeur d'une œuvre littéraire. »

Les femmes auteurs vont plus loin dans leurs affirmations. « De la jeune fille ou de l'écrivain, l'un des deux doit être sacrifié, semble-t-il, écrit Mrs Franklin Atherton. Si l'auteur dépeint le monde tel qu'il le voit, on lui reproche de corrompre l'innocence; s'il le représente tel qu'on le veut, il s'agite dans le faux. Certes, la jeune fille

n'est pas, surtout en Amérique, une quantité négligeable; mais c'est l'affaire de sa mère et non de l'écrivain de l'éclairer. Un auteur doit à ses lecteurs la vérité, toute la vérité; à lui de la dire avec art et sans outrager la morale. » — « Que l'on nous débarrasse donc, une bonne fois, de la jeune fille, écrit brutalement Julian Hawthorne, ou bien qu'elle se résigne à entendre et à comprendre la vérité. Ses soi-disant champions affirment que c'est la condamner à ne plus nous lire. J'ai dans l'idée qu'elle nous lira quand même et ne s'en trouvera pas plus mal. »

A défaut des écrivains, doit-on accuser les lois et une coupable tolérance? Mais ni les mœurs ni les lois n'ont d'indulgence pour les séducteurs. Nous avons montré plus haut qu'entre une famille irritée et les tribunaux toujours prêts à lui infliger d'écrasantes amendes, la profession de don Juan n'était pas tenable aux États-Unis. Puis l'Américaine est femme pratique, et l'imagination exaltée est rarement son fait. Ce n'est donc ni à sa faiblesse, ni à l'audace de l'homme, ni aux excès de la littérature, ni à la presse, ni au théâtre qu'il faut s'en prendre; ces causes diverses qui, ailleurs, ont plus ou moins contribué à affaiblir

le respect du lien conjugal, n'ont ici aucune influence. Est-ce à la défaillance du sentiment religieux? Mais, nulle part aussi vivace qu'aux États-Unis, il a soutenu, sans faiblir, le choc des idées modernes; l'indifférence n'y est pas de mise, non plus que l'athéisme n'y est de mode; l'universelle tolérance n'y a pas engendré l'universel scepticisme. Le catholicisme y est ardent, grâce à l'appoint considérable des Irlandais, et le protestantisme y joue un rôle important dans tous les actes de la vie privée et de la vie nationale. Le mal n'est pas là; il est ailleurs.

Il est dans la multiplicité des lois relatives au mariage et au divorce. Chaque État a les siennes. Chaque État, en tant que souverain, a légiféré sur la matière et, bien que partant des mêmes prémisses pour atteindre le même but, a édicté des prescriptions diverses. Partout on s'est inspiré des mêmes idées religieuses et morales et cela pour aboutir à un étonnant désordre, aux complications les plus absurdes et les plus grotesques, à cette question que bon nombre de conjoints peuvent se poser et que leur pose le *New-York Herald* : « Êtes-vous légalement mariés, épouse ou maîtresse, époux ou amant? Nos lois sur le mariage

et le divorce ont-elles répondu à ce que nous étions en droit d'en attendre, ou l'heure est-elle venue de les déclarer en faillite [1]? »

Ce désordre s'explique et ces conséquences étaient à prévoir. Il ne suffisait pas, en effet, de poursuivre séparément un résultat identique; il importait de tenir compte d'éléments divers qui, agissant à leur insu sur l'esprit des législateurs, leur ont fait adopter, suivant le milieu dans lequel ils se trouvaient et l'atmosphère morale qu'ils respiraient et dont ils s'inspiraient, des prescriptions différentes. Ils légiféraient, non pour une nation, mais pour une section particulière, pour un État isolé, souvent alors peu peuplé, et les lois qu'ils édictaient, limitées à cet État, tenaient compte avant tout des mœurs et des tendances locales, des traditions et des idées de la population, ici citadine, là campagnarde, ici exclusivement puritaine, là mélangée par l'immigration de catholiques et de protestants. Puis la prospérité de l'État dépendant de l'accroissement de la population, chacun d'eux était intéressé à favoriser cet accroissement, à attirer chez lui

1. Voyez le *New-York Herald* du 2 janvier 1890

l'émigrant ou l'Américain nomade, partant à simplifier le plus possible, avec sa législation, l'accomplissement des actes sociaux, à rendre le mariage facile, facile aussi le divorce, à éviter ces formalités administratives compliquées dont s'accommodait mal une race indépendante, renforcée d'aventuriers plus indépendants encore.

D'une part, simplification excessive des conditions requises pour contracter mariage; de l'autre, causes de divorce spéciales à chaque État; partout, au début surtout, grandes facilités pour obtenir, avec la naturalisation, les droits civils et politiques largement concédés. Et, en ceci, la logique était d'accord avec l'intérêt. Le point de départ de la colonisation avait été la protestation de la conscience opprimée contre l'autocratie religieuse, de la liberté contre le despotisme, de l'indépendance civile contre la réglementation exagérée de la vielle Europe, et la jeune Amérique, attirant à elle les mécontents, les impatients, recrutant des partisans chez ses ennemis, sentait grandir ses forces en voyant grossir le nombre de ses citoyens. D'instinct, ces nouveaux-venus affluaient là où les lois entravaient le moins leur liberté; citoyens, ils étaient

électeurs et éligibles, et la législation locale s'inspirait de leurs désirs, reflétait leurs volontés. Aujourd'hui, encore, il en est de même, et si, dans certains États suffisamment peuplés, civilisés et policés, les lois, plus rigoureuses, sont aussi mieux observées, dans d'autres, et surtout dans les nouveaux États de l'Ouest, elles sont encore à l'état rudimentaire, simples et en petit nombre.

De la multiplicité et de la variété des lois relatives au mariage et au divorce il est forcément résulté ceci : que, les conditions requises pour contracter une union ou obtenir un divorce étant autres dans un État que dans l'État limitrophe, une union contractée à New-York a pu être rompue par un décret de divorce rendu dans le Connecticut, où le mari avait fait élection de domicile. Ceci aussi : qu'un homme ayant cohabité quelques jours avec sa maîtresse dans un État, puis ayant rompu toutes relations avec elle et s'étant légalement marié plus tard, s'est vu condamner comme bigame : le seul fait d'avoir cohabité avec une femme non mariée constituant, dans cet État, une union légale. Dans le premier cas, la femme a réussi à faire annuler le décret de divorce par la cour de New-York, mais uni-

quement en ce qui concerne l'État de New-York. Le mari n'en est pas moins légalement divorcé dans le Connecticut. Il peut donc s'y remarier; et, plus tard, faire annuler dans un autre État ce second mariage et en contracter un troisième. Suivant l'État dans lequel il résiderait, il serait légalement l'époux d'une femme dont les tribunaux d'un autre État l'auraient séparé à sa requête.

Citons, à ce sujet, quelques exemples empruntés aux *Reports* des cours américaines.

A quelle époque Mrs Amelia Steel devint-elle Mrs Gall? Voilà, semble-t-il, une question bizarre et à laquelle Mrs Amelia Steel devrait être mieux à même que personne de répondre. Et cependant elle n'en sait rien et les pièces du procès n'éclaircissent guère l'affaire. Mrs Amelia Steel entra au service de M. Joseph Gall, riche opticien, après la mort de la femme de ce dernier. Elle tenait sa maison, devint sa maîtresse, et le rendit père d'un enfant. M. Gall avait déjà un fils légitime parvenu à l'âge d'homme; sur les remontrances de ce dernier, il se sépara de

Mrs Amelia Steel et l'installa à Brooklyn, où elle était connue sous le nom de Mrs Gall. En 1886, au moment même où elle accouchait d'un second fils, M. Gall mourait; et, sur les conseils de son avocat, la pseudo-veuve réclama, dans l'héritage du défunt, la part que la loi reconnaît à l'épouse légitime. De mariage, il n'est pas question, et Mrs Amelia Steel n'en allègue aucun. Examen fait, la cour de King's County a décidé, cependant, que Mrs Steel était devenue Mrs Gall *entre 1883 et 1886*, à une époque qu'elle ne précise pas autrement; que le premier enfant, né avant 1883, était fils naturel, sans aucun droit sur la succession; que le second, né en 1886, était légitime et devait être admis, ainsi que sa mère, au partage des biens. Il est vraisemblable que Mrs Gall a accueilli cette décision avec une satisfaction qui eût été plus complète si les juges avaient pu déterminer plus exactement où, quand, et par quel procédé s'était effectué son changement d'état.

De qui miss Jane Quick pouvait-elle bien être la femme en mai 1868? De la solution de cette question dépendait une fortune. et miss Jane Quick eût été fort en peine de la résoudre. Ce qu'elle pouvait dire, c'est que, le 10 juin 1850,

elle avait épousé James P. Brenton, dans l'Ohio. De là ils s'étaient rendus dans le Nébraska; puis, en 1863, en Californie. En 1864, Brenton la quitta sans dire où il allait et ne revint pas. Elle s'en fut vivre chez un nommé Joseph Walker, distillateur, pour le compte duquel elle faisait l'article dans les hôtels de la ville. Le bruit courait que Brenton était mort et qu'elle avait épousé Walker. Ce dernier était entendu dans sa partie: il fabriquait, entre autres produits, un *bitter* fort goûté des résidents de Stockton, et que Mrs Walker excellait à vendre. Encouragé par son succès, dont il lui était en partie redevable, stimulé par elle, il se décida à lancer son tonique sur le marché de San-Francisco; et, grâce à une intelligente réclame dont elle prit l'initiative, il en écoula des quantités considérables. L'affaire était bonne, si bonne que H. Mac Donald, président de la Banque du Pacifique, et John C. Spencer, riche capitaliste, s'y intéressèrent pour moitié, et qu'en peu d'années Walker réalisa une grosse fortune.

En mars 1868, Mrs Brenton, toujours sans nouvelles de son époux fugitif, demanda et obtint le divorce pour cause d'abandon. En novembre

de la même année elle épousait Walker, donc en mai elle ne se considérait pas comme sa femme. Puis tous deux revinrent à New-York. Mais il était dit que miss Quick n'aurait pas la main heureuse dans le choix de ses époux; peu après elle se séparait de Walker, qui lui allouait une pension alimentaire annuelle de 20 000 francs. En 1881, Walker mourait. En mai 1868, date de l'association avec MM. Mac Donald et Spencer, était-elle l'épouse ou l'associée de Walker, ses droits étaient-ils distincts des siens ou identiques? Elle portait son nom, passait pour sa femme et la cour décida qu'elle l'était, bien que la cérémonie de leur mariage n'ait eu lieu que six mois plus tard.

L'examen des lois relatives au mariage et au divorce trahit, dans chaque État, l'incessante préoccupation du législateur. Partout il a voulu protéger et défendre la femme contre elle-même aussi bien que contre l'homme, déjouer les pièges qui pouvaient être tendus à son inexpérience, limiter les abus du despotisme marital, en conséquence condamner le séducteur à des indemnités considérables, multiplier les causes de divorce, y insérer les clauses les plus favorables

au sexe faible, comme dans le Kentucky, par exemple, où le fait seul, pour un mari, de mettre les fournisseurs en garde contre les dettes que pourrait contracter sa femme et de les aviser qu'il se refuserait à les payer, constitue une cause suffisante de rupture du lien conjugal. La même préoccupation s'accuse dans d'autres États, où l'on admet comme équivalent à un mariage légal le fait, pour un homme, de cohabiter avec une femme, de lui laisser porter son nom et de la traiter en épouse légitime. On a vu dans cette prescription une garantie nouvelle accordée à son sexe, une protection octroyée à la jeune fille enlevée à sa famille; on est allé plus loin en admettant qu'une proposition de mariage, même non suivie d'exécution, pouvait, dans certains cas, donner à la femme à laquelle elle était adressée les droits et les privilèges d'une épouse. L'un des cas les plus curieux de ce genre est le procès intenté à H.-L. Kittson, fils du commodore de ce nom, par Anne Clarke.

Bien connue sous son surnom d'*Annie*, la plaignante réclamait, le 1er mars 1887, devant la cour suprême du circuit de New-York, une séparation de corps (*limited divorce*) et une pension

alimentaire de son prétendu époux. Voici les faits qui résultent de sa propre déposition et de celle de l'unique témoin qu'elle produise. Tout d'abord elle reconnaît que sa propre honorabilité laisse fort à désirer; qu'elle hante d'ordinaire les bals publics, les salles de concert et les cabarets; que les jeunes personnes auxquelles elle sous-loue des chambres dans la maison qu'elle habite ont eu, à maintes reprises, maille à partir avec la police. Ceci dit, elle affirme avoir épousé H.-L. Kittson le 24 avril précédent.

Où et devant qui? C'est ce qu'elle ne précise pas et ce que l'accusé nie énergiquement. Il a, paraît-il, fait la connaissance d'Annie dans un *bar room* qu'il fréquentait d'ordinaire. Le garçon de l'établissement les avait présentés l'un à l'autre et ils avaient trinqué de compagnie. Annie, buveuse émérite, acceptait tout ce qu'on lui offrait, et presque chaque jour elle et lui se retrouvaient là, passant des heures ensemble à vider verre après verre. Le 24 avril, dit le défendeur, il but plus que de coutume, et Annie l'emmena chez elle. Il n'a aucun souvenir de lui avoir proposé de l'épouser, il était ivre et ne rentra que le lendemain à son domicile. L'unique témoin assigné

par Anne Clarke, le garçon de salle, dépose que H.-L. Kittson était un excellent client, généreux, payant bien les consommations d'Annie et donnant souvent un dollar de pourboire. Le 24 avril, il se souvient que, Annie répondant à une question de Kittson qu'il n'avait pas entendue, dit : « Ne parlez donc pas ainsi, je ne suis pas une femme que vous puissiez épouser » ; à quoi Kittson aurait répliqué : « C'est bien, c'est bien, j'en suis pour ce que j'ai dit. » Il était ivre, ajoute le témoin, et ils sortirent ensemble.

La cour, après audition, décida que s'il y avait eu offre de mariage ou mariage, ce dont la preuve n'était pas faite, le défendeur était en état d'ébriété, inconscient de ses actes, et débouta la plaignante.

L'aventure est vulgaire et les personnages sont peu intéressants ; mais ce qui est pour attirer l'attention, c'est qu'un pareil procès soit possible, c'est qu'une femme de cette classe puisse alléguer la rencontre d'un amant d'un jour et une prétendue offre de mariage dont témoigne seul, en termes ambigus, un garçon cabaretier, pour réclamer une séparation qui serait la reconnaissance implicite du mariage, qui lui permettrait de

porter le nom de sa victime, et plus tard, si elle lui survivait, de faire valoir ses droits à sa succession. Ce qui est pour surprendre, c'est que, si le garçon de salle eût été moins affirmatif quant à l'état d'ébriété du défendeur, le jugement pouvait être autre et Kittson déclaré marié. Il lui eût été loisible, il est vrai, de demander le divorce et facile de l'obtenir; mais il restait tenu au paiement d'une pension alimentaire calculée d'après sa position de fortune, et Anne Clarke portait son nom.

La cour d'appel de New-York a rendu récemment un arrêt duquel il résulte, en effet, qu'un mari divorcé reste, quand même, l'époux de sa femme, à moins qu'il ne se remarie en dehors de la juridiction de la cour, — dans le New-Jersey, par exemple. Elle a décidé, en outre, que la pension alimentaire allouée à la femme en faveur de laquelle le divorce avait été prononcé devait être, en tout cas, payée la vie durant du mari : « ladite pension, dit l'arrêt, n'étant pas seulement destinée à assurer l'existence matérielle de la femme, mais représentant une amende infligée au mari, et du paiement de laquelle la mort seule l'exonérait. »

Les circonstances dans lesquelles ce dernier

arrêt a été rendu sont caractéristiques. Un homme épouse une riche veuve. Peu après elle réclame le divorce, et l'obtient, ainsi qu'une forte pension alimentaire. En possession de sa fortune, accrue de la rente que lui sert son mari, elle épouse un planteur du Sud, fort riche lui-même. L'époux divorcé s'estimant, vu ces circonstances, libéré du lourd fardeau de la pension à payer, songe à se créer un nouveau foyer. Il s'éprend d'une jeune fille, jolie, distinguée, mais sans fortune et, ne pouvant se marier dans la juridiction de la cour, il franchit, avec sa fiancée, la frontière de l'État et l'épouse. A l'époque fixée pour le payement de la rente à sa première femme, il refusa de s'exécuter, offrant de prouver qu'elle n'en avait nul besoin pour vivre, étant infiniment plus riche que lui. Il perdit sa cause, en appela, et la plus haute cour de l'État rendit le jugement que nous avons indiqué.

D'une enquête faite, il résulte qu'il y a, à New-York, à l'heure actuelle, nombre de femmes qui reçoivent une pension alimentaire, non pas d'un seul, mais de deux et même de trois époux, dont elles ont été successivement divorcées, et cela, alors qu'elles vivent avec le troisième ou le qua-

trième. Si l'un des infortunés ex-conjoints ne s'acquitte pas ponctuellement à échéance, un simple avis transmis à la cour suffit. Le délinquant, appréhendé au corps pour *contempt of court*, « mépris des décisions judiciaires », est incarcéré; les frais d'arrestation et de détention incombent à sa charge, et ils sont tels que l'on ne s'expose pas deux fois à de pareils risques. On raconte encore, à New-York, l'aventure de Léonard Grover, auteur dramatique. Condamné à la requête de sa femme pour *contempt of court* et incarcéré dans la prison de Ludlow Street, Grover, hors d'état de payer la pension alimentaire, se résigna à rester en prison aussi longtemps qu'il plairait à son ex-épouse de l'y détenir. Pour charmer ses loisirs, il se mit au travail, confectionna quelques drames qui eurent grand succès et, remis en fonds, négocia, de sa prison, avec Mrs Grover, sa mise en liberté et l'exonération de la pension alimentaire moyennant une somme une fois versée.

Partout, dans les mœurs et dans les lois, nous retrouvons, aux États-Unis, cette sollicitude anxieuse, souvent excessive, à l'égard de la femme. Là où, dans notre scepticisme européen, nous ne verrions qu'une intrigue vulgaire et une

tentative de chantage, nous avons peine à comprendre des décisions, qui, dans le Nouveau-Monde, n'étonnent personne. Il nous répugne d'admettre qu'une femme mariée puisse venir, en pleine cour, déposer contre elle-même, attester sa propre inconduite, produire les lettres de son complice, le tout pour appuyer une demande d'indemnité réclamée par le mari contre l'amant et fondée sur ce fait que le défendeur a détourné à son profit l'affection qu'elle ne devait qu'à son époux légitime, *alienation of her affection*. Ainsi fit cependant Mrs Catherine Siefts, dont le procès intenté par elle à son séducteur fit grand bruit.

Elle avait quarante ans quand elle connut Frédéric Gortze. Ex-alderman d'Hoboken, propriétaire d'une usine importante, veuf et fort riche, Frédéric Gortze portait allégrement ses soixante-quatre printemps, et, à première vue, s'éprit de Mrs Siefts, belle et plantureuse personne qui tenait à Nyak une maison meublée avec pension bourgeoise. Elle était mariée, mais n'en fit pas moins fort engageant accueil à l'opulent manufacturier, qui, séduit, disait-il, par les charmes de Nyak, venait fréquemment y passer un jour ou deux et trouvait chez Mrs Siefts le calme dont il avait,

paraît-il, besoin, pour se délasser du souci des affaires. Au début, il y amena ses filles ; mais peu à peu il préféra se rendre seul à Nyak, et, Siefts étant appelé au dehors par ses occupations, il tint à Mrs Siefts fidèle compagnie. Malgré ses visites assez fréquentes, malgré sa ponctualité et sa libéralité dans le payement de ses notes, la pension bourgeoise périclitait, ce que voyant, il engagea amicalement les Siefts à s'établir à Hoboken et offrit même à Mrs Catherine un emploi de surveillance dans sa manufacture. Ils n'eurent garde de refuser. Tout alla bien pendant quelque temps, jusqu'au jour où le fils aîné de Gortze, quittant Philadelphie, vint, lui aussi, retrouver son père et l'aider dans la direction de ses affaires. Alors les choses se gâtèrent et Mrs Siefts, dont le jeune homme voyait de mauvais œil l'influence sur son père, dut céder la place.

Séparé de sa belle, Frédéric Gortze fut comme un corps sans âme, et sa passion éclata en lettres incendiaires. Il lui en adressait jusqu'à deux ou trois par jour, tantôt lui jurant de l'épouser, « ne devînt-elle veuve qu'à l'âge de quatre-vingts ans », ce qui, étant donné le sien, supposait que sa vie et son amour se prolongeraient jusqu'à

cent quatre ans, tantôt lui envoyant, par la poste, mille baisers et supputant avec une amoureuse complaisance ce que prendraient de temps mille baisers à donner. Il ne s'en tenait pas à ces hypothèses d'un cœur enflammé : il proposait des rendez-vous, et, toujours exact, arrivait le premier; il offrait des dîners fins dans les cabarets à la mode, et, multipliant les escapades, il emmenait sa belle à Long-Branch ou en villégiature, s'ingéniant à inventer des occasions pour être libre un jour ou deux, lui suggérant des prétextes à donner à son mari pour s'absenter elle-même. Jamais amant plus épris, plus fidèle, ne brûla d'une plus vive flamme et ne multiplia, avec plus d'imprudence, missives plus compromettantes.

Cet idéal état de choses durerait probablement encore si le hasard et son mauvais génie ne lui eussent fait rencontrer, dans le restaurant où il déjeunait d'ordinaire quand il était seul, le minois fripon, le nez retroussé, les yeux éveillés, les lèvres vermeilles et les tresses blondes d'une soubrette, nouvelle venue dans cet établissement. Devant tant de charmes, le galant alderman capitula, oublieux de ses serments, de ses lettres,

de Mrs Siefts, de tout ce qui n'était pas sa nouvelle beauté, peu farouche, d'ailleurs.

Mrs Siefts était femme d'expérience et de tête. Elle avait soigneusement gardé les lettres, et, de suite, soupçonna ce qui se passait. Elle n'eut pas de peine à découvrir sa rivale et s'en fut la trouver. Gortze était le lien commun : « Cela, disait-elle, constituait entre elles deux une sorte de parenté. » Elles échangèrent leurs confidences et reconnurent qu'à toutes deux Gortze avait, quelques jours auparavant, au nouvel an, fait cadeau des mêmes bijoux : seulement ceux qu'il avait donnés à la jeune femme étaient d'un prix plus élevé; en outre, il lui avait offert mille dollars si elle consentait à l'épouser, mais elle en demandait trois mille et l'affaire était encore en suspens.

Sur ce, Mrs Siefts, sans hésiter, s'en fut tout conter à son époux; elle lui remit les lettres de l'alderman, lui expliqua très clairement que ledit alderman avait détourné à son profit les trésors de tendresse qu'elle ne devait qu'à lui; qu'en ce faisant Gortze lui avait causé un préjudice notable, qu'il eût donc à lui réclamer de ce chef une indemnité, qu'après examen et de bon accord

les deux époux estimèrent au plus juste à la somme de 50 000 dollars (250 000 francs).

Les lettres ne pouvaient laisser subsister aucun doute dans l'esprit des juges et rarement témoin déposa plus allégrement que Mrs Siefts contre elle-même et son complice, expliquant par le menu les passages obscurs de la correspondance, précisant les rendez-vous et les dates, indiquant les localités, désignant les témoins à assigner, faisant sur tout le passé la plus éclatante lumière. C'était, disait-elle, son unique moyen d'expier les torts qu'elle pouvait avoir vis-à-vis de son mari, et, devant un repentir si touchant, attesté par un zèle si sincère, et la perspective d'encaisser une forte somme, comment M. Siefts eût-il pu refuser son pardon à l'épouse dévoyée, anxieuse de rentrer au bercail?

Mais le beau sexe n'a pas seul le privilège d'éclairer la justice et de lui faciliter sa tâche. Les avocats spéciaux affirment que, dans nombre de cas où la femme sollicite le divorce, arguant de l'infidélité de son époux, ils n'ont ni enquête à faire ni preuves à rechercher, le mari accourant de lui-même pour les leur mettre en main, apportant spontanément les lettres qui établissent sa

propre culpabilité. D'aucuns poussent l'empressement jusqu'à proposer d'écrire sous leur dictée ce qui peut être nécessaire pour combler les lacunes du dossier; ils élucident les points douteux, précisent les localités où le délit a été commis, indiquent quels témoins faire comparaître pour lever tous les doutes. Pour tant de zèle en faveur de la vérité ils ne mettent d'ordinaire qu'une condition : que la femme se contentera du divorce sans exiger de pension alimentaire. Ils recouvrent ainsi leur liberté et gardent leur argent.

C'est qu'en fait le silence des témoins entrave terriblement l'action de la justice, ainsi que le prouve un procès récent et célèbre dans lequel la correspondance de l'épouse coupable ne laissait rien à désirer. Le mari avait surpris les lettres à elle adressées. Femme légère, mais soigneuse et rangée, elle gardait tout, et ce tout était complet. Jour par jour, année par année, on y pouvait suivre ses intrigues, ses aventures de toute sorte. La haute position sociale du mari, celle de sa femme, donnaient à ce procès un grand retentissement ; le résultat semblait certain, mais l'accusée niait, arguait d'un dépôt confié par une amie

dont elle se refusait à donner le nom, affirmant qu'elle ignorait de qui étaient les lettres. Les complices, bien connus, se renfermaient dans le même mutisme. Assignés comme témoins, ils déclaraient ne rien savoir, ne pas reconnaître l'écriture, et, nonobstant l'évidence, vu l'absence de tout témoignage légal, force fut d'acquitter la coupable et de refuser le divorce au mari outragé.

Est-ce pour éviter un pareil déni de justice que M. Auguste Kuch eut recours au procédé aussi nouveau qu'ingénieux qui lui permit de reconquérir sa liberté, et, du coup, le mit en passe de faire sa fortune? En 1876, il épousa miss Annie Schneider, jeune et très jolie fille dont il était passionnément épris. Pendant deux années, tout marcha à souhait; les nouveaux époux vivaient à New-York avec les parents de la jeune femme. Auguste Kuch était photographe et ses affaires, suffisamment prospères, lui permettaient d'entourer sa compagne d'un certain confort. Mrs Kuch, sage et raisonnable, n'abusait pas de l'empire qu'elle possédait sur le cœur de son mari, qui, de son côté, avait en elle la plus entière confiance. Il le lui prouva lorsqu'en juillet 1888, redoutant pour elle les intenses

chaleurs de la grande ville, il l'engagea à aller passer quelques semaines en villégiature dans les *Catskill Mountains*, pour y respirer l'air salubre et frais des hauteurs. Ne pouvant y séjourner lui-même, il prit pension pour elle dans un des meilleurs hôtels de la région et l'y installa, promettant de la venir voir aussi souvent que ses occupations lui permettraient de quitter New-York. Peu après le départ de Mrs Kuch, M. Landsman, célibataire, ami de Kuch, s'avisa, lui aussi, sur le conseil de son médecin, d'aller passer quelques semaines à Griffin's Corner, station estivale, distante de quelques kilomètres de l'hôtel où résidait Mrs Kuch. Sur les instances de son ami, il lui promit d'aller, de temps à autre, rendre visite à sa femme et de l'accompagner dans quelques excursions.

Ainsi fit-il, à la grande satisfaction de Mrs Kuch, qui, dans ses lettres à son mari, se louait fort des attentions de Landsman, lequel, écrivait-elle, venait une ou deux fois par semaine la voir et lui faire faire des promenades en voiture dans les environs. Landsman était, de longue date, l'ami de son mari; il avait été l'un des témoins de leur union et l'intimité qui existait entre lui et le

jeune couple justifiait ses empressements. Aussi Kuch lui en savait grand gré et en témoignait sa satisfaction dans ses lettres à Mrs Kuch.

Un samedi, l'occasion s'offrit à lui de faire à sa femme une surprise agréable, et, sans la prévenir, il arriva à Margaretsville où il l'avait installée. Il l'y trouva, mais aussi Landsman. Ce dernier lui dit avoir eu à se plaindre des aménagements de son hôtel, préférer celui de Margaretsville et y avoir fait élection de domicile depuis le mardi précédent. Sans attacher d'importance à ce détail, Kuch monta chez sa femme, et, dans l'après-midi, se promenant avec elle, fut assez surpris quand, parlant de Landsman, elle lui dit qu'il n'était là que depuis la veille. Du coup ses soupçons s'éveillèrent. Pourquoi cette contradiction au sujet d'un fait aussi simple? Il observa, et son inquiétude s'accrut. L'accueil assez froid que fit sa femme à sa proposition de lui consacrer quelques jours, des regards surpris, des allusions échappées aux commensaux de l'hôtel le confirmèrent dans l'idée de son infortune conjugale; des demi-aveux arrachés à une femme de chambre convertirent ses doutes en certitudes. Toutefois il n'en laissa rien paraître et repartit pour New-

York, laissant Landsman et sa femme dans une sécurité complète.

Aussitôt de retour dans la métropole, il s'en fut trouver Isaac N. Falk, avocat expert en pareille matière, et lui exposa son cas. A première audition, Falk déclara qu'il ne doutait pas, lui non plus, de la mésaventure conjugale de son client, ajoutant que, sur de pareils indices, on pouvait bien asseoir une désagréable conviction, mais non échafauder un procès. Il fallait des preuves concluantes. Comment s'en procurer? Kuch se promit de chercher. On trouve parfois ce que l'on cherche, et, peu de jours après, Kuch venait communiquer à son avocat un procédé ingénieux dont il se promettait merveilles. Il fut éloquent, persuasif et décida l'homme de loi, curieux d'en constater par lui-même l'efficacité, à l'accompagner à Margaretsville.

A deux heures du matin ils arrivèrent à l'hôtel et Kuch, suivi de M. Falk, monta tout droit à la chambre de sa femme. Elle n'y était pas. Sans bruit, ils pénétrèrent dans celle de Landsman. Avec une dextérité toute professionnelle, Kuch dirigea vers un angle de la pièce un jet de lumière électrique et un appareil instantané sur la plaque

duquel se photographièrent deux têtes ahuries de coupables réveillés en sursaut. Le cliché obtenu, l'artiste habile fit place à l'époux irrité et Kuch de tomber à bras raccourci sur le séducteur. Cela fait, et Mrs Kuch réintégrée chez elle, il tira son épreuve. Elle était admirablement venue, et maître Falk s'en déclara très satisfait, affirmant qu'avec cette pièce de conviction le résultat du procès n'était pas douteux.

Kuch obtint, en effet, gain de cause. Son aventure fit du bruit; si elle mettait en pleine lumière un incident regrettable pour lui, elle attestait son habileté de photographe. Depuis, son atelier ne désemplit plus, son nom est célèbre et il a reçu maintes offres avantageuses de maris en quête de divorce et d'irréfutables documents.

Il ne faut pas moins, en effet, que des preuves indéniables pour triompher de ce sentiment chevaleresque des juges que, dans ses écarts et ses fautes, la femme est plus victime que coupable. En ce qui concerne les hommes, les mêmes juges se montrent beaucoup moins indulgents. Que des aventurières en abusent, cela n'est pas pour surprendre. Un procès pendant devant la cour des États-Unis du district de Brooklyn en est une

preuve, et M. Ch. Cheeseborough a fort à faire à défendre contre les prétentions de Léonora Arnold une partie de sa fortune. Elle ne lui réclame pas moins de cinq millions de francs et produit en faveur de sa demande les faits suivants dont dépose sa mère.

En 1850, vivait à New-York une veuve, Mrs Cheeseborough; elle avait deux fils, Charles et Blaise, et possédait une fortune de dix millions. En mourant elle laissa cette fortune par parts égales à ses deux enfants, stipulant qu'au cas où l'un d'eux viendrait à décéder sans héritier légitime, le survivant hériterait de lui. Blaise mourut le premier, sans avoir contracté mariage, et son frère devint seul possesseur de la fortune. Alors se produisit la réclamation de Léonora Arnold qui repose uniquement sur le témoignage de sa mère, Joséphine Crégier.

En 1854, dit cette dernière, elle fit la connaissance de Blaise Cheeseborough dans une académie de danse où jeunes gens et jeunes filles se réunissaient sous la direction d'un professeur. Blaise s'éprit d'elle et lui proposa de le suivre à Baltimore où, dit-il, il l'épouserait. Blaise était jeune, amoureux; elle le savait riche, elle accepta. Ils

partirent, voyageant à petites journées, descendant dans les mêmes hôtels où ils passaient pour de jeunes mariés, puis ils séjournèrent quelques semaines à Baltimore. De mariage, il ne fut plus question, soit qu'il l'eût oublié, soit qu'elle-même, n'y ayant jamais cru, se fût abstenue de lui en parler; puis ils revinrent à New-York. En 1855, elle donna le jour à Léonora. Cette union irrégulière que Blaise n'avouait pas, dont il ne parlait jamais, qu'ignoraient ses proches et ses amis, ne fut pas heureuse. Lassée, après plusieurs années, des mauvais procédés de son amant qui s'enivrait et la maltraitait, Joséphine disparut un beau jour, s'en fut à Charleston, et là vécut avec un nommé John Jackson qui la faisait passer pour sa femme; puis, elle le suivit à Nashville, dans le Tennessee. Plus tard, apprenant la mort de Blaise, elle revint à New-York revendiquer au nom de sa fille les droits de cette dernière à sa succession, assigna M. Ch. Cheeseborough en paiement de cinq millions et des intérêts, arguant que son court séjour à Baltimore, où on la croyait la femme de Blaise, constituait un mariage légal et légitimait sa fille.

Si l'importance de la somme en litige donne à ce procès un plus grand retentissement, le

principe demeure le même. De son propre aveu, la plaignante a toujours vécu dans une situation irrégulière; rien ne prouve que Blaise lui ait promis le mariage, aucune lettre, aucun document ne l'atteste; rien ne prouve non plus qu'elle l'ait réclamé ni alors ni depuis. C'est l'histoire banale d'une escapade de jeune homme riche et oisif, de jeune fille légère, éprise de luxe; mais pour l'opinion publique comme pour le juge, le coupable, c'est lui, l'instigateur de l'enlèvement. S'il fut son premier amant, il fut probablement cause qu'elle en prit un second et qu'une fois sortie de la voie droite elle n'y put rentrer. Si les lois du Maryland, où se trouve Baltimore, ou de l'un des États traversés par eux et où ils ont passé pour mariés admettent que ce fait seul constitue une union valide, Léonora Arnold est fille légitime, elle a droit aux millions laissés par Blaise Cheeseborough et dont le frère a indûment hérité.

III

A ce désordre des lois aboutissant au désordre des mœurs, à cette simplification excessive de la législation relative au mariage aboutissant à une multiplication des divorces telle que dans le Connecticut on compte un divorce sur dix unions, un sur sept en Californie, quel est le remède?

Le plus efficace et le plus simple, à coup sûr, serait de substituer aux lois locales, spéciales aux divers États et réglant dans chacun d'eux les conditions du mariage et du divorce, une loi fédérale, commune à tous, pour tous identique. Ainsi fit-on, dans un autre ordre d'idées, quand, l'extension des affaires et la multiplicité des transactions provoquant d'incessants conflits entre les juridic-

tions de divers États, on substitua aux lois multiples et contradictoires concernant la faillite une loi uniforme. Mais si simple que semble ce remède et si efficace qu'il puisse être, il est et demeure impraticable. La section 8 de l'article 1er de la constitution des États-Unis qui consacre les attributions du congrès ne lui confère aucun droit de légiférer en une matière dans laquelle chaque État est souverain. Il faudrait, pour lui donner ce droit, un amendement à la constitution voté par les deux tiers du congrès et ratifié par les assemblées législatives des trois quarts des États, ce qui est actuellement, et de l'avis de tous les hommes compétents, une impossibilité. Pris individuellement, chacun des États de l'Union voterait en faveur de cette mesure, s'il avait l'assurance que ses prescriptions locales dussent devenir nationales et que ses lois en la matière fussent étendues à tous les autres États. En dehors de cette irréalisable éventualité, aucun d'eux n'entend abdiquer son droit de légiférer à sa guise et au mieux de ses intérêts.

Rien ne montre plus clairement combien est insurmontable cette difficulté que ce qui se passe dans l'État de New-York, où la loi ne reconnaît qu'une cause de divorce absolu : l'infidélité. A

maintes reprises on s'est efforcé d'en faire admettre d'autres; la presse a vainement insisté sur le fait que l'infidélité du mari n'est pas l'unique cause qui pût rendre insupportable à la femme le maintien du nœud conjugal, qu'il en était d'autres, d'ordre physique et moral, aussi pénibles, si ce n'est plus. La loi a résisté à toutes ces critiques et on n'obtiendrait pas plus l'assentiment de l'État de New-York à admettre d'autres motifs de rupture que celui de certains États à abandonner une ou deux des dix ou douze causes de divorce qui figurent dans leurs codes.

Vu l'impossibilité où l'on est de procéder par amendement à la constitution, on s'est ingénié à tourner la difficulté et l'on croit avoir trouvé, dans la constitution elle-même, le moyen que l'on cherche. La section 10 de l'article 1er stipule qu'aucun État ne pourra « conclure aucun traité, alliance ou confédération, octroyer des lettres de marque ou de représailles, frapper monnaie, émettre des billets de banque, autoriser le payement des dettes en monnaies autres que celles d'or et d'argent, *voter des lois invalidant ou affaiblissant les obligations résultant d'un contrat*, concéder des titres de noblesse. »

Bien que le contexte de l'article semble écarter, à première vue, tout rapport entre cet article même et la question des lois relatives au mariage et au divorce, on argue de l'interdiction faite aux législatures d'État de voter « des lois invalidant ou affaiblissant les *obligations* résultant d'un contrat », pour leur contester le droit de légiférer sur le mariage et le divorce, assimilés à un contrat. Force serait d'admettre que, par cette clause détournée, insérée dans une section qui, ni de loin ni de près, n'a trait à la question, les premiers législateurs auraient entendu enlever aux États et réserver au pouvoir fédéral seul le droit de légiférer sur la matière. L'invraisemblance de l'hypothèse la fera probablement écarter et, fût-elle admise, tout au plus justifierait-elle le passage d'une loi déclarant valide et de plein effet, dans tous les États, le divorce prononcé par l'un d'eux. Cela seul ne remédierait pas aux complications existantes, tout en constituant cependant un progrès sur l'état de choses actuel.

On propose également de réserver aux cours fédérales le droit de connaître seules des instances en divorce dans tous les cas où les deux conjoints ne seraient pas originaires du même État. Cette

mesure écarterait les conflits de juridiction et les fâcheuses conséquences résultant du divorce accordé dans l'un des États à l'un des conjoints, refusé au second dans un autre, valide ici et nul ailleurs. Mais ce qu'il importerait surtout de réglementer, c'est le système actuel de publications légales, fertile en fraudes et en évasions de la loi, et qui permet à l'un des conjoints de réclamer le divorce à l'insu de l'autre, de l'obtenir sans que la partie intéressée soit entendue, de façon qu'elle en ignore même le prononcé pendant des années. Ce cas est constant et l'on a fréquemment vu une femme mariée n'apprendre que par accident, et longtemps après, que le divorce avait été prononcé contre elle. Le plus récent est le suivant.

A la suite d'une discussion conjugale assez vive motivée par l'inconduite du mari, personnage en vue, un accord intervint entre sa femme et lui. Désireux tous deux d'éviter un scandale bruyant, ils convinrent de se séparer à l'amiable. Nantie d'une somme assez forte que son mari mit à sa disposition, l'épouse partit avec sa mère pour un long voyage en Europe. Peu après son départ, le mari introduisit devant la cour une instance en divorce. Copie de ladite instance et des allégations

faites devant être communiquée à sa femme, il fut requis de donner son adresse. Il l'ignorait, dit-il, sa femme étant à l'étranger et ne séjournant à demeure fixe dans aucune localité connue de lui. Ce cas est prévu par la loi ; le juge ordonna donc l'insertion de la requête et de l'ordre de comparution dans deux journaux locaux, l'un spécial et légal que les avocats lisent seuls, l'autre peu répandu en dehors de l'État. Les délais expirés, la cause fut entendue ; le mari seul produisit quelques témoins ; ignorante de ce qui se passait, la partie adverse n'était pas représentée, et le décret de divorce fut rendu. Dix-huit mois plus tard, à son retour aux États-Unis, la femme eut connaissance des faits accomplis. Son mari était remarié, et sa place légalement occupée par une autre.

Un cas analogue s'est récemment produit dans le Kentucky. En l'absence de son mari appelé en Australie par ses affaires une femme demanda et obtint le divorce, sur la simple allégation, cette fois, qu'il était affilié à une secte religieuse dont les membres devaient faire vœu de continence absolue. Cette clause figure en effet dans le code du Kentucky, plus rigoureux toutefois que celui des États voisins en ce qui concerne le mariage,

une jeune fille n'y pouvant contracter union sans l'autorisation de ses parents avant l'âge de vingt et un ans.

De cette prescription, dont s'accommode mal, semble-t-il, l'amoureuse précocité de la jeunesse du Kentucky, est née une industrie spéciale ayant son siège à Jeffersonville, ville frontière de l'Indiana, État limitrophe. Dans les journaux américains de janvier 1889 paraissait une annonce ainsi conçue : « A céder, à Jeffersonville, Indiana, une agence de mariages bien achalandée. La situation, agréable et facile, comportant d'agréables relations, conviendrait à un homme jeune et actif. S'adresser au vendeur, William Kratz, agent matrimonial, lequel justifiera des bénéfices et donnera communication de ses livres de comptabilité. »

Jeffersonville est en effet le *Gretna Green* de cette section de l'Union, et William Kratz y joue le rôle du légendaire forgeron. Chaque jeudi, par tous les temps en automne et en hiver, tous les jours au printemps et en été, William Kratz se tient au débarcadère des bateaux à vapeur de Louisville. D'un coup d'œil, il a tôt fait de dévisager les couples et de leur glisser discrètement sa

carte ainsi conçue : « William Kratz, agent matrimonial, procure aux personnes désireuses de contracter mariage tous les renseignements et indications nécessaires ». « Rien de plus facile, dit-il, que de reconnaître un couple d'amoureux. Ils ont tous une façon à eux de descendre l'escalier du débarcadère en échangeant de tendres regards. Ils ont en outre l'air empêtré, en quête de renseignements qu'ils n'osent demander, mais qu'ils écoutent avidement quand je les leur donne. Il m'est arrivé parfois, bien que rarement, de me tromper et d'accoster des couples qui pensaient à toute autre chose qu'au mariage, mais je n'ai jamais eu à me plaindre de leurs procédés. Les jeunes gens riaient et les jeunes personnes rougissaient. J'en puis citer qui sont revenus, pour le bon motif, et sont ainsi devenus mes clients [1]. »

M. Kratz estime qu'un enlèvement dans le Kentucky, suivi du mariage à Jeffersonville, revient à neuf dollars vingt cents (46 francs), au plus juste prix : 1 franc pour la traversée, 10 francs pour le permis (17 fr. 50 quand on le veut doré sur

1. *Louisville-Journal* du 19 janvier 1889.

tranche avec attestation), 25 francs pour le magistrat, 10 francs pour l'agent. « A ce taux les choses sont convenablement faites », ajoute M. Gratz; mais ces prix comportent des réductions. On peut obtenir du magistrat un rabais et l'agent se contente de 5 francs, si on lui promet de l'héberger à sa prochaine visite dans le Kentucky; c'est ce que M. Kratz donne à entendre en parlant « d'agréables relations ». Pourquoi le jeudi est-il le meilleur jour de la semaine? C'est ce qu'il ne dit pas, mais il l'affirme et on peut l'en croire sur parole. « Tous les jeudis j'ai fort à faire, dit-il, et l'on ne sait pas tout ce que mon agence rapporte à Jeffersonville; elle est une vraie bénédiction pour les bateaux, les hôteliers, magistrats et restaurateurs. » M. Kratz est parfaitement convaincu qu'il est un bienfaiteur de l'humanité et que son intervention lucrative, qui, après tout, aboutit à une union légale, mérite d'être encouragée.

Ce qui est pour étonner davantage, c'est qu'un homme puisse ouvertement braver la loi de l'État dans lequel il réside et que, pour le faire impunément, il ne lui en coûte que trois cents (15 c.). Le cas s'est présenté, non pas une fois, mais cent fois. Mrs J.-L. Smith avait de sérieuses rai-

sons de soupçonner la fidélité de son mari. L'ayant surpris en flagrant délit, elle réclama son divorce devant la cour de New-York, l'obtint, avec interdiction pour lui de convoler en secondes noces. Il n'en coûta à M. Smith que la modique somme susdite pour traverser la rivière, se rendre dans l'État limitrophe de New-Jersey et y contracter légalement un autre mariage. Cela fait, il revint à New-York s'occuper de ses affaires. En deçà de l'Hudson il est divorcé, par delà il est marié. A New-York, sa seconde femme ne serait que sa maîtresse, elle est son épouse légitime sur l'autre rive; bigame ici, là il est en règle avec la loi.

Le cas d'Isabella Davis est plus compliqué. Mariée à quinze ans à Amos Johnson, elle a épousé successivement B. Mac-Lane, Abram Elmore, Paul Hatton, William Ferguson et Samuel Nickson, tous vivants, domiciliés dans des États différents et sans qu'aucun décret de divorce soit intervenu entre elle et l'un de ses nombreux maris. Pour le moment, et en attendant mieux, elle se prétend l'épouse légitime de Samuel Nickson, avec lequel elle réside dans la Caroline du Nord. Les cinq autres époux récla-

ment leur femme ou leur liberté, et la cause est pendante devant cinq cours distinctes.

Si l'on aborde l'étude des lois relatives au divorce dans les trente-huit États de l'Union, on se trouve en présence d'un inextricable fouillis de clauses et de prescriptions d'où se dégagent, non sans peine, seize causes principales et généralement admises; quelques-uns, comme l'État de New-York, n'en reconnaissent qu'une, d'autres jusqu'à dix, mais l'on n'en rencontre pas deux ayant édicté les mêmes. Ces seize causes sont : 1° l'adultère; 2° la bigamie; 3° la désertion volontaire, dont la durée varie suivant les localités; 4° l'absence continue pendant cinq ans; 5° la cohabitation du mari avec une femme de couleur; 6° la folie ou l'imbécillité; 7° les sévices et violences; 8° l'état de vagabondage; 9° les injures graves; 10° l'emprisonnement pour crime; 11° l'ivrognerie habituelle ou l'abus de l'opium; 12° l'impuissance; 13° le refus de la femme de suivre son mari; 14° le refus du mari de pourvoir à la subsistance de sa femme; 15° l'inconduite; 16° l'affiliation à une secte religieuse prescrivant la continence. A ces causes multiples plusieurs États ont ajouté une clause plus large, plus élas-

tique, ouvrant à deux battants la porte déjà largement entr'ouverte, en laissant aux cours le droit de prononcer le divorce à leur propre discrétion.

On voit par là ce qu'une législation hâtive, abandonnée à des représentants obéissant à des préoccupations locales et à la pression capricieuse d'une population souvent peu éclairée, a pu faire, aux États-Unis, de cette institution du mariage, sacrée entre toutes et tenue par les fondateurs de la république comme l'une des bases indestructibles de l'organisation sociale. Ce désordre, consacré par les lois, fait un étrange contraste avec la théorie morale et religieuse considérée comme immuable, avec l'apparent respect professé pour le lien conjugal, avec le rituel solennel qui l'entoure et le consacre. La contradiction est saisissante entre le point de départ et le point d'arrivée, entre ce que l'on a voulu et les résultats que l'on a obtenus. Elle l'est bien plus encore si l'on observe à quelles conséquences l'implacable logique peut conduire des esprits dévoyés et souvent de bonne foi.

En face de l'impuissance des lois et de l'inextricable confusion au milieu de laquelle on se débat vainement, la négation se dresse, solution radi-

cale, faisant table rase des traditions du passé, balayant des lois inutiles et des prescriptions inobservées, pour laisser, ici, libre cours aux passions humaines, pour substituer, là, des prescriptions rigoureuses et immuables à une législation mobile et inefficace. Ceux-ci, comme les *Shakers*, professent la continence absolue , avocats de vertus surhumaines et dépopulatrices; ceux-là, comme les Mormons, reviennent aux traditions patriarcales, à la polygamie et au peuplement rapide; d'autres proclament le *Free Love*, l'amour libre et l'union libre, et les uns comme les autres rallient des partisans, recrutent des adhérents. Quel statut plus favorable à l'union libre pourrait-on édicter que la loi actuelle du divorce dans l'Indiana, qui affranchit le mari de l'obligation de pourvoir à l'existence de la femme dont il se sépare sans grief et sans cause, qu'il abandonne à tous les hasards? La polygamie des Mormons oblige du moins le mari à subvenir aux besoins de son harem, à nourrir ses femmes et leurs enfants.

Et que serait-ce donc si l'institution du mariage était, aux États-Unis, déconsidérée par une presse hostile, avide de scandales, si elle était battue en brèche par une littérature antireligieuse et anti-

sociale, par les revendications anarchistes, impatientes de détruire ce qui est, sans rien avoir à mettre à la place que la passion libre et l'instinct brutal? Combien plus irrésistible serait le courant, combien plus justifiées les craintes éprouvées! Telle qu'elle se révèle aux yeux de l'observateur, la situation est grave, et si la cause n'est pas encore perdue, les résultats que l'on se flattait d'obtenir sont, à tout le moins, bien compromis. A une période de développement moral et intellectuel, de prospérité sans précédent, a succédé une période d'incertitude et d'ébranlement; on se prend à douter, en présence des résultats obtenus, de l'excellence des institutions, à se demander si l'on n'a pas fait fausse route en voyant le culte de la femme, les respects à elle prodigués, aboutir à des conséquences aussi inattendues.

Inattendues, elles le sont, et si les hommes d'État, les législateurs, les penseurs et les philanthropes dont s'honorent les États-Unis n'ont jamais eu la prétention de supprimer le vice, de faire régner la vertu sur la terre, à tout le moins ils ont voulu, de bonne foi, asseoir sur des bases solides une organisation sociale supérieure à celle de la vieille Europe, profiter des enseigne-

ments du passé, et, pendant plus d'un demi-siècle, les faits ont justifié leurs espérances. Le désappointement n'en est que plus amer de voir les mêmes instincts aboutir aux mêmes effets, d'entendre les pessimistes affirmer, une fois de plus, que les vertus sont d'institution humaine, mais que les passions sont d'institution divine et que, contre elles, l'organisation sociale actuelle est sans force. On attendait plus et mieux de la constitution que l'on s'était donnée; on voyait en elle l'universelle panacée, la conciliation des droits et des devoirs de tous; en ce qui concerne la femme : sa réhabilitation et son affranchissement; l'on ne saurait nier, sans injustice, que la grande république n'ait tendu de tous ses efforts à ce résultat et qu'un moment elle n'ait paru l'atteindre. S'il lui échappe, la faute n'en est pas uniquement à elle, et déjà, sans se lasser, revenant en arrière, elle cherche à s'ouvrir, vers le but qu'elle poursuit, des voies nouvelles.

IV

Il n'est que temps, car le mal gagne. Impuissantes à y remédier, les lois relatives au mariage et au divorce n'ont fait que l'aggraver par leur multiplicité même et leur incohérence. En les ramenant à un type unique, en les émondant de prescriptions suggérées par une sollicitude plus anxieuse qu'éclairée, on peut espérer combattre, non supprimer, les abus qu'elles favorisent; mais ce qu'une réforme de cette nature ne saurait à elle seule enrayer, c'est la diffusion des idées fausses, le désordre naissant des mœurs, tenu en échec pendant longtemps par la vie simple et saine des premiers colons, par leur éparpillement sur un continent peu peuplé, par l'isolement rela-

tif dans lequel ils vivaient, par l'aisance générale, par la richesse et la pauvreté également inconnues. L'évolution brusque qui, activant l'immigration étrangère, a recruté en outre dans les rangs d'une population exclusivement agricole une armée ouvrière, qui, sur tous les points du territoire, a fait surgir de vastes usines et de grands centres manufacturiers, qui a substitué d'énormes fortunes et de grandes misères à une aisance restreinte, mais générale, a déterminé du même coup une série de phénomènes sociaux. Les mêmes causes ont produit les mêmes effets qu'en Europe; l'agglomération ouvrière : la haine des riches et le socialisme menaçant; l'âpre lutte pour l'existence : la souveraineté de l'argent, la concurrence acharnée; et, conséquence de ce conflit : la sujétion ou l'abjection de la femme, hors d'état de lutter, découronnée de sa primitive auréole, réduite à tout demander et à tout attendre de l'homme.

Rien ne prouve mieux à quel point les phénomènes sociaux sont indépendants des systèmes politiques, de quelles illusions on se leurre en les estimant solidaires et en attribuant, suivant ses prédilections personnelles, une vertu magique à

telle ou telle forme de gouvernement. Pas plus que le pouvoir absolu, la démocratie ne met les peuples à l'abri de maux dont ni l'un ni l'autre ne sont la cause et que tous deux sont inhabiles à guérir. En quel pays, moins qu'aux États-Unis, semble-t-il, aurait dû se propager et s'étendre cette lèpre de la prostitution contre laquelle tout semblait conspirer, au début, pour abriter la jeune république? Aux primitives barrières religieuses et morales, combien d'autres ajoutées depuis; que d'efforts tentés pour arrêter le mal à sa naissance, pour l'enrayer et le circonscrire ensuite, pour ouvrir à la femme des voies nouvelles, pour assurer son indépendance en offrant à son intelligence et à son travail un rémunérateur emploi! La démocratie américaine fut la première à donner aux femmes accès à certaines fonctions administratives et publiques, à leur reconnaître des droits égaux à ceux de l'homme aux professions dites libérales, de même qu'elle a pris l'initiative de leur concéder le droit de vote, dans certains cas déterminés, et que le jour est proche où ce droit, plus étendu, leur permettra d'élargir le cercle de leur influence. Certes on ne saurait reprocher aux législateurs d'avoir assisté,

impassibles, aux progrès d'un mal qu'ils ont tout fait pour conjurer, non plus qu'à l'opinion publique d'y être demeurée indifférente. L'initiative privée, là encore, est efficacement intervenue et l'on a vu de nobles femmes, dont les pauvres de New-York gardent le souvenir, prodiguer des millions pour venir en aide à leurs sœurs déshéritées, créer des refuges pour les jeunes filles et étendre, jusque dans les sections les plus éloignées de l'Union, les bienfaits de leur inépuisable charité.

C'est au cœur et aux extrémités que le mal sévit en effet : dans les grandes villes, comme New-York où l'on ne compte pas moins de 30 000 prostituées, dans les grands centres industriels tels que Chicago, et puis aussi dans ces localités lointaines, en dehors de toute civilisation ainsi que de toute législation, peuplées d'aventuriers, de *desperadoes*, de coureurs des prairies, qui, volontairement, se mettent et vivent hors la loi, donnant libre cours à leurs habitudes d'intempérance, à leurs instincts brutaux, à leurs passions sauvages. C'est un monde à part, monde peu connu, aux mœurs et aux coutumes étranges. De temps à autre une série de meurtres, de sangui-

naires orgies ou d'implacables vendettas rappellent son existence et soulèvent un coin du voile, puis de nouveau le silence se fait; l'isolement, la distance et l'humeur farouche des habitants écartent les curieux et tiennent la répression en échec.

Il attend son historien : Fenimore Cooper doublé de Bret Harte ; et, de fait, ce monde vaut la peine d'être décrit; par le rôle qu'y joue la femme il rentre dans le cadre de ces études. Encore quelques années, il aura disparu, la marée montante de la civilisation l'aura submergé et de ces types étranges fera des légendes. Qui croira alors aux invraisemblables aventures d'une Belle Starr, idole des bandits de l'Ouest, défi vivant jeté à la loi, incarnant en elle les audaces, les vices et l'intrépide sang-froid de ces *outlaws* qui, de père en fils, se vantent de « mourir dans leurs bottes », le coutelas ou le revolver au poing, comme elle fit elle-même le 3 février 1889, à trente-cinq ans, après la plus singulière existence que l'on puisse imaginer, laissant une fille et un fils qui marchent sur ses traces. Les fragments détachés de son journal, car Belle Starr avait reçu l'éducation que possèdent toutes les filles de l'Ouest, permettent de reconstituer cette carrière aventureuse,

incompréhensible dans notre milieu, impossible partout ailleurs qu'en Amérique.

Elle naquit à Carthage, dans l'État du Missouri. Son père, chef de guérillas du Sud, prit une part active à la guerre de Sécession et, dès sa jeunesse, Belle Starr se passionna pour les hardis coups de main, les actes de violence, de pillage et de meurtre de cette période sanglante. La guerre terminée, son père émigra dans le Kansas avec les débris de sa bande; elle l'y accompagna. Amazone intrépide, dès l'âge de dix ans, elle maniait le revolver et le lasso, la carabine et le *bowie knife* en fille dressée par de rudes compagnons, gens experts en ces matières et qu'enthousiasmaient l'audace et le courage de l'enfant. A pareille école elle se forma vite. La haine fermentait dans ces âmes violentes : haine des vaincus contre leurs vainqueurs, des aventuriers et des révoltés contre l'ordre, la loi et la réglementation sociale. Insurgés contre le Nord, ils restèrent insurgés contre tout ce que personnifiait le Nord, ils s'enfoncèrent dans les solitudes d'où, comme les loups que chasse la faim, ils ne sortaient que pour se signaler par quelque défi brutal à cette civilisation qu'ils haïssaient, par quelque acte de brigan-

dage où ils jouaient et perdaient souvent leur vie. Belle Starr n'était ni la moins hardie ni la moins brave, et elle sortait à peine de l'enfance que déjà son nom, son audace, et sa beauté étaient célèbres des rives de l'Arkansas à celles de la rivière Platte.

Précoce en tout, elle s'éprit, à quatorze ans, de Bob Younger, bandit renommé. Elle se fit enlever par lui et, son père refusant de consentir à son mariage, elle passa outre et l'épousa, à cheval, entourée de vingt compagnons déterminés. L'un d'eux, John Fisher, dont la tête était mise à prix, tenait la bride de sa monture pendant que, plus mort que vif, un juge arraché de sa demeure au milieu de la nuit procédait à leur union. Trois semaines plus tard, Bob Younger, mis hors la loi, dut prendre la fuite et Belle Starr revenir auprès de son père. Dans l'espoir de la soustraire aux recherches de son époux fugitif, il la mit en pension dans Parker County; mais Bob Younger ne tarda pas à reparaître; l'enleva de nouveau et gagna avec elle les frontières du Missouri; traqué par les agents de la loi, il dut retourner dans le Kansas.

A partir de ce moment, associée à son exis-

tence, elle ne vécut plus, ainsi que lui, que de vols et de rapines. Habillée en homme, chevauchant à ses côtés, suivie de *desperadoes* qu'elle subjuguait par son intrépidité et captivait par ses charmes, ils pillaient les fermes isolées, enlevant les chevaux et le bétail qu'ils allaient vendre au loin, incendiant les demeures de ceux qui les dénonçaient, déjouant, par leurs ruses d'Indiens, la poursuite des troupes, ou, acculés, faisant tête et livrant bataille.

Serré de près par un détachement de soldats des États-Unis, Bob Younger dut, une fois de plus, prendre la fuite. Belle Starr ne le suivit pas, mais lui donna un successeur, choisissant dans son escorte James Reed, bandit émérite, dont l'habileté était proverbiale. Avec lui elle émigra au Texas, qu'ils parcoururent en tous sens, arrêtant et pillant les diligences, poussant l'audace jusqu'à dévaliser en plein jour et aux portes de la ville d'Austin le courrier fédéral. Elle-même raconte, dans ses mémoires [1], un de leurs plus hardis coups de main. « Nous arrivâmes, écrit-elle, Reed et moi, à Enfaula, où le hasard nous

1. *New-York Herald* du 13 mars 1889.

fit rencontrer à l'hôtel un ami de Reed, Tom Roberts. Il nous parla d'un nommé Wat Greyson qui habitait une ferme isolée. Il passait pour riche et aussi pour avoir en dépôt les fonds destinés aux tribus indiennes. Nous décidâmes de le mettre à contribution et, la nuit venue, armés jusqu'aux dents, munis de chevaux frais, nous frappions à sa porte. Déguisée en jeune Indien Cherokee, je me présentai comme un pauvre garçon égaré qui sollicitait l'hospitalité. La porte s'entr'ouvrit et brusquement j'entrai, suivie de Reed et de Roberts. Saisir le serviteur indien qui avait ouvert et le garrotter fut l'affaire d'un instant. Dans la pièce voisine était Mrs Greyson; en nous apercevant elle se mit à crier, appelant au secours. J'approchai de son lit, lui mis mon revolver sur le front, disant : « Un mot de plus et je vous fais sauter la cervelle. » Elle se tut, mais à ses cris un jeune homme accourait; au moment où il franchissait le seuil, Reed le jetait bas d'un coup de feu. Il s'écroula comme un bœuf assommé. Réveillé par la détonation, Wat Greyson entra; mais, couché en joue par nos trois revolvers, il ne put faire aucune résistance. Sommé de nous dire où était l'argent, il s'y refusa. Décidés à l'y

contraindre, nous résolûmes d'essayer d'abord de la pendaison et, pendant que mes deux compagnons le maintenaient, je cherchai et trouvai une corde solide, lui liai les pieds et lui passai un nœud coulant au cou. Cela fait, nous le hissâmes à une traverse de chêne; il suffoquait et fit signe de le descendre. Alors il nous révéla sa cachette, indiquant la table qui occupait le centre de la pièce, et, sous une peau de loup formant tapis, une trappe. Nous la soulevâmes et j'aperçus une échelle aboutissant à une cave. Je descendis, Roberts m'accompagnant avec une lanterne pendant que Reed gardait le vieux à demi mort. Tout d'abord je découvris deux boîtes à conserves pleines de pièces d'or; au second voyage je remontai avec une vieille bouilloire, également remplie d'or, et au troisième je rapportai trois liasses de billets de banque, en tout trente-quatre mille dollars (170 000 fr.). Alors nous déliâmes le vieux; mais, affolé par la perte de son argent, il s'en fut à la corde, se la passa autour du cou et nous dit : « Pendez-moi, maintenant, je suis ruiné. » Sa mort ne nous eût servi à rien et nous le laissâmes. Le lendemain, nous remîmes à Roberts sa part et, pensant bien que la chose

ferait quelque bruit, nous convînmes de regagner le Texas. Il n'était que temps. En traversant la rivière Rouge, la première chose que nous vîmes fut un placard collé à un arbre sur lequel était écrit : « 17 000 dollars de récompense à qui livrera James Reed mort ou vif. »

On était sur leurs traces; pour dépister ceux qui les suivaient, ils se séparent, se donnant rendez-vous dans le Texas. Belle Starr change de costume et se déguise en jeune fermier. Fatiguée par une longue course à cheval, alourdie par le poids de l'or caché dans une ceinture en peau de chamois qu'elle porte sous ses vêtements, elle atteint non sans peine, le bourg de Bonham, descend à l'auberge, commande son repas, décidée à se remettre en route le soir et à voyager toute la nuit; en attendant, elle s'endort au coin du feu. Mais un orage éclate, la réveille, et la première personne qu'elle aperçoit, assise à la table d'hôte, est le juge Thurman, qu'elle connaissait de vue. Lui ne la reconnaît pas sous ses vêtements d'emprunt, et pendant tout le repas, le juge et les convives ne parlent que du vol commis au détriment de Wat Greyson, de James Reed et de Belle Starr, qui elle-même prend part à la conversation. Vai-

nement l'aubergiste inquiet invite ses hôtes à causer d'autre chose; qui sait si les murs n'ont pas des oreilles? la vengeance de Belle Starr et de ses compagnons est redoutable. On ne l'écoute pas et la soirée s'achève à prédire la capture certaine de la fugitive; on est sur sa piste, le juge la connaît et il la dénoncera s'il la rencontre.

Préoccupée de ne pas éveiller les soupçons en quittant l'auberge par une pluie battante, elle renonce à poursuivre sa route, mais la maison est pleine, les lits font défaut et l'hôtelier de proposer de loger dans le même le juge Thurman, très corpulent, et le jeune fermier, mince et svelte. Tous deux acceptent, Belle Starr avec la plus parfaite insouciance, et la nuit s'écoule sans que le juge ait l'ombre d'un soupçon. A la pointe du jour, il est réveillé par l'aubergiste qui lui dit que, prêt à se mettre en route, son compagnon de lit le demande en bas, ayant quelque renseignement à lui communiquer au sujet de Belle Starr. Le juge s'habille en hâte, descend et trouve le jeune fermier tout équipé, à cheval :

— Vous partez de bonne heure, jeune homme?

— A l'instant.

— Et vous savez où est Belle Starr?

— Parfaitement. Approchez et regardez-moi bien. Je suis Belle Starr, et, quant à vous,... vous êtes une vieille bête. Hier soir, disiez-vous, vous me reconnaîtriez n'importe où, sous n'importe quel déguisement, et vous avez soupé à mes côtés, dormi près de moi, sans rien soupçonner. Le comté de Dallas doit être fier d'avoir un magistrat aussi perspicace. Allez vous y vanter de votre savoir-faire et gardez ceci en souvenir de moi, ajouta-t-elle en lui cinglant le visage d'un vigoureux coup de cravache et éperonnant sa monture. Belle Starr se connaissait en chevaux, et on ne put la rejoindre.

Ses aventures rempliraient un volume. Cernée à Younger Bend, où sa retraite est dénoncée, elle s'échappe et gagne seule, à cheval, San Diego, dans le sud de la Californie. Lassée de sa vie errante et vagabonde, elle y savoure quelques mois les charmes du repos, mais ses goûts aventureux se réveillent. « En vain, j'essayai de me faire à cette existence nouvelle, dit-elle dans ses notes manuscrites, les souvenirs de ma vie passée me hantaient, j'avais soif de grand air, de mouvement et d'action. Quelque temps je luttai, puis je cédai au courant qui m'entraînait. Je lus un jour dans la

gazette locale que des courses devaient avoir lieu à Oakland, courses d'hommes et d'amazones. J'eus la fantaisie de m'y rendre et de concourir pour les deux prix offerts. J'achetai pour 175 dollars (875 francs) un superbe cheval noir qu'on me laissa à ce prix, personne n'osant le monter, et je partis pour Oakland. C'est en négociant cet achat que je fis la connaissance de Charlie Boyd, alors bien connu à San Francisco, et qui m'accompagna.

— « Vous n'avez pas la prétention de concourir pour les deux prix? me dit-il la veille des courses.

« Je lui répondis que si, et lui demandai de me procurer un chariot couvert qui me permît de changer de vêtement sans être vue. Il le fit, et je me rendis sur le champ de courses portant le costume de cavalier mexicain, de longues moustaches et le large *sombrero* à ganse d'argent. Au signal donné, quatorze concurrents se présentèrent, mais j'attirai seule l'attention. L'allure sauvage de mon cheval, la hardiesse avec laquelle je le maniai provoquaient des exclamations; chacun de demander qui était ce jeune Mexicain. Je gagnai la course qui me fut vivement disputée, d'ailleurs, par un Californien grisonnant, intré-

pide cavalier; il me dit s'appeler William Carleton et me demanda mon nom. Je lui donnai celui de William Lee, de Loredo. »

La course finie, elle s'esquive, gagne son chariot et reparaît en amazone bleue, veste indienne brodée d'argent, et, sous ce nouveau costume, captive tous les regards. Sur le même cheval noir, elle gagne cette course sans coup férir.

« Tous m'entouraient, se pressaient autour de moi, me félicitant, m'accablant de compliments, mais aucun n'était aussi pressant que William Carleton. Conquis à première vue, il me demanda de l'épouser. Je me dérobai de mon mieux à ses obsessions, rejoignis Charlie et le chariot, repris mon premier costume et nous partîmes. Nul ne soupçonna un instant que les vainqueurs des deux courses étaient une seule et même personne ayant nom Belle Starr. »

De nouveau elle revient au Texas, et, à court d'argent, s'en procure aux frais de l'État en arrêtant, avec James Reed, qui la rejoint, la diligence de San Antonio, qui transportait dans cette ville 3000 dollars pour le compte du gouvernement. Les poches des voyageurs, mises à sec, en fournirent en outre 2150. Mais, à la suite de ce dernier

exploit, surprise avec son compagnon dans une auberge où ils soupaient, elle réussit, bien que blessée, à s'échapper. Moins heureux, James Reed fut tué après une résistance acharnée.

Belle Starr comptait autant d'amoureux que le Texas, le Kansas, le Nebraska et le Nevada de *desperadoes* et d'*outlaws*. Veuve de Reed, elle épousa Sand, fils d'un Indien Cherokee, qu'elle quitta bientôt, à la suite d'une expédition dans laquelle il eut la maladresse de se laisser prendre. Belle estimait peu les maladroits, et Sand perdit tout prestige à ses yeux. Elle choisit alors John Middleton et reprit avec lui le cours de sa vie aventureuse; mais, traqué par la police, Middleton se noya en essayant de franchir le Potseau-River. Alors elle épousa Jim, cousin de son troisième mari, et le 3 février dernier elle succombait, tuée dans une embuscade sur la frontière du Canada. C'était la fin qu'elle ambitionnait, ayant toujours eu, disait-elle, la terreur de mourir dans son lit.

Si étrange que puisse paraître une telle existence, et si remplie qu'elle soit d'invraisemblables incidents, de scènes violentes et brutales, d'aventures bizarres, elle n'est ni plus extraordinaire ni plus singulière que nombre d'autres. Dans un

cadre particulier, dans un milieu de révoltés, elle met en relief quelques-uns des traits caractéristiques et saillants de la race, exagérés, poussés à l'excès, mais subsistant ailleurs à l'état de germe latent. Belle Starr est, par certains côtés, la descendante de ces *settlers*, de ces *frontier-women*, intrépides, valant des hommes, prêtes comme eux à faire le coup de feu avec l'Indien, à lutter de ruses avec lui. Type d'un autre temps fourvoyé dans le XIXe siècle, cerveau détraqué par le milieu dans lequel s'est écoulée sa jeunesse, en guerre avec l'humanité, la civilisation et les lois, elle affirme encore la supériorité de la femme sur ces bandits qui l'entourent et la suivent, obéissants à ses volontés, déférents à son sexe, subjugués par son audace et sa beauté.

Dans un autre cadre, dans un milieu différent, nous retrouverons, à un bien moindre degré, tempérés par l'éducation et la civilisation, l'amour de l'indépendance, les goûts romanesques, le désir de domination, le dédain, dissimulé cette fois, des conventions sociales. L'étude de quelques types féminins de ce monde américain, si curieux, permettra de dégager, des exagérations de l'instinct héréditaire, favorisé ou contenu par les

circonstances, les tendances actuelles, la femme américaine moderne, affinée et raffinée, mais si différente de l'Européenne, dont la sépare tout un ensemble d'idées, d'instincts et de traditions, barrière plus large et plus profonde que l'Océan qui, entre les deux mondes, s'étend, dompté par la vapeur et franchi en quelques jours.

CHAPITRE IV

Le rôle de l'argent. — Adaptabilité de la femme américaine. — Ses qualités et ses défauts. — Types divers. — Elizabeth Patterson. — Critiques américaines de la femme aux États-Unis. — Réfutations. — Évolution. — Résultat. — L'Américaine moderne. — Son rôle et son influence.

I

Après avoir, dans les pages qui précèdent, noté les facteurs divers qui devaient contribuer à former la femme américaine moderne, nous nous sommes attaché à montrer comment, par essence et par tradition, par nature et par éducation, elle était l'antithèse absolue de la femme d'Orient, de celle dont l'*Hitopadésa* disait : « Une femme doit être sous la garde de son père pendant son enfance, sous la garde de son mari pendant sa jeunesse, sous celle de ses fils pendant sa vieil-

lesse, et jamais indépendante. » Aux États-Unis, elle n'est sous la garde de personne, mais sous la protection de tous.

Nous avons dit dans quelles contrées, dans quelles catégories sociales, à la suite de quelles crises politiques et religieuses s'étaient recrutés les colons du Nouveau-Monde. Reconstituant, à l'aide des documents historiques, ce milieu colonial tel qu'il était au début, nous y avons montré l'homme absorbé par le travail quotidien extérieur, la femme par sa tâche intérieure, et l'égalité des sexes résultant de l'égalité des charges et des responsabilités, puis, à mesure que la prospérité s'accroît, la tâche de la femme diminuant alors que le fardeau de l'homme reste le même, les loisirs de l'une contrastant avec l'écrasant labeur de l'autre. Son intelligence, à elle, se développe et s'étend; celle de l'homme se spécialise et se concentre, son éducation première est limitée, le travail rémunérateur l'attend et le prend de bonne heure. Pour elle, au début égale et compagne de l'homme, elle lui devient peu à peu supérieure par les loisirs qu'il lui crée et l'usage qu'elle en fait; par la culture intellectuelle, par l'étendue et la variété des connaissances, par l'avance qu'elle

sait prendre et garder. Elle est la résultante d'un concours de circonstances qui ne se sont encore trouvées réunies au même degré nulle part ailleurs, et qui toutes ont contribué à faire d'elle le type supérieur de la race. En elle, se combinent et se fondent les traits caractéristiques qui, chez l'homme plus spécialisé, apparaissent accentués, grossis, exagérés, aussi bien par le libre jeu des instincts naturels que par la nécessité de s'en faire une arme dans la lutte pour l'existence, de leur demander leur maximum de force et d'utilité pratique. Chez la femme, ces caractères persistent, mais tempérés et contenus; elle en adoucit les angles, en polit les facettes et d'un caillou terne elle fait une pierre précieuse; les parties constitutives demeurent les mêmes, mais une taille savante met en plein relief l'éclat et la beauté de la pierre.

Si l'on examine en détail les éléments primitifs qui font du citoyen des États-Unis un type nettement distinct de l'Européen dont il est issu, de l'Anglo-Saxon et du Hollandais, de l'Irlandais et du Français, de l'Espagnol et de l'Allemand, de l'Italien et du Scandinave dont le sang se mêle dans ses veines, on est surpris du peu de part que l'atavisme semble avoir eu dans la détermination

de la race. Les quelques traits que l'on trouve çà et là et dont on peut suivre la filiation directe semblent rapportés, juxtaposés ; ils ne se relient que faiblement au fond même, ils s'en détachent sans effort et peuvent disparaître sans altérer l'ensemble. En revanche, nulle part l'influence du milieu ne se laisse mieux saisir et comprendre. Ainsi qu'en un miroir fidèle on voit s'accuser dans l'Américain, dans ses défauts et dans ses qualités, dans ses conceptions et dans ses idées, le reflet de son sol, de son climat et des conditions premières de son existence. Dans ce miroir, apparaissent les facteurs dont le jeu puissant et constant, excessif parfois, a déterminé la prépondérance, de même que chez un forgeron on note le développement anormal des muscles des bras, chez l'artiste la souplesse des mains, chez le lutteur la carrure des épaules.

En première ligne : la volonté, tenace, persistante, telle aujourd'hui qu'elle était hier et qu'elle sera demain. Étant donnés l'œuvre à accomplir et les obstacles à vaincre, cette faculté entra la première en jeu, avec son inévitable cortège de qualités et de défauts, de fermeté et de raideur. Les conditions du milieu n'étaient pas pour l'af-

faiblir, les résultats obtenus n'étaient pas pour la décourager, mais, au contraire, pour l'exagérer, pour en tendre les ressorts, pour mieux adapter l'outil fortement trempé à la rude main de l'ouvrier. L'objectif, simple et restreint au début, n'allait pas au delà des conditions matérielles de l'existence; mais, ce premier résultat obtenu, l'horizon s'élargit et, l'ambition grandissant avec l'expérience acquise, avec les moyens d'action accrus, avec la base assurée, l'objectif se précisa. Dans une société démocratiquement constituée, comme l'était celle-ci, forcément absorbée dans des préoccupations d'ordre purement matériel comme l'est toute société naissante, cet objectif ne pouvait être que l'argent.

On avait éliminé le rang et les distinctions sociales, les castes et les privilèges; la culture intellectuelle n'existait encore qu'à l'état d'exception; les emplois publics étaient rares, peu rétribués et peu recherchés. Ni par le génie, ni par les armes, on ne pouvait, comme dans les républiques antiques, s'élever; pour sortir de la foule, pour arriver aux premiers rangs, la fortune était l'unique voie, la conséquence naturelle et matérielle du travail et de la volonté.

On a souvent reproché aux citoyens des États-Unis leur culte du *Dieu Dollar*, mais on a trop souvent négligé de montrer que le dollar est, pour eux, surtout un signe représentatif. En regard de leur énergie à conquérir la fortune, énergie telle que chez eux les Juifs n'ont pu prendre pied et ne sauraient prospérer, on n'a pas assez dit l'inépuisable générosité de ce peuple, âpre au gain parce que le gain fut longtemps pour lui l'unique marque du succès, l'unique but auquel son ambition pût prétendre. Nonobstant la prééminence croissante des intérêts matériels en Europe, nous aurions peine à concevoir une organisation sociale où l'argent seul fût souverain. On se plaît à dire que nous en sommes là; au fond, nous n'en croyons rien, tout en répétant volontiers ce pessimiste axiome. Plus qu'ailleurs, nous tenons, en France, un grand savant, un grand artiste, un grand écrivain en tout autre estime qu'un homme riche, si riche soit-il. Au-dessus de la fortune, nous mettons bien des choses; en réalité, nous en mettons tant que, dans notre appréciation des autres, l'argent qu'ils possèdent n'est qu'une considération des plus secondaires, et nul n'en a plus conscience que

ceux-là mêmes dont la fortune est l'unique titre à la considération.

Si aux États-Unis, si en Angleterre, l'argent a paru occuper le premier rang, c'est qu'aux États-Unis il fut longtemps le critérium unique du succès, c'est qu'en Angleterre, où les catégories sociales étaient nettement délimitées, l'argent apparaissait comme le niveleur des barrières, comme l'instrument de ceux qui, partis de rien, aspiraient à être quelque chose. Il n'en est plus de même depuis que les barrières s'abaissent, depuis que, par la mise en œuvre d'autres facultés que la faculté commerciale, l'homme d'énergie et de talent peut s'ouvrir des voies mieux en harmonie avec ses penchants naturels, peut quitter la grande route encombrée par la foule et, par des sentiers différents, atteindre le but.

En retraçant, dans une série d'articles publiés par la *Revue des Deux Mondes*, et depuis réunis en un volume, l'histoire des grandes fortunes aux États-Unis et en Angleterre, nous nous sommes efforcé d'indiquer combien rarement la préoccupation dominante d'édifier une colossale fortune a mis en branle les facultés puissantes de ceux qui l'ont conquise. Elle leur est venue

par surcroît, par la force même des choses, mais peu, bien peu de ces fondateurs de dynasties financières ont eu pour but l'accumulation de leurs millions. Un problème à résoudre, une invention à mener à terme, une conception économique à faire prévaloir, une industrie nouvelle à créer, une conquête à ajouter au patrimoine commun de l'humanité furent le point de départ et le mobile et l'objectif. En atteignant ce dernier, du même coup ils atteignirent la fortune; mais, pour la plupart d'entre eux, la fortune ne fut qu'une aide, un outil, un moyen de mettre à l'air leur volonté, de triompher des obstacles; seule, par elle-même, elle n'eût satisfait aucune de leurs aspirations les plus élevées, et ceux dont l'humanité gardera le souvenir étaient plus fiers de leur œuvre achevée que de leurs millions entassés.

Que ces hautes visées soient l'apanage d'une élite, d'un petit nombre, ce n'est que trop certain. Il n'en est pas moins vrai qu'à considérer la société américaine dans son ensemble, l'hommage rendu à la fortune n'y est pas aussi universel qu'on pourrait le croire, et qu'il importe de tenir compte de ce fait que le rôle qu'y joue l'argent

provient de ce qu'il atteste seul le succès dont l'importance se mesure à sa possession.

A ceux qui dénoncent le culte, soi-disant exclusif, que l'on rend, aux États-Unis, au *Dieu Dollar*, l'ostracisme moral et social dont fut frappé Jay Gould, le roi de l'or, celui-là même qui personnifia la plus puissante accumulation de capitaux aux mains d'un seul homme, est une irréfutable réponse. On sait ce que fut ce forban financier en qui s'affirmèrent jusqu'à l'excès les deux mobiles dont nous parlons : l'implacable volonté et l'amour de l'or, et auquel ses vertus privées ne purent faire pardonner ses effroyables spéculations. Et cependant ce même homme qui déchaînait, en 1869, sur le marché financier des États-Unis, l'effroyable tempête dans laquelle vingt-sept des plus grandes maisons de banque sombraient, entraînant dans leur chute des centaines de maisons de commerce, et qui sortait de cette lutte formidable « roi de l'or et des chemins de fer », ce spéculateur impassible que rien n'arrêta jamais, pas même la mort tragique de ses amis sacrifiés par lui, était doux et bon pour les siens, simple dans ses goûts, irréprochable dans ses mœurs, et courbait avec rési-

gnation la tête devant l'ostracisme qui le frappait. Il est mort sans comprendre pourquoi on le haïssait, pourquoi on le méprisait. Il sentait ce mépris et il en souffrait, mais il restait sans force contre lui, ne cherchant ni à le vaincre ni à s'imposer de par ses millions, inhabile même à en jouir.

Le cœur humain a d'étranges mystères. Ce financier redoutable, ce manieur d'argent dont un mot révolutionnait la Bourse de New-York, connut la misère et la supporta vaillamment. Ce calculateur impassible, que ni menaces ni prières ne fléchirent jamais, fut hésitant et craintif devant la femme qu'il aima. Les rares lettres de lui que nous avons sous les yeux le montrent sous un jour tel que l'on se demande s'il s'agit bien du même homme, et par quel étonnant contraste des sentiments à ce point disparates pouvaient coexister en une inexplicable individualité.

Gould fut, dans son genre, un *representative man*, un type caractéristique, à certains égards monstrueux, de ce que peuvent produire la volonté et la cupidité à l'état d'instincts dépourvus de contrepoids, lâchés sans frein dans un milieu favorable à leur plein développement. Il fut aussi la preuve vivante que l'or ne prime pas

tout aux États-Unis et que l'opinion publique ne s'incline pas servilement devant ceux qui le possèdent, alors même qu'ils joignent à cette possession enviée des vertus privées que l'on rencontre rarement chez les manieurs d'argent. A ces titres divers, l'homme vaut qu'on s'y arrête et les contrastes valent d'être notés.

Dans sa jeunesse, avide de s'instruire et conscient de son ignorance, ce fils de paysan se levait l'hiver à quatre heures du matin pour étudier les mathématiques. A quinze ans, il voyageait comme arpenteur, mal vêtu, sans argent, petit, maigre, chétif, parcourant cependant jusqu'à soixante kilomètres par jour, écrivant à l'un de ses amis, — il en avait alors, — le poignant récit de sa misère, de ses épreuves, de ses défaillances et de son labeur obstiné :

« Je n'avais plus rien, c'est-à-dire que tout ce que je possédais au monde consistait en une pièce de dix sous, dont j'étais résolu à ne pas me dessaisir. L'hiver approchait et le désespoir me gagnait. Si les larmes pouvaient remplir une bourse vide, la mienne eût été pleine. La faiblesse et la faim m'en arrachaient d'amères, quand un fermier m'aborda et m'invita, sachant que j'étais

arpenteur, à venir dîner chez lui et, dans l'après-midi, à mesurer son champ. Avec quelle joie j'acceptai, n'ayant rien mangé qu'un biscuit dur, la veille, et pouvant à peine me soutenir! Après le dîner, je fis le travail convenu : il me demanda ce qu'il me devait. « Rien », lui dis-je, m'estimant payé par ce repas qui me sauvait la vie. Mais il insista et me força d'accepter un demi-dollar (2 fr. 50), m'affirmant que son voisin avait payé le double, quelques jours avant, pour la même besogne. La découverte d'un monde ne m'eût pas rendu plus heureux que ce demi-dollar. Je me sentais riche, ayant de quoi manger deux jours, et ce fut le cœur reconnaissant que je le quittai. Il parla de moi à d'autres fermiers qui m'employèrent et, à la fin de mon séjour, croiriez-vous que j'avais en poche six dollars (30 francs)? »

Dix années plus tard, il en possédait 150 000, et, de passage à New-York, il était descendu à l'Everett-House, l'un des grands hôtels de la ville. A l'une des fenêtres, il aperçut une jeune fille dont les traits réguliers, un grand air de douceur et de bonté le charmèrent. A dater de ce jour, miss Miller rencontra souvent, dans les salons de l'hôtel, à la table commune, ce jeune

homme dont le regard la suivait partout, mais qui, silencieux et timide, hésitait à lier conversation avec son père et à se rapprocher d'elle. Un hasard banal fit ce qu'il n'osait faire et, quelques mois plus tard, miss Miller devenait Mrs Gould. Elle n'eut pas à s'en repentir, car jamais mari ne fut plus fidèle et plus affectueux. Les détracteurs les plus acharnés de Jay Gould ont toujours rendu justice à la pureté de ses mœurs et à la rectitude de sa vie privée. Après son mariage, il se fixait à New-York, et commençait, dans Wall street, sa prodigieuse carrière.

En 1870, il était l'homme le plus riche des États-Unis, et peut-être du monde entier. Son terrible coup de bourse du mois de mars 1869, sa prise de possession des lignes de l'Érié, de Saratoga et du Western-Union, la formidable hausse des actions du Pacific-Railroad avaient fait de lui la personnalité financière la plus en vue et la plus haïe de l'Union américaine. Deux hommes avaient pressenti, dès le début, l'étonnante capacité et la cupidité sans frein de Jay Gould. L'un, John B. Alley, membre du Congrès, disait de lui, alors qu'il n'avait encore que vingt-quatre ans, et après une demi-heure d'entretien : « Je

ne veux jamais avoir affaire à Gould, il est le seul que j'aie rencontré qui me fasse peur. » Vanderbilt, qui se connaissait en hommes, écrivait à la même époque à un de ses amis : « J'ai rencontré un nommé Jay Gould; rappelez-vous son nom; il ira loin, mais il y a en lui l'étoffe d'un bandit. »

Un de ses rares, bien rares, familiers, a tracé de lui un portrait exact; il rend la physionomie complexe, la double individualité du modèle, le mélange de sobriété et de cupidité, de douceur de caractère et d'implacable volonté, de simplicité de goûts et d'ambition démesurée, de courtoisie et de cynisme qui caractérisait cette étrange individualité. Ce portrait, rapproché de celui que M. Poultney Bigelow esquisse dans le *Speaker*, éclaire d'un jour nouveau cette nature singulière. Avec l'aide de ces documents et des quelques lettres où l'homme intime se révèle, on peut dégager les éléments constitutifs et les facteurs divers qui mirent en branle cette puissante intelligence, qui portèrent si haut la fortune et ravalèrent si bas le nom de Jay Gould.

Dans un corps frêle et malingre une volonté inflexible, une prodigieuse lucidité, une impec-

cable mémoire et une faculté d'abstraction qui, dans les moments de crise, lui permettait de s'isoler, indifférent aux tempêtes du dehors, aux clameurs, aux menaces, absorbé dans ses combinaisons, tout à ses calculs ; tel on le vit en 1869, dirigeant du fond de son cabinet ses redoutables opérations, évoluant sans une appréhension sur le terrain le plus perfide, calme ainsi qu'un joueur d'échecs, ayant tout prévu, tout calculé, assuré du résultat.

Il était, avons-nous dit, de petite taille, maigre et taciturne ; il avait la barbe, les cheveux et les yeux d'un noir de jais, les traits réguliers, le front large et puissant. Paisible d'allures, sobre de gestes, impassible et froid en affaires et au dehors, il avait l'amour de son intérieur, et jamais soucis ni préoccupations n'en franchirent le seuil. Avec les siens, toujours doux et placide ; avec les étrangers, d'une invariable courtoisie, il se possédait admirablement, et ce corps débile était servi par des nerfs d'acier et un cerveau toujours lucide. Au début de sa vie, il avait été aux prises avec la misère. Il ne la craignait pas, convaincu qu'il saurait, s'il le fallait encore, en avoir raison ; cependant de son contact avec elle, de sa victoire sur elle il lui était resté une conviction funeste :

que l'argent était au plus fort, au plus habile, et que tout était permis pour le conquérir. Fils de paysan, il tenait par contre en singulière estime les supériorités de naissance, de savoir, de position; il les enviait, les admirant de loin sans oser y prétendre, car il n'estimait pas que l'or en tînt lieu. Parvenu, il restait humble devant ce qu'il savait ne pouvoir ni acheter ni payer, reconnaissant vis-à-vis de ceux qu'il considérait socialement comme ses supérieurs et qui daignaient le traiter en égal. Il ne comprenait rien à l'ostracisme dont il était l'objet, à la répulsion qu'inspiraient son nom et les moyens à l'aide desquels il avait édifié sa colossale fortune; il se savait en règle avec les lois : n'en avait-il pas acheté les interprètes, n'avait-il pas payé les juges et les témoins, suborné la presse, donnant, comme en 1873, un chèque de 50 000 francs à l'éditeur d'un journal pour supprimer un paragraphe de quelques lignes dirigé contre lui?

M. Bigelow raconte comme suit l'unique entrevue qu'il eut avec Jay Gould. Ce récit confirme ce que nous énonçons :

« Le hasard, dit-il, me le fit rencontrer. Un ami, qui avait sa campagne près de celle de Jay

Gould et chez qui je passais quelques jours, m'invita à remonter l'Hudson à bord de son yacht à vapeur. Nous attendions à l'embarcadère, quand Jay Gould arriva : il se rendait à la même localité que nous, et son yacht n'était pas prêt. Bien que mon ami ne fût pas en rapports avec lui, le voyant dans l'embarras, il lui offrit de prendre place à son bord. Ce n'était qu'un acte de courtoisie qui ne l'obligeait à rien de plus; pendant la traversée, d'ailleurs, il s'abstint d'échanger un mot avec lui. Pour moi, je n'avais pas les mêmes raisons, n'étant que de passage dans la localité, et je liai conversation avec cet homme dont j'avais tant et si souvent entendu parler. Nous causâmes longuement, de tout, sauf affaires de Bourse, et je fus très vivement frappé de l'isolement social dans lequel mon interlocuteur semblait avoir vécu. Un enfant ne m'eût pas questionné aussi avidement sur des pays inconnus, que lui sur l'Europe, ses institutions, ses coutumes. Il m'interrogeait en homme qui cherche à corroborer des faits antérieurement acquis et dont il doute. Il parlait de personnages et de localités connus, mais en prononçait les noms avec hésitation, comme s'ils ne lui étaient pas familiers. Ses ques-

tions trahissaient une ignorance naïve de ce que tout le monde sait, et celles qu'il me fit sur le rôle et les attributions d'un premier ministre en Angleterre ressemblaient à celles que l'on ferait à un voyageur arrivant du fond de l'Asie sur le rôle et les attributions du Grand-Lama. Tout ce qui n'avait pas trait à l'unique objet de sa vie semblait lui être science occulte ou réservée aux savants. Et pourtant l'homme m'impressionnait par l'ampleur et la profondeur de certaines de ses réflexions, par une supériorité intellectuelle que reflétait la simplicité sobre de ses paroles. Pendant deux heures, il me tint sous cette impression, et je ne pouvais m'empêcher de comparer la place qu'il tenait dans le monde financier avec son absence de toute prétention, avec l'art qu'il mettait à éviter d'aborder les sujets qu'il connaissait mieux que personne et la merveilleuse compréhension avec laquelle il saisissait ce qu'on lui disait. »

Il habitait alors une splendide résidence sur les rives de l'Hudson, à Irvington, ainsi nommée en mémoire de Washington Irving, dont il avait acheté la modeste villa, agrandie et embellie par lui. Chaque jour il se rendait à New-York,

partant le matin, revenant le soir, par un train rapide que la Compagnie avait organisé expressément pour lui et dont ses voisins profitaient. Presque tous riches banquiers ou grands négociants, ils avaient un wagon-salon spécial dans lequel ils se retrouvaient et auquel avaient seuls accès les membres de cette petite société d'élite. Jay Gould sollicita d'en faire partie; on le lui refusa, et ce refus lui fut cruellement sensible. Il se résigna toutefois, sans mot dire. Partout, autour de lui, il se heurtait à cet ostracisme; il s'en affligeait sans s'en indigner; il l'attribuait au dédain qu'inspiraient sa basse extraction et son ignorance des usages du monde. C'était, pensait-il, au prolétaire parvenu et envié, non au spéculateur taré qu'on en avait, et, à cela, il n'avait rien à dire. Nulle préoccupation, d'ailleurs, de répondre par l'insolence de son luxe à l'insolence des mépris; il l'eût pu et ne le tenta jamais. Par goût, par nature, il était simple, n'aimant ni l'ostentation ni l'apparat. A New-York, il vivait dans un palais, à la campagne, dans un château, parce que sa position de fortune le voulait ainsi, parce que d'autres, bien moins riches que lui, vivaient de même et qu'il ne voulait pas se singu-

lariser; mais palais et château étaient clos, le monde n'y avait pas accès et n'y serait pas venu; il le comprenait et s'évitait l'avanie des refus, se demandant naïvement en quoi il les méritait.

Travailleur infatigable, il était doué de merveilleuses aptitudes, et peu de cerveaux humains furent aussi puissamment organisés. Il n'abandonnait rien au hasard et portait dans sa prodigieuse mémoire tout un monde de renseignements précis et de faits soigneusement classés. « Cet homme est un sorcier », disait un jour de lui un grand propriétaire de l'Ouest qui l'était venu voir à l'improviste pour lui soumettre un projet d'embranchement destiné à mettre en valeur d'immenses espaces encore incultes, faute de voies de raccord avec le Pacifique-Railway. Gould l'avait reçu et écouté jusqu'au bout, puis reprenant successivement les arguments de son interlocuteur, réfutant les uns et complétant les autres, précisant les distances, les courbes et les rampes, les travaux d'art et les remblais, il s'était montré à tel point maître de la question que le narrateur de cette anecdote ajoutait : « J'habite cette région depuis vingt-cinq ans; je croyais la connaître mieux qu'homme au monde, et Jay Gould m'a

prouvé qu'il en savait cent fois plus long que moi. Pas une erreur dans ses assertions, dans ses calculs, dans ses chiffres. J'ai vérifié depuis, et là où ses estimations différaient des miennes, là où je croyais le prendre en faute, c'était moi qui me trompais, lui était dans le vrai, et cependant il ignorait ma venue, il n'était pas avisé de ma visite et de ce dont je voulais l'entretenir. »

On a souvent parlé de son bureau de Wall street; c'était, en son genre, une curiosité. Il y avait réuni tout ce que le confort moderne, la prévoyance la plus vigilante et la science peuvent mettre au service d'un homme qui dispose d'un capital sans égal, qui a tout à craindre pour sa vie et que ni le temps ni la distance ne doivent entraver dans la transmission de ses ordres. Des sténographes les enregistraient, des fils spéciaux les communiquaient; des téléphones particuliers lui permettaient de correspondre instantanément avec ses courtiers. Des portes de fer, revêtues de tentures, une succession de salles occupées par des secrétaires, par des commis, par des *detectives*, constituaient autant de postes de surveillance, autant d'obstacles contre les attentats dont le menaçaient sans relâche des lettres anonymes et

dont plus d'une fois il faillit être victime, ainsi que le fut, il y a deux ans, son collègue William Sage, dont nous avons ailleurs raconté l'histoire[1].

C'est dans ce bureau que se passa, en 1882, une scène singulière. Dès 1880, ses nombreux ennemis avaient entamé contre lui une vigoureuse campagne, s'efforçant d'ébranler son crédit; on murmurait que Jay Gould était en péril, qu'il réalisait pour faire face à des pertes; des entrefilets habilement semés dans les journaux avivaient ces rumeurs, elles grandissaient; la chute du « roi de l'or » n'était plus, disait-on, qu'une question de temps. Mais ce qui n'eût que médiocrement ému l'opinion publique et faiblement affecté le cours des valeurs s'il s'était agi de tout autre devenait très grave quand il s'agissait du puissant régulateur du marché financier. Sa ruine entraînerait des ruines sans nombre; aussi, de tous les points de l'Union, les télégrammes affluaient chez Gould, inquiets, désespérés, menaçants. Il importait d'agir et de couper court à ces bruits.

Il convoqua dans son cabinet les principaux banquiers de New-York et quelques-uns des édi-

1. Voir *Revue Bleue*, 26 novembre 1892.

teurs des grands journaux. En peu de mots, il leur exposa la situation, déclarant les en faire juges. Sur son ordre, son secrétaire ouvrit l'un des coffres-forts et déposa sur la table une liasse de papiers et de certificats d'inscriptions de titres nominatifs : Jay Gould invita les personnes présentes à procéder à l'inventaire de ce premier dossier. Le total s'en élevait à 53 millions de dollars (deux cent soixante-cinq millions de francs).

— Et maintenant, messieurs, ajouta-t-il, nous allons, si vous le voulez bien, vérifier l'encaisse métallique, les effets à recevoir, les bons du Trésor et mes comptes courants.

Le résultat de cet inventaire révéla ce que l'on osait à peine croire de la fortune de Jay Gould, à savoir que ses revenus personnels dépassaient déjà *soixante millions de francs.* William Sage avait dit vrai alors que, questionné quelques jours auparavant au sujet des bruits qui couraient, il avait répondu : « Il n'y a pas un mot d'exact dans tout cela. Gould est hors d'état de venir à bout de ses revenus. Je ne crois pas que ses dépenses annuelles aillent à dix millions (deux millions de dollars), il doit donc mettre de côté 40 à 50 millions par an. »

Le lendemain, les journaux de New-York racontaient tout au long cette visite au palais d'Aladdin. Il n'en fallut pas davantage pour arrêter la panique.

A dater du jour où il perdit sa femme, le 13 février 1889, Jay Gould se sentit atteint au cœur. Ce spéculateur sans entrailles aimait tendrement les siens, surtout cette compagne fidèle que le monde ignora et à laquelle le nom de son mari fermait l'accès des salons. Il y avait deux hommes en lui, celui d'Irvington et celui de Wall street; elle ne connut que le premier et lui fut dévouée jusqu'à la fin. Pour elle et près d'elle, il était l'époux et le chef de famille affectueux qui laissait dans son bureau d'homme d'affaires, sa terrible âpreté au gain, sa volonté implacable, sa dureté féroce. Elle partie, il déserta Wall street pour Irvington, où elle n'était plus, mais où tout lui parlait d'elle. A sa passion de l'or s'en était substituée une autre, celle des fleurs, qu'elle aimait. Il agrandit ses serres, dont il fit les plus vastes du monde; il acheva sa plantation de palmiers évaluée à plus d'un million, il compléta ses collections d'orchidées et de plantes rares pour lesquelles il dépensa sans compter. C'est là qu'il acheva de vivre et

qu'il mourut le 2 décembre dernier, entouré de ses deux fils et de ses deux filles.

« Cet homme avait des vertus, écrit M. Bigelow. Sa vie privée fut pure et, sans ostentation, il fut généreux. S'il eût vécu vingt ans de plus, ses actes criminels auraient peut-être été oubliés. Il eût ouvert ses portes à ceux-là mêmes que nous avons vus solliciter les invitations du ploutocrate Vanderbilt. Les journaux eussent parlé de lui avec les égards dus à un milliardaire philanthrope; comme d'autres, il eût acheté à beaux deniers comptants cette notoriété sociale que l'on confond, bien à tort, avec la considération. »

« Jay Gould est mort, écrit le *New-York Herald*, non comme il croyait devoir mourir, sous les coups d'un assassin, mais en homme qui s'endort, entouré de ses enfants, dans la chambre et dans le lit où sa femme s'était éteinte. Comme homme privé, la critique n'a pas prise sur lui : époux et père, il fut irréprochable. En tant qu'homme public, il a donné au monde le plus détestable exemple. Que nul n'envie son succès, car il l'a payé trop cher. Financier de génie, spéculateur hors pair, il fut hors pair aussi par sa souveraine indifférence aux conséquences de ses actes. Il

laisse d'incalculables millions et une grande leçon. Ses millions iront à ses héritiers; mais à ceux qui seraient tentés de l'envier et de l'imiter, il semble qu'une voix sorte de sa tombe et crie : « Va, et ne fais pas ce que j'ai fait. » Quoi qu'on dise, le monde est équitable et juste, à ses yeux l'honneur est une valeur et la première de toutes. Or le monde a jugé Gould, et le monde l'a condamné[1]. »

Non plus donc aux États-Unis qu'en Europe, l'indulgence n'est de mise pour les fortunes mal acquises, si colossales soient-elles. De là toutefois à nier que cette indulgence y soit poussée plus loin qu'ailleurs, de là à contester que l'influence de l'argent y soit moindre, il y a un abîme. Telle qu'elle est, cette influence est excessive; elle résulte autant des idées transmises que du défaut de contrepoids établissant, dans l'opinion publique, un équilibre nécessaire.

Nous avons montré, plus haut, combien la poursuite obstinée de l'argent, signe unique du succès, était incompatible avec la culture intellectuelle, comment cette culture intellectuelle devint l'objectif des femmes, de même que la fortune

1. Voir *New-York Herald*, 7 décembre 1892.

était celui de leurs pères et de leurs maris, comment, par ce fait, elles conservèrent l'avance par elles prise sur les hommes et accrurent leur prestige aux yeux de ces derniers. Chez la femme américaine moderne, nous retrouvons, orientés dans un autre sens, les traits caractéristiques sur lesquels nous venons d'insister : la volonté, l'énergie d'une race de colons et aussi le goût de l'argent converti en goût de dépenses. La femme aux États-Unis est, avons-nous dit, le ministre des dépenses, si l'homme est le ministre des recettes; le luxe de l'une atteste le succès de l'autre.

Mais à mesure que les conditions de la vie matérielle se modifient, à mesure que disparaît l'aléa des pays nouveaux dans lesquels tout est et paraît possible, à mesure que les carrières s'encombrent et que les chances de fortune rapide décroissent, d'autres idées se font jour, d'autres facteurs entrent en jeu, dont l'action lente et continue est appelée à changer les conceptions premières, à atténuer ce qu'elles pouvaient avoir d'excessif et d'outré. L'originalité de la race y perdra peut-être, mais pour être endiguées et disciplinées, ses forces vives n'en persisteront pas

moins. En tout cas, la femme américaine n'y perdra rien, la jeune fille surtout; loin de décroître, son influence s'accroît, elle se fait puissamment sentir en Europe, et jusqu'en France où, par le fait des traditions, des coutumes et des mœurs, elle apparaît comme un élément révolutionnaire au premier chef, modifiant rapidement nos idées sur l'éducation de nos jeunes filles, dont son indépendance et sa liberté d'allures excitent à la fois l'envie et l'étonnement.

Il y a quelques années, plusieurs femmes de haut rang se trouvaient réunies dans l'un des salons d'attente de l'impératrice d'Allemagne. De passage à Berlin, elles avaient sollicité la faveur d'une audience par leurs ambassadeurs respectifs, et une lettre du grand chambellan leur avait indiqué le jour et l'heure auxquels l'impératrice les recevrait. Elles ne se connaissaient pas; Anglaises, Russes, Autrichiennes, Italiennes, le hasard des voyages les réunissait pour la première fois. L'heure de la réception était passée, et la souveraine ne paraissait pas. S'adressant à sa voisine, l'une d'elles exprimait son étonnement de ce retard, s'excusant de son impatience par le fait, qu'en sa qualité d'Américaine, elle

était encore peu au courant de l'étiquette des cours. Son interlocutrice lui répondit, en souriant, qu'elle aussi était Américaine d'origine, mariée depuis peu à un grand seigneur autrichien. Les autres se rapprochèrent, prirent part à la conversation et furent stupéfaites de voir que toutes les six étaient des États de l'Ouest et de la Nouvelle-Angleterre.

Ce fait singulier et significatif confirme ce que nous avons dit de l'Angleterre, où nombre de titres historiques sont aujourd'hui portés par des Américaines. Il en est de même en France, en Allemagne, en Autriche, en Russie, en Italie, et ce n'est pas dans la classe aristocratique seulement que se concluent ces alliances, mais dans les classes élevées et moyennes. On en a pris texte pour railler plus ou moins finement le goût des Américaines pour les distinctions nobiliaires et leur inconséquence à s'enorgueillir de leurs institutions républicaines et à se parer de titres monarchiques; mais, outre qu'elles ne sont pas les seules à en agir ainsi et que ce ne sont là, à tout prendre, que des exceptions forcément limitées, ces alliances, chaque année plus fréquentes et qui, dans toutes les grandes villes du conti-

nent, introduisent un élément social nouveau dont l'influence se fait de plus en plus sentir, s'expliquent par des considérations d'un ordre plus général.

S'il n'est pas de pays au monde où la jeune fille, protégée par le respect de tous, jouisse d'autant d'indépendance et de liberté qu'aux États-Unis, occupe dans sa famille et dans le monde autant de place, soit autant adulée, courtisée, flattée et aussi libre dans son choix, cette royauté n'a qu'un temps, et ce temps est court. La vie extérieure et brillante de la jeune fille américaine cesse d'ordinaire le jour de son mariage, et la jeune fille française que déconcertent, chez sa compagne d'outre-mer, son entente de la flirtation, sa stratégie savante, son indépendance d'allures et de langage, ne la reconnaîtrait guère dans son cadre et son milieu de femme mariée. Or, on n'abdique pas sans regret, on se résigne difficilement, après avoir été reine des salons, au rôle effacé de comparse; aussi la femme américaine envie-t-elle secrètement celle qu'elle a éclipsée pendant quelques années, mais que le mariage affranchit, alors qu'il l'enchaîne. Cumuler, avec les avantages de la vie de jeune fille

américaine, ceux de la femme mariée européenne est un idéal séduisant, il suffit à expliquer les fréquentes unions que contractent les Américaines sur le continent. Il explique aussi l'américanisation rapide de l'Europe, les progrès que font dans nos mœurs, dans nos idées sur l'éducation des jeunes filles, sur le degré de liberté chaque jour plus grande dont elles jouissent, l'influence et l'exemple des États-Unis.

Mais l'Europe, à son tour, réagit sur l'Amérique; la civilisation est faite de ces chocs en retour, et, depuis quelques années, on peut noter, dans les classes supérieures, aux États-Unis, une tendance à adopter quelques-unes des idées européennes en ce qui concerne les privilèges des femmes mariées. Dans cette voie on ne saurait toutefois aller loin, par suite de la difficulté d'enlever aux jeunes filles une prééminence consacrée par une possession séculaire, par tout un ensemble de mœurs, de coutumes et de traditions.

Si des modifications ont lieu, ce sera dans un autre ordre d'idées, comme nous l'indiquerons plus loin, en montrant le revirement caractéristique qui se produit au sujet de la ques-

tion, négativement tranchée, de la dot et qui se rouvre à nouveau.

Comme toutes les races essentiellement progressives, la race américaine est éminemment adaptable ; elle n'a gardé ni la raideur, ni les préjugés britanniques. Si les Américains s'accommodent de vivre à Paris, à Londres ou à Florence, s'ils se plient facilement aux conditions différentes d'existence et de milieu, les Américaines sont plus cosmopolites encore. L'Europe les charme, les attire et les retient par sa culture intellectuelle et artistique, par ses souvenirs historiques et aussi par son bon marché relatif, par ses plaisirs peu dispendieux. Il faut avoir vécu longtemps dans le milieu américain, intelligent à coup sûr, mais où rien ne parle à l'imagination, où le passé date d'hier, où la vie matérielle est coûteuse et le labeur incessant, où le temps est de l'argent qu'on économise, pour apprécier à leur pleine valeur nos jouissances artistiques, nos musées et nos galeries, nos monuments et les souvenirs qu'ils évoquent, nos grandes villes où chaque pierre a son histoire. Tout cela fait si bien partie de nous-mêmes que nous nous croyons blasés sur le charme qui s'en dégage et n'en avons conscience

qu'après en être quelque temps séparés. Tout cela a, pour des imaginations neuves et vives, un attrait puissant, et vous distinguerez sans peine, dans la cour du Louvre, dans les Uffizi de Florence, le Campo Santo de Pise, le Colisée de Rome, l'Américaine de l'Anglaise, par le regard admiratif et contemplatif de la première, par le coup d'œil distrait de la seconde feuilletant son Bædeker. L'une regarde, l'autre constate; l'une a des impressions, l'autre des réminiscences.

Ainsi que l'Anglaise, l'Américaine est fille de l'Europe, et ni le temps ni la distance n'ont affaibli chez elle le culte du passé ; elle s'y rattache d'autant plus qu'elle en est plus éloignée, que sa mémoire est moins surchargée de dates et de faits, qu'à feuilleter les pages de l'histoire elle satisfait une curiosité que les traditions ont éveillée, que les livres ont entretenue. Certes, ni la Seine ni la Tamise, ni le Pô ni l'Arno ne rappellent le Mississipi déroulant sur 3700 kilomètres ses eaux troubles et fécondes; il faudrait 160 lacs Léman pour égaler la superficie du lac Supérieur et la cime même du Mont-Blanc n'atteint pas l'altitude du point culminant des montagnes Rocheuses, mais l'Américaine n'ignore pas que dans ce cadre

restreint s'accomplirent de grandes choses; si le théâtre est plus petit, l'ancêtre y apparaît plus grand.

Cette attraction puissante que l'Europe exerce sur les Américains, et surtout sur les femmes américaines, n'est pas un fait récent, non plus que les causes multiples de cette attraction ne sont nouvelles. L'étude de quelques types, pris en des temps divers, mettra mieux dans leur jour, avec les facultés d'adaptabilité de la femme américaine, les qualités et les défauts inhérents à la race et au milieu que nous étudions. Il est des *representative women* de même qu'il est des *representative men*, et l'histoire de l'une d'elles, histoire qui se mêle à la nôtre et que ses lettres permettent de reconstruire, nous montrera, mieux qu'aucune considération générale, l'attraction qu'exerce ce milieu sur la femme; elle mettra aussi en relief, chez elle, les deux facteurs primitifs que nous venons de noter chez l'homme où ils atteignent leur maximum d'intensité : la volonté énergique d'une part, et l'amour de l'argent de l'autre.

II

Le 4 avril 1878, Élizabeth Patterson, épouse légitime et répudiée de Jérôme Bonaparte, ex-roi de Westphalie, mourait à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Sa beauté, son infortune imméritée, son esprit caustique et mordant et les événements auxquels elle s'est trouvée mêlée lui assurent une place dans l'histoire de son temps.

Née à Baltimore, le 6 février 1785, Élizabeth Patterson débuta dans la vie sous les auspices les plus favorables. Dès l'âge de quinze ans, sa merveilleuse beauté était célèbre bien au delà des limites étroites d'une petite ville de l'État de Maryland. Son père, négociant habile et probe, occupait le premier rang parmi les commerçants

de Baltimore. Elle avait dix-huit ans quand, en 1803, Jérôme Bonaparte, frère du premier consul, visita New-York et, sur l'invitation du commodore Barney, se rendit à Baltimore. C'est là, à des courses données en son honneur, qu'il rencontra Élizabeth Patterson, dont il s'éprit à première vue. Il était jeune, amoureux, entouré de cette auréole de gloire qui s'attachait au nom de Bonaparte. Trois mois plus tard, le mariage civil était célébré devant le consul de France, et le mariage religieux par l'évêque de Baltimore.

On sait que ce mariage, non reconnu par l'empereur, fut arbitrairement cassé en 1805 et que le prince Jérôme épousa, en 1807, la princesse Frédérique de Wurtemberg. On sait aussi avec quelle énergie et quelle persévérance Élizabeth Patterson défendit ses droits et ceux de son fils Jérôme-Napoléon. Forcée de s'incliner devant la volonté toute-puissante de son beau-frère, devant l'abandon et le second mariage de son époux, elle dévora ses larmes et ses colères.

Victime d'une politique et d'une raison d'État qui élevaient son mari au rang des rois et la reléguaient, sans titre et sans état civil, à Baltimore, dans une obscurité qui lui était odieuse, Élizabeth

Patterson dut se soumettre, mais ne se résigna jamais. Déçue dans ses rêves d'affection et d'ambition, elle reporta sur son fils toutes ses aspirations de grandeur. Jérôme avait pour lui le nom de son père et l'avenir; un jour viendrait où la fortune changeante réparerait les torts dont souffrait Élizabeth Patterson et où le fils lui rendrait ce que le père lui avait ravi par soumission aux ordres de son frère. Pendant vingt-cinq ans elle se berça de cet espoir, suivant d'un œil attentif les événements dont l'Europe était le théâtre, assistant de loin, spectatrice impuissante, mais non désintéressée, à la prodigieuse élévation de l'empire, à ses vertigineux succès, à ses revers et à sa chute.

La volonté despotique de l'empereur lui fermait l'accès des cours, privation cruelle pour une femme qui s'estimait appelée à y jouer un grand rôle. Ingénieuse à convertir ses goûts en devoirs, elle se disait que là seulement elle se trouverait à sa place, dans son véritable milieu, et que l'avenir de Jérôme-Napoléon, neveu de l'empereur, fils d'un roi, exigeait impérieusement une riche et puissante alliance. Elle caressait cet espoir, s'efforçant par tous les moyens possibles d'éveiller

l'ambition de son fils, chez qui ses révoltes, ses rancunes et ses aspirations ne rencontraient pas d'écho.

Dans ses lettres, on sent percer l'irritation profonde que lui inspire cette apathie. Elle s'est si bien identifiée avec le rôle que les circonstances lui refusent et que rêve son imagination, qu'elle parle, agit, écrit en souveraine dépossédée, plus hautaine et plus fière dans la mauvaise que dans la bonne fortune. En dépit de tout et de tous, elle fait corps avec cette famille impériale qui l'a rejetée; persécutée, reniée par l'empereur, elle porte aux nues son génie pendant sa prospérité et défend sa mémoire après sa mort.

Il n'en va pas de même pour son mari. Elle refuse le titre de princesse de Smalcalden et un douaire de 200 000 francs de rente de la main du roi de Westphalie, mais elle accepte de l'empereur une modeste pension. A son mari qui se plaint de voir ses offres rejetées et celles de son frère accueillies, elle écrit : « J'aime mieux m'abriter sous les ailes d'un aigle que d'être suspendue au bec d'un oison. » Plus tard, il lui propose un domaine en Westphalie : « Votre royaume est grand, lui répondit-elle fièrement, il ne l'est

cependant pas assez pour deux reines. » Devenue Française par son union, elle est Française par le cœur. De sa nationalité américaine, de ses affections de famille, il ne reste pas trace. Elle renie sa nationalité et sa famille ; elle voudrait les oublier, les faire oublier autour d'elle, à son fils surtout qu'elle emmène à Genève pour achever son éducation.

Singulier choix, car elle veut qu'il soit catholique, « la seule religion possible, écrit-elle, pour des princes et des rois ». Elle-même est protestante, si peu cependant que cela vaut à peine qu'on en parle. Mais à la passion des grandeurs elle joint celle de l'économie; nous verrons plus loin jusqu'où elle la poussait. A Genève, elle se flatte de peu dépenser. On l'y exploite; elle l'affirme du moins et s'en venge par une de ces injustes boutades qui lui sont familières : « Avez-vous remarqué, écrit-elle à son père, qu'il n'y a pas de juifs à Genève? Qu'y feraient-ils? Ils mourraient de faim; un Genevois vaut quatre juifs. »

En ce qui concerne sa famille, elle est intraitable. Elle ne pardonne pas aux siens d'avoir blâmé son mariage, non plus que l'accueil qu'elle reçut d'eux lors de son retour à Baltimore, après

la rupture de son union. Blessée dans ses affections conjugales, exaspérée dans son orgueil, elle trouva, en effet, peu de sympathies parmi eux. Leurs conseils d'abdiquer ses rêves de grandeur et de se renfermer dans la vie modeste et monotone d'une petite ville d'Amérique, pour sages qu'ils pouvaient être, ne faisaient qu'irriter ses regrets et aviver ses rancunes. Les merveilleux succès de l'empereur, l'élévation rapide de son mari, ces grandeurs éclatantes, ces royaumes conquis au pas de course, ce brillant entourage de souverains alliés, vaincus ou dépossédés, tous ces échos d'un monde dont elle était exclue et au sein duquel elle s'estimait appelée à vivre, la rendaient plus intolérante et plus aigrie, plus dédaigneuse et plus méprisante.

A la chute de l'empire, elle s'établit à Florence. C'est là que nous la retrouvons en 1829. Jérôme-Napoléon avait alors vingt-quatre ans. Dépourvu d'ambition, mais non de bon sens, il préférait, à la vie errante d'un aventurier sur le continent européen, l'obscurité de sa ville natale et l'existence simple, mais digne de son grand-père. Cédant à ses sollicitations, car il tenait d'elle la volonté tenace, sa mère lui avait enfin permis de

retourner à Baltimore; quant à l'y suivre, elle n'y songeait pas; elle restait à Florence, tout absorbée par son idée de préparer à son fils une alliance digne du nom qu'il portait. Plus que jamais elle blâmait en lui ce qu'elle appelait son apathie, ses goûts vulgaires; mais elle faisait fond sur sa déférence aux désirs maternels, sur son obéissance passée, et elle ne doutait pas de le voir, au premier signe, accepter l'alliance qu'elle lui imposerait.

Déjà, en 1826, elle avait espéré le marier à sa cousine Charlotte, fille de Joseph Bonaparte, et dont elle trace un portrait qui n'a rien de flatteur : « Une hideuse petite créature, dit-elle, et, avec cela, un caractère du diable. » Il est vrai que, quand elle en parle ainsi, le mariage projeté n'a pas abouti et la princesse Charlotte manifeste un penchant très prononcé pour un autre prétendant. Il convient d'ajouter aussi que les négociations matrimoniales ont fort traîné en longueur. Mme Bonaparte avait chargé un de ses amis, de la maison Rothschild, de prendre des renseignements minutieux sur la situation de fortune de Joseph : « On annonçait, dit-elle, une dot de 3 500 000 francs; pour moi, je n'y croyais pas,

mais j'étais bien décidée à ne donner Jérôme que contre un million comptant. Ce n'est pas moi que l'on bernera avec des promesses et des espérances. » Quand les renseignements demandés lui parvinrent, il était trop tard, « et puis, ajouta-t-elle, ils n'étaient pas satisfaisants ».

Elle cherchait ailleurs, et croyait toucher au but de ses efforts quand, au commencement de septembre 1829, elle reçut une lettre de son père lui annonçant que Jérôme-Napoléon venait de se fiancer avec miss Williams, fille d'un négociant de Baltimore, et que le mariage serait célébré en octobre. Ce projet anéantissait tous ses rêves d'avenir, c'était la ruine de ses dernières espérances; après le père, le fils la trahissait. Aussi l'on voit dans ses lettres que, si elle avait eu le pouvoir de briser cette union, comme l'empereur avait brisé la sienne, elle n'eût pas hésité à recourir aux mesures arbitraires contre l'illégalité desquelles elle protestait depuis un quart de siècle. Sa réponse à son père est un cri de désespoir. Elle serait sur son lit de mort, dit-elle, agonisante et sans souffle, que Dieu, par un miracle, lui rendrait la parole pour protester contre cette union. Jamais, avec son consentement, Jérôme

n'épousera une Américaine. Le neveu de Napoléon, ajoute-t-elle, n'a pas d'égal en Amérique. En Angleterre, il pourra choisir une femme dans les familles de la plus haute aristocratie. Elle-même n'a-t-elle pas eu vingt fois l'occasion de contracter les plus riches alliances? Elle a refusé de se remarier; le pouvait-elle avec le nom qu'elle portait? « Dieu sait, écrit-elle, si je hais la pauvreté et l'isolement; j'ai accepté l'une et l'autre, et ni l'une ni l'autre n'ont brisé mon orgueil et n'ont fait plier ma volonté au point de me réduire à accepter un mari dans une situation inférieure à la mienne. Je ne consentirai jamais à ce que mon fils épouse miss Williams ou toute autre miss américaine. Ce mariage n'est pas encore fait; qu'il le rompe; qu'il se serve de mon nom; qu'il invente n'importe quel prétexte. Surtout que l'on ne vienne pas me débiter des rapsodies sur l'amour et la passion. Est-ce que nous ne savons pas avec quelle facilité hommes et femmes se dépètrent de l'amour, que les imbéciles seuls restent pris dans ces prétendus filets et se marient pour autre chose qu'une grande fortune ou une haute situation? »

Est-ce bien là la femme qui, en 1803, répon-

dait aux remontrances de son père à l'occasion de son mariage : « J'aime Jérôme Bonaparte et je préfère être sa femme, ne fût-ce qu'un jour, à l'union la plus heureuse. » Depuis lors, il est vrai, vingt-six années ont passé sur sa tête et ses lettres nous apprennent qu'elle faisait de La Rochefoucauld son livre de chevet.

Puis elle reprend : « Une immense fortune vaut mieux, chez une femme, qu'un rang élevé, j'en conviens; mais encore faut-il que cette fortune soit réellement immense pour excuser une mésalliance. Or, qu'est-ce que ces fortunes de Baltimore et qu'est-ce que cette famille Williams où les enfants foisonnent? Moi-même, à mon âge, je ne me résoudrais jamais à épouser un Américain, si riche fût-il, et certes mon fils a droit de prétendre bien plus haut que moi. Si miss Williams possédait 500 000 dollars, si Jérôme pouvait l'emmener hors d'Amérique et n'y jamais revenir, je céderais peut-être... et encore. »

On était en 1829, et 500 000 dollars représentaient deux millions et demi de francs. Même à ce prix, elle hésiterait; or, la dot de miss Williams était d'environ 30 000 francs de rente, lesquels lui appartenaient en propre et n'étaient pas, en cas

de décès, réversibles sur la tête de son mari. Et puis, elle connaît les femmes, surtout les femmes américaines, écrit-elle à son père. « Dans tous les pays du monde, les femmes sont douées d'un merveilleux instinct et s'entendent à manier les hommes. En Amérique, ajoute-t-elle, elles sont plus habiles encore qu'ailleurs et en avance d'un siècle en fait de roueries. Si mon fils venait à mourir, sa veuve n'aurait qu'une idée : se remarier, et les enfants de mon fils seraient sous la dépendance de ce futur beau-père. » Comment son père a-t-il pu laisser Jérôme s'embarquer dans une pareille aventure? Ignorait-il ses désirs, ses volontés maintes fois et si clairement exprimées, sa haine de l'Amérique et des Américaines? Si encore Jérôme en était réduit là par la nécessité! Mais il n'en est rien; certes, elle a peu de fortune, mais enfin, la pension qu'elle lui fait et les 6000 francs de rente de sa famille sont suffisants pour vivre. « Je suis avare, reprend-elle, je le sais, mais l'amour de l'argent, que je pousse si loin, ne m'a jamais fait perdre de vue les intérêts de mon fils, au contraire. N'est-ce pas moi qui ai arraché aux Bonaparte cette pension de 6000 francs, qu'on lui continue encore, et que

l'on aurait déjà supprimée, n'était la crainte que leur inspire ce qu'ils appellent ma langue infernale? N'est-ce pas grâce à moi qu'il a obtenu de sa tante, la princesse Borghèse, un legs de 20 000 francs? »

On voit qu'Élizabeth Patterson professait une médiocre opinion des femmes américaines. Elle y revient dans une lettre du 17 octobre. Si ce mariage se fait, en dépit de ses résistances et de ses remontrances, elle exprime le désir que, du moins, Jérôme n'amène pas sa femme en Europe. « Ici, dit-elle, il est de notoriété publique que les Américaines qui nous arrivent tournent mal. » Mais à toute règle il est des exceptions, et si elle prise fort peu ses compatriotes, elle s'estime tout autrement : « Mon ambition, ma beauté, mon intelligence, n'ont jamais été dans leur cadre naturel en Amérique. Après mon mariage, il était évident pour tous ceux qui s'intéressaient à moi que ma vraie place était en Europe. Je ne pouvais vivre ailleurs. La Providence ne m'a pas départi la dose d'imbécillité et d'étroitesse d'esprit sans laquelle l'existence à Baltimore est impossible. Vous pensez bien que, si ce mariage se fait, jamais je ne retournerai en Amérique.

Bien certainement je préférerai vivre parmi des étrangers. Ici, du moins, on me tient pour une femme de sens et de bon conseil. Là-bas, vous me considérez et me traitez comme une vieille folle, qui n'est bonne qu'à ravauder ses bas et à marmotter ses prières. Ici, l'on me consulte sur les affaires les plus délicates, sur les négociations les plus compliquées, et vous me jugez incapable de décider des choses qui me tiennent le plus à cœur. »

Sa haine contre les États-Unis n'a d'égale que sa passion pour l'Europe. « Heureux pays, dit-elle, où les femmes ne sont jamais traitées de vieilles folles! » Sur ce thème, elle est éloquente. « Dans les cours d'Europe, écrit-elle à son père, les mots de *vieux* et de *vieilles* sont bannis du vocabulaire. Des femmes de quarante, de cinquante ans même se marient dans des conditions aussi avantageuses que de petites péronnelles de seize ans. J'en ai vu épouser des hommes de tout âge et même plus jeunes qu'elles. »

Florence, où elle vivait alors, était l'asile élégant des victimes de la coalition triomphante. Les grands événements qui avaient une fois de plus bouleversé l'Europe, renversé un empire,

rétabli une monarchie en France et restauré, en Italie, des dynasties dépossédées, avaient aussi bouleversé bien des existences. Diplomates sans emploi, grands dignitaires sans dignités, mécontents attendant tout du temps et des changements qu'il amène, venaient chercher en Italie un asile peu dispendieux sous un climat favorisé. On conspirait sans agir, on intriguait, on médisait entre soi des vainqueurs du jour, et on s'y vengeait par des railleries de la fortune adverse.

Mme Bonaparte tenait aux vaincus par le nom qu'elle portait et par son alliance rompue; par ses relations et ses rancunes, elle se rattachait aux vainqueurs; elle avait ainsi un pied dans chaque camp. A quarante-quatre ans elle était encore fort belle, et le baron Bernstetten pouvait dire, sans trop de flatterie, mais non sans fadaise : « Si elle n'est pas reine de Westphalie, elle est du moins reine des cœurs. » Il est vrai qu'il ajoutait : « Ses yeux attirent, mais sa langue met en fuite. » Au milieu de cette société élégante, spirituelle et légère, elle se trouvait dans son véritable élément, admirée, respectée mais surtout redoutée de tous, poursuivant avec une égale obstination ses rêves d'ambition et ses réalités d'économie.

Dans ses lettres à son père, elle fait un curieux tableau de cette existence singulière. Elle voit que ce mariage odieux est sur le point de se conclure, que ses efforts sont impuissants à le rompre, et brusquement elle fait volte-face. Mais surtout qu'on ne lui amène pas sa belle-fille! A ce prix, elle fera tous ses efforts pour obtenir la continuation de la rente de 6000 francs que la famille Bonaparte fait à son fils. Ils n'oseront pas la lui refuser, ils craignent trop ses traits mordants. Puis elle ajoute : « Ils savent bien aussi qu'il ne se donne pas un bal ou une soirée à Florence sans moi. Ils n'ignorent pas que je suis sur le pied d'intimité avec tous les ministres étrangers, que je ne manque pas une réception à la cour et que l'on m'y tient en haute estime. Il n'y a pas un personnage de distinction, à quelque nationalité qu'il appartienne, que je ne connaisse et qui ne me rende ses devoirs. Mes jours et mes nuits se passent dans le monde. » Puis elle modifie ses plans d'avenir; pour qui et pour quoi continuerait-elle à économiser désormais? « Je dépenserai mon revenu, j'achèterai du bois à brûler, des bougies; je me nourrirai mieux et serai plus confortable que je ne l'ai été jusqu'ici. Je me privais de tout,

me passant de feu l'hiver, économisant la lumière et faisant venir du cabaret mon maigre dîner. Je me procurerai des livres et je m'abonnerai aux feuilles publiques, au lieu de les emprunter au café voisin. J'en finirai avec ce système d'économie sordide que je m'imposais. J'aurai un dîner comme tout le monde. Je n'en serai plus réduite à écrire mes lettres sur les feuilles blanches des lettres que je reçois; j'aurai du papier à moi, pour répondre à mes amies. »

On peut juger par ces détails ce qu'était son existence. L'orgueil, la passion du monde, ont leurs martyrs volontaires, car, qu'on ne s'y trompe pas, ce qui domine en elle à cette époque, c'est l'avarice et l'amour de la société. Au début, l'ambition maternelle, le désir d'une haute alliance pour son fils, ont été le mobile principal. Elle économisait et se privait pour accroître sa fortune, pour augmenter les chances qu'il pouvait avoir de faire un brillant mariage; plus tard, elle économisa pour économiser, « l'argent, disait-elle, étant le seul ami sûr », mais l'avarice et le besoin de société l'emportaient sur tout. « Je ne comprends pas la vie, écrit-elle à la date du 27 octobre 1829, autrement qu'au milieu des cours

et dans la fréquentation des grands personnages. Il me faut aller dans le monde tous les jours. J'estime plus rationnel de passer son temps en bals et en dîners que de l'employer, comme les femmes américaines, à avoir des enfants, seule distraction possible à Baltimore. Si j'avais une fille, j'aimerais mieux la mener à la cour et la laisser danser toutes les nuits en bonne société, que de la voir épouser un homme sans le sou et mettre au monde de pauvres petits diables qui maudiront l'existence. Je hais la médiocrité et ce qu'on appelle le foyer domestique. Quand je me suis cru condamnée à vivre en Amérique, l'idée du suicide m'est venue; le courage m'a manqué. J'ai tout sacrifié à mon ambition; vous le savez : pouviez-vous donc penser que j'approuverais jamais mon fils de se marier à Baltimore? »

Un romancier anglais, doublé d'un humoriste, W.-M. Thackeray, a parfaitement décrit dans ses *Newcomes* ce type de femme ambitieuse et mondaine que l'âge même est impuissant à ramener aux réalités, qui ne comprend la vie qu'au milieu des cours et des intrigues, toujours en représentation, mesurant son importance au nombre et à la qualité de ses relations, mourant, comme lady

Kew, au champ d'honneur, c'est-à-dire dans un salon, où la mort la touche du doigt et lui dit: « Partons, l'heure est venue. »

En lisant ces lettres d'Élizabeth Patterson, on ne peut s'empêcher de penser qu'elle était réellement prédestinée à vivre dans ce milieu et qu'aussi bien qu'une autre, mieux peut-être que beaucoup d'autres, elle eût joué son rôle de souveraine en conscience, avec conviction et non sans grandeur. Hautaine dans la prospérité, elle eût été inflexible à l'heure des revers, énergique dans la résistance. Elle ne se serait pas inclinée devant la mauvaise fortune; elle n'eût pas courbé la tête devant la fatalité. Avec quelle sérénité implacable cette Américaine juge, à son point de vue, et son fils et cette famille impériale dont elle est exclue! « J'espérais vivre assez, écrit-elle, pour voir Jérôme faire figure dans le monde et vivre avec les grands. Il n'a pas d'ambition, il est dépourvu d'énergie; c'est un rocher de Sisyphe que j'ai vainement tenté de rouler au sommet. Vous vous êtes rendu compte qu'il ne possédait aucune des qualités qui permettent aux hommes d'aspirer à un rang élevé. Je le savais, je le voyais aussi, mais mon affection maternelle me

poussait à lutter contre l'évidence et sa pauvre nature. Pendant des années j'ai tout tenté pour en faire un homme supérieur, pour lui inspirer des sentiments dignes du neveu du plus grand génie que le monde ait jamais vu. Ce grand homme n'a légué aux siens qu'un grand nom. Génie, ambition, volonté, il a tout emporté dans la tombe; pas une étincelle n'en survit. Les Bonaparte sont une pauvre race, sans aspirations élevées, médiocres en tout, condamnés à l'obscurité d'une vie purement animale, bons seulement à bien vivre, à se reproduire et à pourrir. »

Vingt-cinq années n'ont pas amorti ses colères et ses rancunes, mais, on le voit, la force et la grandeur conservent tout leur prestige à ses yeux. La faiblesse, le défaut d'énergie, la trouvent impitoyable. Elle pardonne tout à l'auteur de ses maux; à sa place, elle eût agi de même; si elle le pouvait, elle agirait de même vis-à-vis de son fils; elle ne pardonne pas à ceux qui se soumettent et s'inclinent. Elle était née pour commander, et aussi pour mépriser ceux qui obéissent.

Enfin, à la date du 11 novembre 1829, elle laisse tomber un assentiment dédaigneux. Jérôme peut épouser sa miss Williams, — c'était fait

depuis le 3, — mais une phrase d'une lettre de son père ne passera pas sans protestations. « Vous vous demandez si j'ai encore le droit de blâmer Jérôme, moi qui ai abandonné ma famille et ma patrie. Quand il y a vingt-quatre ans je revins dans cette patrie, auprès de cette famille, qu'ai-je trouvé? Un accueil cruel et brutal. Dieu vous pardonnera peut-être, mais ne vous attendez pas à ce que j'oublie. Je ne dois rien à ma famille, et j'avais le droit de m'éloigner. » Puis elle s'étonne qu'une personne de bon sens lui reproche d'avoir quitté un milieu où l'on n'admirait ni sa beauté ni son intelligence. Elle y tient et elle y revient. Moins on fera allusion à son exil volontaire, mieux cela vaudra pour tous. Elle s'est abstenue de toute plainte, elle a tu ses griefs et ses souffrances, elle n'a parlé et ne parle d'eux qu'avec respect : c'est tout ce qu'on peut lui demander. Si son fils meurt avant elle et sans enfants, c'est à sa famille qu'elle léguera sa fortune; mais, pour Dieu, qu'on fasse à son intelligence l'honneur de croire qu'elle juge et apprécie à leur véritable valeur les marques d'intérêt qu'elle a reçues des siens. Son fils étant ce qu'il est, peut-être, après tout, son grand-père a raison de le marier en

Amérique, mais qu'on ne lui parle pas de sa conduite, à elle, vis-à-vis de sa famille. Elle entend vivre à sa guise, dans le milieu qui lui plaît, le seul où elle puisse oublier les amertumes dont elle a été abreuvée. Elle prie donc son père de lui envoyer un modèle de testament rédigé de façon à assurer sa fortune à son fils, toutefois sans réversion possible sur la tête de sa belle-fille. Elle devait lui survivre de sept années et laisser à ses petits-fils une fortune de sept millions et demi.

Sa correspondance éclaire d'un jour cru, mais vivant et vrai, le caractère de cette Américaine que les circonstances ont empêchée de jouer un rôle important. Comparse reléguée hors de la scène sur laquelle s'agitaient les destinées de l'Europe, elle y eût fait grande figure. Le calme et l'obscurité du foyer domestique n'étaient nullement son fait; elle l'affirme et l'on n'y saurait contredire.

Belle-sœur de l'empereur, femme d'un roi, une couronne au front, elle l'eût défendue avec une énergie virile. Le prince Gortschakof ne s'y trompait pas : « Avec cette femme-là sur les marches du trône, disait-il, le renversement de

l'empire nous eût donné bien plus de peine », et Talleyrand ajoutait : « Quelle reine c'eût été! » Napoléon ne la connaissait pas; il s'est trompé en estimant que son frère avait fait une mésalliance. Elle savait qu'il n'en était rien et ne s'est pas fait faute de le dire et de l'écrire.

III

Depuis l'époque où Élizabeth Patterson parlait avec tant de dédain de la médiocrité des fortunes américaines et aussi du rôle effacé de la femme mariée aux États-Unis, bien des changements se sont produits. Ces fortunes américaines sont devenues les premières du monde, et cette société dont elle trace un portrait dicté par ses rancunes et qu'elle accuse, à tort d'ailleurs, de reléguer la femme dans des occupations vulgaires, a fait à la femme une place bien autrement large que celle qu'elle occupe en Europe. Nul n'a mieux mis en relief ce dernier point que le professeur Bryce dans son intéressant ouvrage intitulé *American commonwealth*; il y a noté, avec une précision

rigoureuse, le contraste entre la situation sociale et légale de la femme aux États-Unis et de la femme en Angleterre, contraste d'autant plus frappant que les États-Unis ont reçu de l'Angleterre, avec ses traditions sociales, ses mœurs et ses coutumes, son code et son *old common law*. Or cet *old common law* faisait alors, de la femme, la chose, la propriété de l'homme, inférieure à lui, en tout subordonnée. Ils n'étaient qu'un, mais l'homme seul personnifiait cette unité; il était le un et elle était le zéro, sans droits, incapable d'acquérir ou de vendre, de diriger ou de contrôler même l'éducation de ses enfants.

Si, depuis lors, des modifications successives introduites, en Angleterre, dans le *old common law*, ont tempéré ce qu'il avait d'excessif et d'inique, les Américains n'ont pas attendu ce revirement, dû aux progrès de la civilisation, pour répudier, dès le début, la plus grande partie de ces traditions d'un autre âge. Et ce n'est pas seulement dans le domaine légal qu'ils en ont agi ainsi; socialement, il en fut de même. « Nulle part ailleurs, écrit M. Bryce, confirmant les assertions de tous ceux qui ont vécu aux États-Unis, la femme, et surtout la jeune fille n'a la

vie aussi heureuse. Le monde est à ses pieds. La société semble organisée en vue de son agrément. Père, mère, oncles, tantes, amis, subordonnent leurs convenances et leurs goûts aux siens. La jeune femme a, bien moins qu'elle, part aux plaisirs mondains, parce que, sauf dans les classes riches, elle est plus absorbée que la femme européenne par les travaux de l'intérieur; les domestiques étant encore relativement coûteux et médiocrement stylés. » Mais, affirme M. Bryce, et sur ce point nous différons quelque peu d'opinion avec lui, la position qu'elle occupe dans sa maison est supérieure à celle qu'occupe la femme en Angleterre et même en France. « Nous ne parlons pas ici, dit-il, de l'Allemande, dont le rôle est absolument subalterne. » Il justifie son assertion par l'étonnement que causent aux femmes américaines les rapports qui existent entre des époux anglais. Quand il leur arrive de recevoir chez elles des amies d'Angleterre, elles sont frappées, disent-elles, de l'excessive déférence qu'en toutes circonstances l'Anglaise témoigne à son mari; qu'il s'agisse de plaisirs, de sorties, de visites, d'emplettes, elle consulte ses convenances et ses goûts. Il n'en est peut-être

pas absolument de même en France, où la femme se meut plus librement dans une sphère plus large, elles le reconnaissent, mais elles estiment que, si le résultat est différent, le point de départ est le même : c'est à l'habileté et aux manœuvres savantes de la Française qu'elles attribuent une égalité qui n'est, selon elles, qu'apparente, alors qu'aux États-Unis le devoir et l'ambition d'un mari sont de consulter les goûts de sa femme et de lui rendre les services que l'Anglais semble attendre de la sienne.

Où le contraste s'accentue, selon M. Bryce, c'est dans la vie sociale, dans les salons où l'oreille fine de l'Américaine perçoit, dit-il, dans le ton de l'Européen qui lui parle, une note de condescendance à laquelle elle n'est pas habituée, dans ses manières une nuance de supériorité qui l'étonne. « Alors même qu'une femme a sur lui l'avantage du rang, de la position sociale, de l'intelligence et de l'esprit, l'Européen, dit-il, s'estime au-dessus d'elle, en tant qu'homme, et le lui laisse entendre. Pareille idée ne viendra jamais à un Américain. Il parle à une femme comme il parlerait à un égal, avec plus de déférence dans la forme, choisissant de préférence

les sujets qui la peuvent intéresser, mais les traitant ainsi qu'il le ferait avec un homme dont l'opinion aurait, à ses yeux, même valeur que la sienne. De son côté, la femme américaine ne s'attend pas à ce que son interlocuteur fasse tous les frais de l'entretien; elle estime de son devoir d'être aimable, de converser et de plaire. S'agit-il d'attentions et d'égards, elle reprend les droits de son sexe. »

En fait, elle ne les abdique jamais et les exagère quelquefois; et il y a un curieux rapprochement à faire entre les éloges souvent mérités que M. Bryce, tout Anglais qu'il soit, adresse aux femmes américaines et les critiques souvent acerbes des écrivains américains, et cela non pour le plaisir de mettre en contradiction des observateurs d'égale bonne foi, mais pour noter, une fois de plus, l'un de ces traits caractéristiques qui forment en quelque sorte l'envers d'un caractère, par cela même qu'il est plus apparent, et qui a plus nui aux femmes américaines que ne l'eussent fait des défauts bien autrement sérieux.

Dans la *North American Review* du mois de septembre 1890, parut un article qui fit sensation aux États-Unis, autant par la compétence de

l'auteur, M. O. Fay Adams, que par le titre choisi par lui : *The Mannerless Sex*, « le sexe impoli ». « Il s'agit des femmes, dit M. Adams, en débutant, et je sais d'avance que je vais à l'encontre de toutes les idées reçues; mais qu'y puis-je, si ces idées reposent sur une base purement imaginaire? Depuis trop longtemps l'on nous répète sous toutes les formes que la femme exerce sur nos manières une influence salutaire, que, par son exemple, elle les affine et les polit. Nombre de gens finissent par se rendre, en dépit de l'évidence. Les hommes le croient, ou affectent de le croire par galanterie; quant aux femmes, elles en sont convaincues. »

Il n'en est absolument rien, aux États-Unis du moins, affirme l'auteur, et si les hommes, dans leurs rapports entre eux, adoptaient les manières des femmes hors de chez elles, leur égoïsme féroce et leurs allures déplaisantes, c'en serait tôt fait de la vie sociale. Et pour justifier ses assertions, M. Adams énumère un certain nombre de cas empruntés aux détails de la vie de chaque jour et il en déduit les conclusions suivantes : « 1° l'indifférence avec laquelle la femme subordonne à ses caprices les convenances d'autrui; fait à noter

surtout chez les jeunes; 2° la dédaigneuse tranquillité avec laquelle elle fait faire antichambre dans son salon à ses visiteurs et à ses visiteuses; traits caractéristiques des femmes qui ne sont plus jeunes; 3° l'impossibilité pour elle de laisser finir celui ou celle qui parle avant de prendre la parole; trait commun à toutes les femmes, comme aussi le suivant; 4° l'impossibilité d'être exacte et leur impolitesse les unes vis-à-vis des autres. » Pour des raisons sur lesquelles l'auteur dit n'avoir pas besoin d'insister parce que chacun les devine, cette impolitesse est moins marquée vis-à-vis des hommes. « Elle n'en existe pas moins, assure-t-il, mais se révèle d'une autre façon. Entrez dans une gare de chemin de fer, prenez votre rang dans la file. Une femme arrive et va droit au guichet sans le moindre souci de ceux qui attendent leur tour. Elle réclame un billet, se dit pressée et demande à l'employé des renseignements sans fin que l'indicateur qu'elle tient à la main peut lui fournir. Si quelqu'un réclame et l'invite à se placer à son rang, elle le tient pour un impertinent et le lui laisse entendre. Elle ne veut ni attendre ni se presser; l'idée ne lui vient pas qu'elle empiète sur les droits de ceux qui la précédaient, et si le

buraliste impatienté la prie de faire place à ceux qui suivent et de se renseigner ailleurs, elle s'éloigne, indignée de son insolence. »

Mêmes allures et mêmes exigences dans tous les endroits ouverts au public, dans les bureaux de poste, de concerts et de spectacles, affirme M. Adams. Partout elle prétend passer la première et, sans le moindre souci des autres, accaparer le temps et l'attention des commis qu'elle accable de questions sans souvent écouter leurs réponses. « Mais, ajoute-t-il, c'est dans les magasins de nouveautés qu'il faut la voir étaler son inconscient égoïsme. Depuis le moment où elle franchit le seuil, en laissant négligemment retomber la porte sur celle qui la suit, jusqu'à l'heure où elle quitte, pas une minute où elle n'affiche le plus profond dédain des convenances de ses semblables. Pendant des heures elle condamne de malheureux employés à déplier des étoffes qu'elle n'a nullement l'intention d'acheter; elle fait à haute et intelligible voix des commentaires blessants sur la lenteur et la bêtise des vendeuses; elle déplace et laisse tomber les objets avec la plus parfaite indifférence; elle toise insolemment ses voisines de haut en bas; elle

encombre les couloirs, et son ombrelle est une perpétuelle menace pour les yeux de ses compagnes. Quand elle part, enfin, n'ayant rien fait de ce qu'elle eût dû faire et beaucoup fait qu'elle n'eût pas dû faire, elle rentre chez elle la conscience aussi satisfaite qu'une sainte du moyen âge, après une journée consacrée à des œuvres pies; autour d'elle, elle affirme avec complaisance que les hommes n'entendent rien à l'art d'acheter et que les femmes seules le possèdent. Remercions Dieu, mes frères, qu'il en soit ainsi. » L'auteur affirme, et nous lui laissons la responsabilité de ses assertions, que si, dans ses rapports avec ses semblables, l'homme se montrait aussi impertinent que nombre de femmes, sa journée ne se terminerait pas sans qu'il eût reçu quelques leçons bien méritées.

Si virulente diatribe ne pouvait passer sans réplique. M. A. Croffut a répondu à M. Adams; mais est-ce bien une réplique? — « Nous admettons, dit-il, l'exactitude des faits et nous reconnaissons combien laissent à désirer les manières de bon nombre de femmes américaines dans les endroits publics. Mais la faute en est moins à elles qu'aux hommes dont l'absurde galanterie et

la ridicule tolérance ont encouragé ces travers. Nous n'en voulons pour preuve que le fait que la femme américaine *seule* est mise ici en cause et que l'on ne saurait reprocher aux femmes européennes de la même classe de semblables manières. » — Il ajoute qu'il est fort rare, en Europe, de voir une femme accepter, sans un mot de remerciement, l'offre qu'un homme lui fera de son siège, présumer de son sexe pour se soustraire à l'obligation de prendre son rang dans une foule, au théâtre, dans une gare, dans un bureau de poste ou de banque. Rien de plus simple, à l'entendre, que de remettre les femmes américaines à leur place et de les convertir, comme leurs sœurs d'Europe, en personnes discrètes et polies.

C'est affaire à eux et à elles. En notant ces travers, que la plupart des voyageurs aux États-Unis ont signalés avec plus ou moins d'insistance, nous avons puisé de préférence aux sources américaines, à coup sûr moins suspectes de préventions. Ce qu'avance M. Adams est exact et ce qu'affirme M. Croffut ne l'est pas moins. Ce qu'ils disent confirme nos assertions antérieures sur la liberté excessive dont jouissent les jeunes filles et

les femmes aux États-Unis, sur l'idée exagérée qu'elles se font de leurs droits et de leurs privilèges, sur l'extrême courtoisie des hommes à leur égard. Mais ce serait commettre une grave erreur que de voir, dans la critique de M. Adams, un portrait ressemblant et fidèle de la femme américaine, d'en universaliser les traits et d'attribuer à toutes des travers qui choquent d'autant plus les Américains eux-mêmes qu'ils contrastent avec les manières d'être de la plupart de leurs compatriotes.

Ceux qui trouvent plus à blâmer qu'à approuver chez la femme et surtout chez la jeune fille américaine, ceux que choquent sa liberté d'allures, son indépendance, son dédain des conventions sociales, ses goûts de luxe et ses besoins d'admiration, en ont souvent pris texte pour faire leur procès aux institutions démocratiques des États-Unis. A les entendre, le résultat ne pouvait être autre étant donné le point de départ, à savoir : l'intimité constante entre jeunes filles et jeunes gens, l'égalité des sexes érigée en axiome, l'abdication des parents et l'indépendance des enfants, les préférences librement avouées et les choix librement faits. Les travers signalés sont, selon

eux, les conséquences inévitables d'une démocratie hostile d'instinct au principe d'autorité, s'appliquant en tout à le réduire à son minimum d'action et de contrôle, préconisant l'égalité avec un zèle d'apôtre et la pratiquant avec une ferveur de néophyte. Mais alors ces prétendus apôtres de l'égalité, ces soi-disant niveleurs de privilèges auraient donc abouti à rétablir l'inégalité au profit de la femme, à faire d'elle la privilégiée par excellence, et, prenant le contre-pied de la conception asiatique, à l'ériger en despote et à convertir l'homme en sujet?

On a, ce nous semble, fort exagéré l'influence des institutions politiques sur les mœurs sociales. Instables et mobiles, les premières changent au gré des passions ou des nécessités du moment. Il n'en va pas de même pour les autres, pour cet ensemble d'usages et de coutumes qui repose sur des traditions ininterrompues, sur une longue transmission. Elles se modifient, mais lentement; elles sont la résultante d'une séculaire expérience, et, dans leurs évolutions, ne procèdent pas par brusques à-coups. Il subsiste plus qu'on ne croit du fond primitif commun à l'Américain et à l'Anglais dans leurs rapports avec les femmes et

la part plus large faite à la femme aux États-Unis, l'indépendance plus grande dont elle jouit, découlent autant du changement de milieu que de l'avance intellectuelle qu'elle sut prendre au début et qu'elle garda longtemps.

Mais à mesure que les États-Unis grandissent et s'affinent, l'écart entre les deux sexes décroît. Le temps n'est plus où la lutte avec la nature absorbait l'Américain; les forêts sont défrichées, les terres mises en culture; les Indiens achèvent de mourir dans leurs réserves; les grands fleuves, obstacles aux communications, sont convertis en grandes voies de transports; un immense réseau de routes et de chemins de fer relie toutes les parties de l'Union, et l'instruction publique, largement dotée et largement répandue, a considérablement relevé le niveau intellectuel et restitué à l'homme une supériorité compromise. Les États-Unis possèdent aujourd'hui des savants illustres, des jurisconsultes éminents, des médecins célèbres, des professeurs connus et appréciés de l'Europe, des écrivains de premier ordre, et si, au point de vue artistique, ils ne peuvent encore rivaliser avec l'ancien monde, il importe de tenir compte et de la jeunesse relative de leur civili-

sation et des promesses d'avenir que nous a révéées leur exposition de peinture de 1889.

Si donc, au point de vue de la culture intellectuelle, l'homme a, en grande partie, repris possession du terrain occupé par la femme, s'il a non seulement diminué la distance qui le séparait d'elle, mais encore reconquis l'avantage que lui assurent, partout ailleurs, des facultés plus puissantes, une organisation plus robuste, une volonté plus soutenue, il est toutefois un domaine social dont il ne pourrait ni ne voudrait la déposséder parce que ce domaine est celui des traditions, des concessions par lui faites, par elle acceptées et étendues. Et ici apparaît le contraste entre les idées respectives de la race anglo-saxonne et de la race latine, l'antithèse entre la conception de l'Orient et celle de l'Occident, dont les deux pôles extrêmes sont l'Asie et les États-Unis, dont le terme moyen se trouve dans l'Europe centrale et méridionale. A ces deux pôles correspondent en effet un maximum et un minimum de personnalité humaine. Nulle part cette personnalité n'est aussi intense qu'aux États-Unis ; nulle part elle n'est aussi effacée que dans l'Extrême Orient.

L'Angleterre a transmis aux États-Unis, avec ce fonds de personnalité propre à la race et plus accentué que partout ailleurs en Europe, ce respect de l'individualité qui, de bonne heure, se fit jour dans les lois et les institutions britanniques. Ce sera son éternel honneur d'avoir, la première, affirmé les droits de l'individu, d'en avoir, par l'*habeas corpus*, fait la pierre angulaire de sa constitution. Dans l'organisation sociale, dans les mœurs et dans les coutumes il n'en allait pas de même; certaines contradictions inhérentes à des causes historiques, à des traditions féodales, à des us monarchiques, persistaient; la distinction des classes, le droit d'aînesse, l'autorité du chef de famille, la condition subordonnée des femmes, se conciliaient mal avec le principe d'individualité et d'égalité, mais, sur cette terre classique des compromis, l'accord devait se faire, ce n'était qu'une question de temps; l'idée juste, profondément ancrée dans la conscience et dans l'esprit, devait écarter peu à peu les obstacles qui s'opposaient à sa réalisation. L'accord se fit en Angleterre, plus encore dans le fond que dans la forme; la façade extérieure resta la même, féodale et monarchique, mais derrière ce décor d'un

autre âge un monde nouveau a surgi. De la distinction des classes on ne garda que ce que l'on estimait nécessaire au maintien de la forme monarchique; la pairie héréditaire ouvrit ses rangs aux sommités intellectuelles. Du droit d'aînesse découla l'indépendance des cadets de famille affranchis d'une autorité paternelle, despotique du jour où elle était sans compensation d'avenir. La femme, enfin, non dotée, devint plus libre dans son choix, plus indépendante dans ses allures, plus individuelle en un mot, qu'elle ne l'était en aucun autre pays d'Europe.

Et quoi de plus logique? L'hommage qu'on lui rend change alors d'objet; il s'adresse à elle, à une individualité distincte, plus encore qu'à son sexe en général; il a quelque chose de personnel et de délimité, comportant des nuances, excluant ce que peut avoir d'irrespectueux la galanterie, qui dissimule mal sous la banalité des formes la banalité des désirs. Puis, dans le cadre où elle se meut, la femme anglaise est plus protégée que la femme sur le continent. Ce qui subsiste de la distinction des classes la rattache à un ordre de choses où elle a son rang, sa place quelle qu'elle soit; elle est encadrée et abritée. Grande dame

ou servante, bourgeoise ou campagnarde, elle a son monde à elle, ses égales dont l'opinion fait loi pour elle, dont l'estime ou la mésestime a d'autant plus de poids qu'elle ne saurait en appeler de leur verdict à un autre tribunal social. De là ce besoin de se concilier la classe à laquelle on appartient; de là aussi des concessions souvent hypocrites et ce que l'on appelle le *cant* britannique.

C'est le culte du décorum extérieur, des formes et des apparences. On le retrouve à tous les degrés de l'échelle sociale, chez l'homme comme chez la femme, partout où l'être humain aux prises avec ses passions et les exigences sociales s'ingénie à concilier la satisfaction des unes avec le respect des autres. Si elle n'est pas spéciale à l'Angleterre, cette hypocrisie y est plus commune qu'ailleurs, assurée qu'elle est de la complicité tacite de l'opinion publique, désarmée, semble-t-il, par « cet hommage que le vice rend à la vertu ». La presse y souscrit, non sans quelques révoltes parfois; elle affecte d'ignorer la débauche et le libertinage, faisant autour d'eux la conspiration du silence. A en dévoiler les excès, elle courrait le risque de s'aliéner ses lecteurs et plus encore

ses lectrices, de s'entendre accuser de spéculer sur des curiosités malsaines. Rien, d'ailleurs, ne prouve mieux que les romans anglais l'influence que la femme exerce sur la littérature en Angleterre. C'est elle qui fait les réputations et décide du succès, pour elle qu'écrivent les romanciers soucieux avant tout de son suffrage, qui ne s'obtient qu'à la condition d'éviter les situations scabreuses, de voiler les peintures trop vives. Il faut que leurs livres puissent être mis en toutes les mains, figurer sur la table de famille, qu'ils respectent les idées reçues et les convenances morales.

Quels que soient les inconvénients de cette affectation de vertu, elle a ses avantages et, tout d'abord, elle est commode; elle permet d'écarter certaines questions sociales, de les reléguer dans l'ombre, de conclure du mutisme fait autour d'elles, qu'elles n'existent pas ou, tout au moins, qu'elles n'existent qu'à l'état accidentel d'exceptions. Elle est utile, en tant que supprimant la notoriété, la réclame faite ailleurs autour d'un monde que le monde répudie. Ce *cant* britannique, on le retrouve aux États-Unis, modifié par la prépondérance de l'élément religieux; il y est moins une affectation de

bon goût que la manifestation d'un instinct moral. On a beaucoup raillé autrefois l'excessive pruderie des femmes de Boston, leur intolérance pour certains termes usuels, leurs mines effarouchées à la seule mention d'un vêtement masculin. C'étaient là les exagérations, plus restreintes qu'on ne l'a dit, d'un puritanisme outré dont le temps a eu raison et dont on aurait peine à retrouver les traces. Ce qu'il en subsiste n'est plus que le degré de réticence et la nuance de respect que la femme est en droit d'attendre d'un homme bien élevé.

IV

Cantonnée dans son domaine familial et social, la femme américaine n'a jusqu'ici fait que de rares et timides incursions dans celui de la politique. Il n'est pas pour la tenter, et quand les auteurs de deux romans célèbres : *Democracy* et *Through One Administration*, nous la représentent dans ce cadre, ils évitent de lui assigner un rôle actif. Elle n'y figure que comme observatrice et comparse et, de leurs récits mêmes, se dégage combien peu d'affinités réelles existent entre elle et le monde des politiciens, combien peu d'influence elle y exerce et y prétend exercer. Il n'en est pas de même de celui dans lequel elle se meut d'ordinaire, et quand on examine de près les

phases diverses et les détails de la vie aux États-Unis, on est frappé du rôle qu'y joue, de la place importante qu'y occupe la femme. Et cela est vrai plus encore dans les conditions modestes, dans les milieux agricoles, dans les fermes et les *settlements*, dans les centres ouvriers, que dans les grandes villes. Non que ces dernières ne renferment, elles aussi, des types curieux à étudier, essentiellement originaux et conciliant au plus haut degré les exigences de la vie extérieure moderne avec de hautes aspirations et une active philanthropie.

On s'attendrait peu à rencontrer, dans une grande ville comme New-York, une jeune fille, belle, riche à millions, courtisée, adulée, écartant de propos délibéré tous les prétendants et cependant vivant de la vie mondaine, consacrant son existence et sa grande fortune à satisfaire ses deux uniques passions : la charité et le goût des belles choses.

Ainsi fit miss Catherine Lorillard Wolfe, morte récemment à l'âge de soixante-deux ans et, de son vivant, la femme la plus riche des États-Unis. Nonobstant ses grandes libéralités, elle laissa une fortune, amoindrie il est vrai, mais dépassant

encore 25 millions de francs. On estime à une somme au moins égale ses donations multiples, ses charités aux pauvres, ses subventions aux institutions de bienfaisance, aux asiles et aux écoles, et à plus de 10 millions la valeur des œuvres d'art accumulées par elle dans sa résidence de New-York et dans sa villa de Newport, Vineland, voisine de celle de Cornélius Vanderbilt, et dont la construction coûta plus de 1 500 000 francs.

Elle tenait une grande place dans le monde de New-York, une plus grande encore dans le cœur des pauvres, qui l'ont pleurée. Certes la charité, l'instinct de la solidarité humaine, ne sont pas des vertus spéciales à l'Amérique. On les retrouve dans tous les pays du monde, à tous les degrés de l'échelle sociale; ces vertus sont, plus souvent qu'on ne le croit, associées à la possession de grandes fortunes : elles en sont l'excuse et la raison d'être; ici ces vertus s'incarnent dans une femme que son âge, sa beauté, son opulence et ses goûts semblaient devoir incliner vers un brillant mariage, vers une vie de succès mondains, et qui, sans répudier le rang que sa position et ses richesses lui assignaient, a fait de

ses richesses le plus noble et le plus généreux emploi.

Si, du monde restreint de ceux qu'on appelle, souvent à tort, les heureux de cette terre, nous passons à celui bien autrement nombreux des êtres pour lesquels le travail est une nécessité et la lutte une tâche quotidienne, là encore et là surtout se révèle l'influence de la femme, pénétrée, comme celle dont nous allons retracer brièvement la vie, du sentiment de sa mission, s'en acquittant sans défaillance et, de ses mains industrieuses, relevant et façonnant les âmes autour d'elle. Son humble histoire est aussi celle d'autres femmes dans bon nombre de ces villages du Far-West, en voie de devenir de populeuses cités, dans bon nombre de ces *settlements* où s'élève une génération vigoureuse et saine, réserve de l'avenir et qui, ainsi qu'une marée montante, envahit les nouveaux États du Nord-Ouest. Il nous a été donné de voir à l'œuvre quelques-unes de ces *representative women*, de mesurer l'étendue et l'importance de leur œuvre et si, parmi les exemples dont le souvenir nous est resté et ceux, bien plus nombreux, que nous fournit l'histoire de la colonisation de l'Ouest pendant les trente

dernières années, nous nous arrêtons de préférence à celui que relate l'auteur d'un livre intitulé *Tendencies of American life*, c'est que, par la simplicité du cadre et l'exactitude méticuleuse des détails, il met en plein relief le genre d'influence auquel nous faisons allusion et ses moyens d'action, aussi simples qu'efficaces.

Elle était la fille d'un petit cultivateur des États de l'Est, honnête, religieux, pauvre et chargé de famille. Comme ses sœurs et ses compagnes, elle se fiança de bonne heure, à seize ans, et, son fiancé étant pauvre, lui aussi, elle se mit en service dans une ferme voisine, travaillant, ainsi qu'il faisait, en vue de réunir un modeste pécule qui leur permît d'émigrer dans l'Ouest et d'y fonder un foyer. Cela leur prit trois ans, à l'expiration desquels ils se marièrent et s'en furent s'établir à quatre cents lieues de là, dans la partie méridionale du Kansas. Les terres y étaient à bas prix, la population disséminée, et le *settlement* ne comportait encore qu'une douzaine de *log cabins* éparpillées sur une superficie de trente kilomètres. Au début, tout marcha bien; lui, plein d'ardeur, défrichait et plantait; elle l'aidait, tenant leur maison, surveillant sa basse-cour.

Les premières récoltes furent bonnes, et le *log cabin* fit place à une ferme confortable. Autour d'eux le pays se peuplait, l'immigration refluait de l'Est et de l'Ouest, la ferme prenait tournure et valeur. Mais de nouveaux éléments s'introduisaient dans ce milieu agricole. Mineurs désabusés de la Californie, coureurs de prairies, déclassés des grandes villes, arrivaient, attirés par les succès des premiers colons. Lui était du nombre de ces derniers, un peu grisé par sa prospérité naissante, très sociable par nature. Peu à peu il se laissa circonvenir et entraîner, il travaillait moins et dépensait davantage, il fréquentait les *bar rooms* et désertait son intérieur. La gêne entrait dans le ménage; elle le voyait, mais à vingt-deux ans, loin des siens, sans parents, sans amies, sans conseil, la tristesse d'abord, puis le découragement, la prenaient.

Dans ses sentiments religieux et dans le souvenir des enseignements de la famille, elle puisa les forces nécessaires pour réagir. Elle entreprit de sauver son mari, de l'arracher aux tentations et aussi de relever leur situation compromise. Avec le temps, la douceur et la persévérance, elle y réussit. Non sans peine, elle paya les dettes

à force d'économie, ramena à elle ce mari plus léger que vicieux, auquel elle épargnait les reproches et prodiguait les encouragements. En quelques années, années sombres, mais non sans lueurs d'espoir, elle mena sa tâche à bien et reconquit la modeste aisance au delà de laquelle son ambition ne rêvait rien.

Le premier usage qu'elle en fit, avec l'assentiment de son mari, fut de recueillir et d'adopter deux petits orphelins, sans famille. Elle n'avait pas d'enfants; ils lui en tinrent lieu et, sur eux, elle déversa les trésors d'une intelligente tendresse maternelle. Sans qu'elle le sût ou le voulût, son exemple, comme la semence dans un bon sol, germait et levait autour d'elle. On la consultait, car on la savait de bon conseil; on l'écoutait, car on la savait sincère; on l'aimait, car elle était bonne, et son influence s'étendait et grandissait. Le jour où elle en eut conscience, une autre tâche, plus haute, lui apparut. Elle l'entreprit avec la même sérénité et la même vaillance. L'estimant trop lourde pour elle seule, elle chercha autour d'elle des aides et des collaborateurs : son mari d'abord dont elle avait le cœur, la confiance et la reconnaissance, puis le

médecin du village, car le *settlement* en était devenu un; sans peine elle s'en fit un allié, tant était vive la sympathie qu'elle inspirait. Éliminer ou réformer les éléments dangereux de leur milieu, par le temple et l'école combattre les mauvais penchants et grouper la génération naissante, par de bons livres déraciner les idées fausses, créer une vie sociale qui détournerait l'homme du cabaret et sortirait la femme de sa solitude, tel fut son but et, par les mêmes moyens dont l'efficacité lui avait été prouvée, elle parvint à l'atteindre.

« Aujourd'hui, écrit son biographe, elle consacre aux autres et à son développement intellectuel les loisirs que lui crée une large aisance, qu'elle n'a pas cherchée et qui est venue comme par surérogation. Elle a beaucoup lu, elle écrit bien, clairement, et les journaux de l'Est ont souvent publié des lettres où elle fait preuve d'une remarquable compréhension des besoins des populations agricoles. J'eus l'occasion de l'accompagner en voiture dans quelques-unes de ses excursions. Du plus loin que les travailleurs des champs l'apercevaient, ils quittaient leurs outils et accouraient à elle, la sollicitant d'entrer chez

eux, de venir voir leurs femmes et leurs enfants. Rien de plus touchant que l'affectueux hommage de ces hommes rudes, rien de plus charmant que l'accueil qu'elle leur faisait et que son empressement à serrer leurs mains calleuses. Je dînai avec son ami le docteur; il me raconta les détails de son histoire et, en le faisant, il avait peine à cacher son émotion. Quand il eut terminé son récit, sa femme n'ajouta qu'un mot : « Ici, voyez-vous, toutes les femmes l'aiment et tous les hommes l'adorent. »

Changeons de cadre et de milieu. Dans des conditions autres et avec un point de départ différent, nous noterons les mêmes forces à l'œuvre. Ici non plus, il ne s'agit pas d'un cas exceptionnel, mais bien d'une monographie, banale à force d'être vraie, sans incidents invraisemblables, d'un de ces drames intimes comme on en coudoie partout sans soupçonner leur existence.

La femme, dont le même observateur retrace l'histoire, appartient, par son éducation, aux classes supérieures. Jeune fille, elle a vécu dans une large aisance; elle a choisi pour époux un négociant de son âge, honorable, en passe d'arriver à la fortune. Les premières années furent

prospères; leurs revers datent de l'évolution économique qui suivit la guerre de Sécession. Inquiet de l'avenir, son mari réalisa alors ce qu'il possédait et, quittant New-York, s'en fut, après la pacification du Sud, s'établir avec elle dans la Caroline, où il acheta, à bas prix, une des nombreuses fermes abandonnées par les propriétaires ruinés. Mais il n'entendait rien à l'agriculture. Le sol épuisé de sa ferme réclamait des engrais et un labeur intelligent pour le remettre en valeur. Il s'en rendit compte, mais trop tard, et, hors d'état de faire face aux dépenses nécessaires, il vendit sa ferme à perte et s'établit dans une petite ville voisine où il consacra ce qui lui revenait de sa vente à l'achat d'une maison dont il ne put payer que la moitié du prix, le surplus étant hypothéqué sur l'immeuble. Il comptait s'acquitter avec des créances à lui dues qui ne rentrèrent pas, et force fut d'abandonner ce dernier *home* qui représentait tout ce qui leur restait.

Entre temps, deux enfants étaient nés de leur union et le père avait peine à subvenir, par son travail, aux besoins des siens. Elle se résolut à l'aider, vendit son piano, son dernier luxe, et acheta une machine à coudre; mais quinze heures

par jour d'un travail assidu ne lui rapportaient que quinze à vingt francs par semaine, et ce travail l'épuisait. Pour comble de malheur, son mari tomba malade, et souvent, pendant un long hiver, la nourriture et le combustible leur manquèrent. Elle lutta, sans relâche, avec cet héroïsme inconscient de bien des femmes dans des situations désespérées.

Ici nous laissons la parole à son biographe. Il nous dit l'entretien qu'il eut plus tard avec elle :

— Et nul ne vous est venu en aide?

— On ignorait à quel point nous étions pauvres. Je ne m'en suis ouverte à personne. J'aurais rencontré plus de sympathie, peut-être, si j'avais parlé, si surtout..., sa voix trembla et ses yeux se remplirent de larmes,... si je m'étais résignée à étaler sur moi-même notre misère; mais cela..., je ne l'ai pas pu, et mes robes, vingt fois reprisées, ne furent jamais des haillons.

— Regrettiez-vous le passé?

— Mon mariage? Non. Quant au reste, à quoi bon, je n'avais pas de temps à donner à des regrets inutiles.

— Vos semblables, vos voisins ne vous semblaient-ils pas égoïstes et durs?

— Non. Ils avaient bon cœur, mais ils ne savaient pas; ils ne pouvaient deviner,... et je ne saurais les blâmer.

— Avez-vous trouvé dans la religion un appui et un secours?

— Oui. Sans elle j'aurais succombé, tant le fardeau était lourd. Ce n'est pas que je sois ce que l'on appelle une femme dévote. Mais j'avais la foi; je croyais à la justice et à la miséricorde de mon Dieu.

Sa foi était simple, sa nature vaillante. Tombée de haut, elle était restée femme, soucieuse des siens et d'elle-même, dissimulant sa misère, la portant sans faiblir. Instruite et artiste, elle fit de sa fille, qui dirige aujourd'hui l'une des grandes écoles féminines des États de l'Est, une femme distinguée. De son fils, elle a fait un homme dont la carrière s'annonce brillante. Dans son intrépide indépendance, elle ne compta que sur son Dieu et sur elle-même, jamais sur autrui, non pas même sur les siens. Un pays qui produit de pareilles femmes a le droit d'en être fier.

V

Étant donnés le point de départ de la femme aux États-Unis : l'égalité avec l'homme, puis la prépondérance intellectuelle et sociale, les charmes de son sexe affinés et développés par la sélection naturelle, par les unions entre jeunes filles libres dans leur choix et une race de colons énergiques, vigoureux, profondément imbus de convictions religieuses et respectueux du lien conjugal, la femme devait nécessairement apparaître, à un moment donné, comme l'expression définitive, le type supérieur de la race et du milieu. Elle l'est aujourd'hui, et c'est avec un légitime orgueil que l'Américain la montre à l'Europe comme l'œuvre la plus achevée de sa civilisation deux fois séculaire.

Et, sur ce point, l'Europe lui donne raison. L'Américaine y est aussi populaire que lui-même l'est encore peu, nonobstant ses incontestables qualités et de non moins incontestables exceptions. La preuve en est l'accueil que le monde européen fait à la femme américaine et qui ne s'adresse pas uniquement à sa fortune présumée. Certes, les traditions d'outre-mer sont en voie de se modifier en ce qui concerne la question de la dot, et les millionnaires du Nouveau-Monde se montrent, sous ce rapport, plus généreux que les capitalistes du nôtre; mais ce sont là encore des exceptions. Si la princesse Colonna, belle-fille du richissime M. Mackay, a reçu de son beau-père une dot que l'on dit être double de la fortune que la baronne anglaise Burdett-Coutts apportait en mariage à M. L. Ashmead Bartett, membre du parlement, si l'on voit dans les États du Far-West, dans le Colorado, l'Arizona et le Névada, des mineurs enrichis faire monter, le jour du mariage, leur fille sur l'un des plateaux d'une balance et entasser sur l'autre un poids égal de lingots d'or, ces générosités de millionnaires et ces exhibitions de parvenus ne font pas loi. Elles ne sauraient expliquer l'incontestable

succès de la femme américaine, l'attrait qu'elle inspire, le charme qu'elle dégage.

Il semble que sur ce sol, essentiellement démocratique, la nature se montre, en ce qui la concerne, plus aristocrate qu'ailleurs, et que le génie de la sélection y travaille perpétuellement à l'avancement de ses élues. De tous les dons qu'il leur prodigue, l'un des plus caractéristiques est à coup sûr l'adaptabilité. Peu de femmes, en Europe, possèdent, au même degré que l'Américaine, la faculté de s'identifier avec un milieu nouveau, de changer de pays, de climat, d'entourage avec une aussi merveilleuse souplesse. Mieux que d'autres, elle s'accommode aux circonstances, tout en conservant son individualité dans un cadre étranger. Les liens qui l'attachent à la ville ou au village natal sont sans force. Elle les rompra sans souffrance, elle émigrera sans hésitation. Citadine de New-York ou de Boston, de Baltimore ou de Philadelphie, elle suivra son mari dans les solitudes du Far-West, ou, campagnarde, s'arrangera de Londres ou de Paris, de Munich ou de Rome avec une aisance parfaite. Ni les distances ne l'effraient, ni les longs voyages ne l'arrêtent.

Il semblerait qu'elle n'ait pas de patrie, tant elle fait facilement la sienne du pays où sa destinée l'amène, de Melbourne ou de Hong-Kong, du Chili ou des Indes. Partout elle porte avec elle sa belle humeur, sa conception optimiste de la vie, son don de tirer parti de tout. Elle est la vraie femme d'une race nomade, prête aux déplacements, insouciante du milieu, tenant pour bon celui qui la rapproche de son but, celui où l'activité de son mari rencontre un champ libre et large.

La jeune fille américaine n'hésitera pas un instant à épouser l'homme qui lui plaît, dût-elle le suivre aux antipodes, s'y fixer et y passer ses plus belles années. Pareilles perspectives qui feraient reculer une jeune fille française, et plus encore peut-être ses parents, n'ont pas d'influence sur elle. Elle est, de longue date, familiarisée avec cette éventualité; elle sait, par expérience, que le *home* américain est instable, qu'il se déplace aisément et que rien n'est plus rare aux États-Unis qu'une existence écoulée dans la même ville. Elle voit, autour d'elle, un incessant mouvement de locomotion et d'émigration, d'un État dans un autre, d'une ville dans une autre. Seuls, les possesseurs de fortunes solidement assises

sont nominalement sédentaires, mais chez eux aussi l'instinct nomade prévaut. L'Europe les attire et ils s'y rendent avec une facilité dont l'Européen s'étonne, tenant pour non avenues les fatigues et les incommodités d'un voyage sur mer, franchissant l'Atlantique ainsi qu'un touriste le lac Léman, dressant leurs tentes sur toutes les côtes et dans toutes les villes. Ainsi fait-elle, Anglaise à Londres, Française à Paris, à Nice ou à Cannes, Italienne à Rome, à Naples ou Florence.

En fait, elle est cosmopolite. Les liens qui l'attachent au sol sont très faibles, non moins faibles ceux qui l'unissent à son cercle de relations, à son milieu familial. De très bonne heure elle est imbue de l'idée que ce cadre, en ce qui la concerne, est provisoire; qu'il est le résultat de circonstances adventices dans lesquelles sa volonté, son individualité, son moi n'ont aucune part; qu'un jour viendra où ces facteurs entreront en jeu et qu'alors, mais alors seulement, elle sera appelée à décider. Pour cela, il importe qu'elle se dégage de tout parti pris, de toute attache gênante, et que, dans les considérations qui détermineront son choix, elle-même et elle seule assigne à cha-

cune d'elles son vrai rang, sa véritable importance. D'instinct, en sa qualité de femme, elle assignera d'ordinaire le premier rang à son inclination personnelle, à son cœur, puis à son ambition. Devant ces deux considérations-là, les autres s'effaceront ou, à tout le moins, ne seront que secondaires. Son éducation a développé ses facultés d'examen et fortifié le sentiment de sa responsabilité.

Et en tout ceci, elle diffère profondément de la jeune fille française, élevée autrement qu'elle, habituée à voir, avant tout, dans le mariage, une association d'intérêts et une émancipation de tutelle. Chez nous, le *home* est stable; si notre langue n'a pas le mot, nous avons la chose. Autour de ce *home* stable, permanent, s'en groupent d'autres, alliés ou associés; ils se soutiennent et mutuellement s'appuient, ils font partie d'une communauté, grande ou petite ville, dans laquelle chacun des membres de l'association collective a ses relations, ses occupations, ses intérêts, ses amitiés. Puis les liens de famille sont puissants; on se tient et on se soutient. Dans ce milieu, la jeune fille française a vécu, grandi, observé; elle est imbue des idées qui y domi-

nent; elle en connaît rarement d'autres; son ambition, à elle et aux siens, se borne, le jour où elle se mariera, à ajouter un *home* nouveau à ceux déjà existant. Plus il sera proche de celui qu'elle quitte, mieux cela vaudra. On le souhaiterait volontiers, sinon dans la même maison, du moins dans la même rue, dans le même quartier, à coup sûr dans la même ville. Étendre ce choix à la France entière, c'est beaucoup attendre d'elle et des siens; à l'Europe, c'est trop; au monde, il n'y faut pas songer.

Aux États-Unis, l'équivalent de tout cela n'existe pour ainsi dire pas. L'indépendance est trop grande, la personnalité est trop accentuée pour s'accommoder de tels liens. Tout ce qui peut gêner la liberté individuelle est écarté ainsi qu'une entrave qui paralyserait l'action, qu'une barrière artificielle qui limiterait l'horizon. Et cet horizon, il le faut aussi large que possible, pour que l'action de l'homme s'y puisse librement exercer. Du moment où l'on estime que la vie est, par le fait de l'organisation sociale et pour le plus grand nombre, une lice ouverte à tous les efforts, deux solutions s'imposent, deux conceptions s'opposent : aborder hardiment l'in-

connu en ne comptant que sur soi, sur son intelligence, sa volonté, sa persévérance, ayant pour soi l'audace et devant soi l'espace; ainsi font le colon et l'émigrant; ou ne s'avancer qu'avec prudence, après avoir mis de son côté toutes les chances favorables, appuyé, soutenu par les siens, encadré dans une carrière spéciale, elle-même étayée sur des conditions d'avancement prévues et justifiées par des précédents, marquées par des étapes régulières, au nombre desquelles le mariage, qui fixe l'homme en classant la femme, qui consolide sa situation et grossit l'avoir de l'un de la dot de l'autre. C'est la conception française, sage, prévoyante, conforme aux traditions, ne comportant qu'une ambition modérée, ne visant le plus souvent qu'un but peu éloigné, mettant au-dessus de tout la stabilité des intérêts et la tranquillité de la vie.

Tout autre est le point de vue de l'Américain, et aussi de la femme américaine. Si, pour sauvegarder leur foi religieuse et leur liberté individuelle, les ancêtres n'ont pas hésité à abandonner leur patrie, à traverser l'Atlantique à une époque où pareil voyage était long et périlleux, à engager la lutte avec la nature et les Indiens, les

descendants n'hésitent pas davantage à émigrer des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique, aux Indes ou en Australie. Le mobile qui les fait agir est autre, mais aussi puissant que celui qui faisait agir leurs pères, et ils disposent de bien d'autres moyens d'action. Ainsi que l'Américaine, l'Américain est cosmopolite, plus gauchement qu'elle, en apparence moins adaptable qu'elle, mais, autant qu'elle, indifférent au milieu, pourvu que ce milieu lui offre les chances de réussite qu'il ambitionne, les avantages qu'il désire. Dans ce milieu nouveau, quel qu'il soit, il s'acclimatera; son individualité, plus accentuée que celle de sa compagne, et moins affinée, persistera; cosmopolite de fait, il restera Américain, comme tel plus anguleux, plus ancré dans ses idées, ses travers et ses goûts; comme tel moins avenant et moins populaire qu'elle; mais de cela il n'a cure et marche les yeux fixés sur son but.

Les considérations qui prédominent chez une jeune fille française lorsqu'il s'agit de son mariage, du seul acte de sa vie où sa volonté puisse être en jeu et doive être consultée, ne sont donc nullement celles qui prédominent chez une jeune fille américaine. Forcément sa concep-

tion de la vie est différente. L'Américaine s'appliquera, dans toute sa rigueur, le précepte de la Bible; elle quittera sa famille, ses amies, sa patrie pour suivre le mari qu'elle se choisira et, en ce faisant, elle ne s'imposera ni sacrifice pénible, ni séparation douloureuse. Ensemble, ils commenceront le combat pour l'existence, mais sans rien attendre des autres et sans leur rien demander; selon leurs idées, selon leurs traditions, ce n'est pas aux parents à pourvoir aux besoins des enfants, du jour où les enfants les quittent pour fonder une famille; ce n'est pas à ceux qui sont âgés à se dépouiller pour ceux qui sont jeunes. Ces axiomes sont familiers à tous deux. Ils les appliqueront plus tard à leurs enfants comme ils se les appliquent à eux-mêmes. A eux de choisir leur terrain, leur milieu; le monde leur est ouvert et nul n'intervient pour circonscrire leur choix, nul n'étant requis de leur donner aide et assistance.

On s'explique dès lors comment les progrès de la civilisation, même la plus avancée, se concilient chez l'Américain avec le persistant et primitif instinct nomade. Il semble, disions-nous, n'avoir pas de patrie. Il en a une, mais concen-

trée dans le domaine intellectuel et moral, indépendante du sol, du climat, des aspects visibles et matériels de la nature. Cette patrie le suit, elle ne l'enchaîne pas; elle est dans le culte de ses institutions, de leurs formes politiques que l'Américain estime supérieures à toutes autres, dans ses convictions religieuses et aussi dans ses traditions et dans son histoire dont il est fier, dans l'étonnante prospérité de cette union dont il fait partie et dont il ne se détache jamais, si loin qu'il aille. Patrie idéale, mais pour lui réelle, dont, où qu'il soit, il est à la fois membre et représentant, qu'il affirme hautement, qu'il défend véhémentement contre toute critique et qu'il aime, autant qu'Européen aime la sienne, mais sans être autrement travaillé du désir de la revoir et d'y finir ses jours.

Sur ce point, l'Américaine pense de même, avec plus de réticence et de tact; son patriotisme est moins agressif, elle est plus cosmopolite, et le propre du cosmopolitisme est d'adoucir, jusqu'à les effacer, les angles des nationalités, d'amortir leurs chocs et de substituer à leur antagonisme un nationalisme vague, reposant non plus sur des différences de races et de sol, de langage et de

croyances, mais sur des similitudes de position sociale, de fortune, de goûts et de conditions mondaines. Ceci explique ce que nous disions plus haut, à savoir que, plus adaptable que lui, elle est aussi plus populaire.

Peu de nations essaiment autant que celle-ci, et cela résulte de l'accord complet de l'homme et de la femme, tenant, tous deux, la nationalité pour indépendante du sol, estimant que l'émigration, l'exil volontaire, ne sont pas plus une épreuve ou un renoncement, qu'ils ne sont un aveu d'impuissance. L'une des causes qui militent le plus contre l'extension coloniale de la France est l'instinctive répugnance de la jeune fille française et de sa famille à accepter l'idée d'émigration associée, non sans quelque apparence de raison, à celle de déclassement. Aussi longtemps que l'émigration dans nos colonies lointaines se recrutera presque exclusivement parmi les gens de petits métiers, les incapables ou les aventureux, que volontiers on qualifie d'aventuriers, aussi longtemps se refusera-t-on à admettre, sauf certains cas exceptionnels, la convenance, pour une jeune fille, de s'unir à un homme qui l'emmènerait loin des siens. Prévention justifiée ou préjugé, il importe

peu; le fait est tel, et l'opinion de la plupart des Françaises sur ce point est l'un des plus sérieux obstacles que rencontre la colonisation. L'instinct sédentaire et conservateur de notre race est en méfiance du dehors, non des étrangers qui en viennent et auxquels on accorde un accueil bienveillant que leur passé ne justifie pas toujours, mais des nationaux qui s'y rendent dans l'espoir d'y améliorer leur sort. A part le fonctionnaire, auquel l'estampille gouvernementale tient lieu de tout le reste, le colon volontaire aura peine, dans les classes élevées ou même moyennes, à trouver une compagne disposée à unir son sort au sien et à rompre en visière avec de traditionnels errements.

Il n'en fut pas toujours ainsi et, chose singulière, il en est surtout ainsi depuis que la vapeur a diminué les distances, depuis que les communications lointaines sont devenues régulières et faciles, depuis que l'instruction, mieux dotée, est plus répandue, depuis que les idées libérales prévalent, que les barrières entre les classes sont supprimées et que la démocratie règne. On encourage les explorateurs intrépides, pionniers de la civilisation à laquelle ils ouvrent des terres nouvelles, on ne les suit pas; on applaudit à la créa-

tion d'un empire colonial, on n'y va pas; on vote des millions pour édifier des villes que l'on ne peuple pas, des routes que l'on ne foulera pas, et les mêmes hommes qui approuvent cet emploi des deniers publics se tiendront pour imprudents d'aventurer si peu que ce soit de leur avoir dans les entreprises privées, dans les plantations et les manufactures qu'ils s'étonnent de ne point voir surgir du sol colonial.

Si l'Anglais émigre, si l'Américain émigre, c'est qu'en le faisant ils ne choquent aucune de ces idées reçues, qui sont, en tous pays, plus efficaces que les lois; c'est qu'en le faisant ils n'amoindrissent en rien leur position sociale, non plus que leurs chances auprès de celles qu'ils peuvent désirer épouser. L'Américaine a, sur ce point, les mêmes idées que l'Américain, ayant été élevée comme lui; ces idées sont celles de leur milieu commun, celles qui ont fait les États-Unis ce qu'ils sont aujourd'hui, celles de leurs ancêtres comme elles seront celles de leurs enfants.

Où que ce soit que l'on rencontre la femme américaine, et on la rencontre partout, dans les rangs de la pairie anglaise et de la plus haute aristocratie européenne, comme dans les condi-

tions les plus modestes, on est frappé de cette merveilleuse adaptabilité dans laquelle les savants voient le signe caractéristique et infaillible de la supériorité d'une race ou d'une espèce. Quiconque a voyagé a dû et pu le noter. Il se révèle surtout par cette belle humeur avec laquelle l'Américaine accepte les multiples petits ennuis qu'implique tout changement de milieu et qui mettent à l'épreuve les meilleurs caractères. Elle s'y soumet sans efforts, et sa critique n'a rien d'amer; elle y est d'ailleurs préparée par son éducation et ne s'attend pas à trouver tout facile. Puis la nécessité du travail manuel ne lui apparaît pas comme une obligation dégradante; c'est tout au plus si une ou deux générations la séparent de l'époque où son aïeule pétrissait elle-même le pain des siens dans les *settlements* primitifs. Ces histoires lui sont familières, et les enseignements qui en découlent ne sont pas pour la décourager ou l'humilier. Elle est la fille d'une race d'émigrants devenus un grand peuple par le travail, l'énergie et la volonté. Elle a là, à sa portée, tout un trésor de traditions dans lequel elle puise, non sans orgueil. On dirait parfois, à l'entendre, entendre parler ces grandes dames du siècle passé, émigrées

et pauvres, racontant avec fierté, dans leurs mémoires, comment, pour subvenir à leurs besoins, elles travaillaient à Londres ou en Allemagne, utilisant leurs arts d'agrément et leur goût sûr, et de leurs mains aristocratiques chiffonnant des rubans ou bâtissant des robes.

Non plus qu'elles, la femme américaine n'a fausse honte ni sot amour-propre. Sans avoir parcouru le monde, on peut l'observer, dans ce Paris qu'elle aime, à Nice, à Pau, à Cannes, en Suisse, partout à l'aise, la première à rire de ses méprises de langage, de son ignorance des usages continentaux. Où que ce soit, elle semble chez elle. Elle y est en effet, et le pays qui lui plaît est, pour le temps qu'elle l'habite, son pays d'adoption. L'idée ne lui vient pas qu'elle pourrait être ou paraître ridicule; l'idée ne lui vient pas qu'une femme puisse l'être et qu'un homme puisse le penser. Telle est la confiance, confiance justifiée par l'expérience et que lui donnent les privilèges de son sexe, qu'elle n'a ni réserve craintive, ni maladive timidité. Jeune fille, les hommages ne sont pas pour l'embarrasser, les attentions pour la déconcerter. Elle y est habituée et témoigne franchement du plaisir qu'ils lui causent.

Elle est le résultat d'un mode d'éducation, d'un genre de vie, qui diffèrent profondément des nôtres. On lui a enseigné à compter sur elle-même, à juger par elle-même. Dans ses rapports avec les hommes, elle a toujours été libre, mais responsable, gardienne de son honneur et artisan de son avenir. Elle a vu et observé; elle n'ignore pas les difficultés de la vie, non plus que les périls de l'indépendance. Si l'on objecte que cette science prématurée est souvent pour la rendre sous des dehors brillants et enjoués, froidement calculatrice et de trop bonne heure avisée, on peut répondre que, tôt ou tard, force lui sera bien de déduire elle-même ses propres conclusions de ce qui l'entoure, du monde dans lequel elle vit, et que mieux vaut peut-être que ses yeux s'ouvrent à l'évidence et que son jugement se forme avant le choix qui décidera de son existence.

Il est difficile, dans l'examen d'une pareille question, de s'abstraire soi-même assez des usages et des idées du milieu dans lequel on vit pour être absolument impartial. D'instinct, on incline vers les idées admises, les coutumes usuelles et les axiomes courants. Les nôtres s'écartent trop encore de ceux d'outre-mer, pour que ceux-ci

n'éveillent pas de vives contradictions. En pareille matière, l'expérience seule est de mise, ce n'est que par les résultats obtenus que l'on peut équitablement juger.

Cette expérience est concluante et ces résultats sont satisfaisants. Nous n'avons, dans cette étude sur la femme aux États-Unis, ni dissimulé les sérieux inconvénients que comportait, avec l'excessive liberté laissée aux jeunes filles, une législation trop relâchée à l'endroit du mariage, trop facile à l'endroit du divorce, ni laissé dans une ombre volontairement indulgente des écarts, des travers signalés d'ailleurs par tous les voyageurs. C'est aux sources américaines elles-mêmes que nous avons puisé, les tenant pour plus impartiales, et confirmées aussi par les observations par nous faites pendant de longues années de séjour dans des milieux américains. Mais des critiques de détail, si sérieuses et sévères soient-elles, n'affectent que faiblement des conclusions qui s'imposent.

Si l'Union américaine est aujourd'hui l'un des premiers pays du monde, elle le doit, en grande partie, à la femme américaine qui fut et qui est encore un important facteur de son étonnante prospérité. Les États-Unis lui doivent d'avoir con-

servé la foi religieuse, ce principe de vitalité, importé par les *Pilgrim Fathers* sur les côtes de l'Amérique. Elle a été l'efficace artisan de l'œuvre première; elle l'a maintenue, étendue, élargie par le temple et l'école. Aux heures difficiles, lors de la guerre de l'indépendance et, plus tard, lors de la guerre de sécession, le patriotisme de la femme a soutenu le courage de l'homme. En toutes circonstances, elle fut sa compagne et son égale. Comme telle, il l'a respectée, et ce respect qu'elle lui a inspiré, par son abnégation et sa vaillance au début, par son intelligence et sa culture ensuite, par ses charmes et sa confiance en sa protection, a façonné les mœurs américaines, les a fortement imprégnées de l'idée que le respect de sa compagne était pour l'homme l'une des premières conditions de la vie morale. Cette vie morale est son œuvre à elle; elle l'a créée et elle l'entretient. Dans le culte dont elle-même est l'objet, dans l'hommage que l'homme lui rend, il y a plus et mieux que l'attrait que son sexe inspire, il y a l'instinctive reconnaissance d'une grande et salutaire influence noblement exercée.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Naissance d'une civilisation. — Un monde en formation. — Rôle de la femme au début de la colonisation de l'Amérique. — Égale et compagne de l'homme. — Éléments divers de la colonisation. — Nord et Sud. — Puritains de Cromwell et partisans des Stuarts. — Conceptions et traditions antagonistes. — Organisation des écoles mixtes. — Appréhensions qu'elles causent et résultats qu'elles donnent. — Débuts de la vie sociale. — La femme américaine au commencement du XIXe siècle..... 1

CHAPITRE II

La prépondérance de la femme. — Ses privilèges et ses droits. — La flirtation, l'amour et le mariage. — Législation protectrice de la femme. — Les abus. — Circés américaines. — Procès pour refus de mariage. — Trois années de la vie d'une jeune fille. — La femme mariée. — Mœurs américaines. — Aristocratie et ploutocratie. — Prédominance du luxe..... 67

CHAPITRE III

Le mariage et le divorce aux États-Unis. — Excessive tolérance des lois. — Procès typiques. — Législation des divers États. — Les déclassées. — La femme dans le Far-West. — Histoire de Belle Starr.....

CHAPITRE IV

Le rôle de l'argent. — Adaptabilité de la femme américaine. — Ses qualités et ses défauts. — Types divers. — Élizabeth Patterson. — Critiques américaines de la femme aux États-Unis. — Réfutations. — Évolution. — Résultat. — L'Américaine moderne. — Son rôle et son influence.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

BOOKBINDING CO.
53 005 A ADH 6040

HQ 1419
V3

HQ 1419 .V3 C.1
La femme aux Etats-Unis
Stanford University Libraries
3 6105 036 985 211

DATE DUE

JUN 1985			
MAR 19 1988		JAN 18 1988	
FEB 19 1988			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305